

W. Winwood Reade

# *Le voile d'Isis*



  
Arbre d'Or



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

W. Winwood Reade

# Le voile d'Isis

ou

## Les mystères des druides

Traduction de Rebecca Nakache



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2003  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays.

*Par le cercle lumineux du soleil d'or,  
Par le cours lumineux de la lune,  
Par le pouvoir de chaque étoile  
Dans la ceinture mystérieuse du zodiaque,  
Par chacun de ces signes surnaturels,  
Nous vous adjurons, avec cette lame sacrée  
De garder ce chêne, dont le tronc sacré,  
Implique l'esprit du grand Taranis:  
Que ce soit votre devoir.*  
Maçon

DÉDICACE  
À EMILY \*\*\*

Puisque les cadeaux superflus sont toujours les plus en vogue et parfois les plus précieux, je vous offre ce livre que vous ne pourrez pas lire mais que, peut-être vous conserverez avec bienveillance en souvenir de son auteur.

Un écrivain ne peut pas faire de plus grand compliment à une amie que de lui dédicacer l'œuvre pour laquelle il a dépensé tant de temps et d'énergie. L'effort d'un jeune homme pour réparer une erreur, peut-être une faute, dans son œuvre littéraire, mérite d'être scellée de votre nom, car c'est vous qui l'avez exhorté à écrire et veillé sur son travail comme un ange gardien avec des paroles encourageantes.

## LIVRE I

### LES TÉNÈBRES

Il n'existe pas d'étude plus attristante ni plus sublime que celle des premières religions de l'Humanité. Retrouver le culte originel de Dieu, retracer le processus de ces superstitions dégradantes et de ces rites non consacrés qui ont assombri puis éteint Sa présence dans le monde antique.

A l'origine, les hommes jouissaient des bienfaits de la nature à la manière des enfants, sans se poser de questions. Il leur suffisait que la terre leur donnât des végétaux, les arbres des fruits et que l'eau du ruisseau étanchât leur soif. Ils étaient heureux et à chaque instant, bien qu'inconsciemment, ils adressaient une prière de remerciement à Celui qu'ils ne connaissaient pas encore.

Puis, ils créèrent un système théologique vague et indéfini comme l'océan illimité. Ils apprirent à leurs semblables que le soleil, la terre, la lune et les étoiles étaient mus et éclairés par un Esprit Supérieur, qui était la source de toute vie, responsable du chant des oiseaux, du murmure des ruisseaux et de la houle de la mer. C'était un feu sacré qui brillait au firmament et dans les flammes puissantes. C'était un Être étrange qui animait les âmes des hommes et qui retournait à lui quand leurs corps mouraient.

A l'origine, ils adoraient cet Esprit Supérieur en silence, parlaient de Lui avec respect et parfois levaient timidement les yeux vers sa demeure glorieuse céleste.

Bientôt, ils apprirent à prier. Quand leurs êtres chers agonisaient, ils se lamentaient, implorant cet Esprit mystérieux ; car dans le malheur, l'esprit humain si faible, si démuni, se raccroche à quelque chose de plus fort que lui.

Jusqu'ici, ils adoraient seulement le soleil, la lune et les étoiles, non en tant que divinités mais comme des visions de l'Essence divine, qui seule dirigeait et régnait sur la terre, le ciel et la mer.

Ils L'adoraient à genoux, les mains jointes et les yeux levés vers Lui. Ils ne lui offraient pas de sacrifice, ils ne lui construisaient pas de temple ; ils étaient satisfaits de lui offrir leurs cœurs remplis d'effroi, dans Son propre temple grandiose. On raconte qu'il existe encore des îles barbares où les hommes n'ont ni églises ni cérémonies et où ils adorent Dieu qui se reflète dans les créations de Ses mille mains.

Mais ce simple cérémonial ne leur suffit plus. La prière, qui avait d'abord été une inspiration devint systématique et les hommes, qui étaient déjà devenus mauvais, se mirent à demander à la déité des peaux de bêtes sauvages en abondance et la destruction de leurs ennemis.

Ils escaladèrent des reliefs, espérant qu'ainsi plus proches de Dieu, Il préférerait leurs prières à celles de leurs rivaux. Telle est l'origine du respect superstitieux pour les hauteurs, qui était universel dans le monde païen.

C'est alors qu'Orphée vint au monde. Il inventa des instruments de musique, qui, touchés de ses doigts et de ses lèvres, donnaient des notes d'une douceur exceptionnelle. Grâce à ces mélodies, il persuada les sauvages émerveillés d'entrer dans la forêt, où il leur apprit en mots harmonieux les principes de fraternité et d'obéissance à l'Esprit Supérieur.

Ainsi ils dédièrent les bosquets et les forêts au culte de la déité.

Certains hommes avaient observé Orphée, ils avaient vu et envié son pouvoir sur le troupeau qui l'entourait. Ils décidèrent de l'imiter et après avoir étudié ces barbares, ils se rassemblèrent et se proclamèrent prêtres. La religion est divine mais ses ministres sont des hommes. Parfois, hélas, des démons prennent l'apparence d'anges. La simplicité des hommes et la ruse des prêtres ont détruit ou corrompu toutes les religions du monde.

Les prêtres apprirent au peuple à offrir en sacrifice les meilleu-

res plantes et fleurs. Ils lui apprirent des prières, lui ordonnèrent de rendre hommage au soleil et d'adorer les fleurs qui s'ouvraient à son lever et se refermaient à son coucher.

Ils inventèrent un langage symbolique qui était peut-être nécessaire, puisque l'écriture n'existait pas encore, mais qui plongea le peuple dans la perplexité et le détourna du culte du Dieu unique.

Le soleil et la lune étaient ainsi adorés comme des emblèmes de Dieu, le feu étant l'emblème du soleil et l'eau celui de la lune.

Parmi les animaux adorés se trouvaient le serpent, emblème de la sagesse et de la jeunesse éternelle, puisque sa peau se régénère chaque année faisant ainsi disparaître les symptômes de vieillesse ; et le taureau, le plus vigoureux de tous les animaux dont les cornes ressemblaient au croissant de lune.

Les prêtres, remarquant l'avidité avec laquelle les barbares adoraient ces symboles, les multiplièrent. Le culte du visible est un mal inhérent à l'âme humaine et les prêtres aggravèrent ce mal qu'ils auraient pu guérir.

Il est vrai que la première génération d'hommes les avait regardés simplement comme les symboles vides d'un Être divin, mais il arriva aussi que le peuple oublia le dieu représenté dans l'emblème et a adoré ce que ses aïeux avaient seulement honoré. L'Égypte était le berceau de ces idolâtries et c'est en Égypte que les prêtres furent les premiers à donner des attributs au soleil et à la lune qu'ils appelaient sa femme.

A ce propos, vous serez peut-être intéressé par la première légende de l'humanité.

Du plus profond du chaos naquit Osiris. A sa naissance, une voix mystérieuse proclama : « *le maître de l'univers est né.* »

De la même matrice obscure et troublée naquirent Isis, reine de la lumière et Seth, l'esprit des ténèbres.

Osiris voyagea à travers l'univers, civilisa ses habitants et leur apprit l'art de l'agriculture. Mais à son retour en Égypte, Seth, jaloux, lui tendit un piège. Au cours d'un festin, il le fit enfermer dans un

coffre à ses mesures. Sa prison de bois jetée dans le Nil descendit vers le delta de Tanis que tout Égyptien, même au temps de Plutarque, mentionnait avec haine.

Lorsqu'Isis apprit cette triste nouvelle, elle coupa une mèche de ses cheveux, mit ses habits de deuil et se mit en quête du coffre qui contenait le corps de son défunt mari.

Elle finit par apprendre que les vagues avaient poussé le coffre vers le rivage de Byblos et qu'il se trouvait retenu dans les branches d'un tamaris. L'arbrisseau devint bientôt un arbre magnifique, poussant autour du cercueil de façon à le cacher aux regards.

Le roi de cette contrée, s'émerveillant de la croissance rapide de l'arbre, le fit abattre et tailler en un pilier pour soutenir le toit de son palais — le coffre étant toujours prisonnier du tronc.

La voix céleste qui avait parlé lors de la naissance d'Osiris en informa l'infortunée Isis qui alla sur le rivage de Byblos et s'assit en silence près d'une fontaine pour pleurer. Les servantes de la reine la trouvèrent et l'accostèrent. La reine la désigna pour être la nourrice de son enfant. Isis nourrit l'enfant avec son doigt au lieu de son sein et chaque nuit le jeta dans le feu pour le rendre immortel. Elle-même se transformait en hirondelle et volait autour du pilier, tombeau de son mari en déplorant son triste sort.

Une nuit, la reine la découvrit et se mit à hurler en voyant son enfant entouré de flammes. A ce cri, le sortilège fut rompu et priva le bébé de son immortalité. Isis reprit sa forme divine et se montra à la reine frappée de stupeur, auréolée de lumière et de parfum.

Elle fendit le pilier, s'empara du cercueil et l'ouvrit dans le désert. Là, elle enlaça le corps glacé d'Osiris et pleura amèrement.

Elle retourna en Égypte pour cacher le cercueil dans un lieu isolé. Mais Seth, qui chassait la nuit, le trouva par hasard et dépeça le corps d'Osiris en quatorze morceaux qu'il dispersa. Isis se remit en route, parcourut les marécages sur un bateau en papyrus. Elle retrouva tous les morceaux à l'exception d'un seul qui avait été jeté à la mer. Elle



les ensevelit sur place, ce qui explique pourquoi l'Égypte compte tant de tombeaux d'Osiris.

Pour remplacer le membre viril perdu, elle donna le *phallus* aux Égyptiens – ce culte dégoûtant qui a ensuite atteint l'Italie, la Grèce et tous les pays d'Orient.

A sa mort, Isis fut enterrée dans un bosquet près de Memphis. Sur sa tombe fut érigée une statue entièrement recouverte d'un voile noir sous lequel était gravée cette inscription divine : *Je suis tout ce qui fut, ce qui est, ce qui sera et aucun mortel n'a encore osé soulever mon voile.*

Sous ce voile se cachent tous les mystères et le savoir du passé. Un jeune érudit, les doigts couverts de la poussière de manuscrits vénérables, les yeux fatigués et rougis par des nuits de veille, va tenter de lever un pan de ce voile mystérieux et sacré.

Les deux déités, Isis et Osiris étaient les parents de toutes les divinités des païens ou étaient en fait ces divinités adorées sous d'autres noms. La légende elle-même se retrouve dans les mythologies indienne et romaine. On raconte que Sira a mutilé Brahma comme Seth a mutilé Osiris et que Vénus a pleuré Adonis, son amant assassiné comme Isis a pleuré son mari et dieu.

Jusque-là, la lune et le soleil étaient adorés sous ces deux noms. Comme nous l'avons vu, en plus de ces esprits jumeaux du Bien, les hommes qui avaient commencé à reconnaître le péché dans leurs cœurs, avaient créé un esprit du Mal qui luttait contre le pouvoir de la lumière et le combattait pour remporter les âmes des hommes.

Il est naturel pour l'homme de fabriquer une chose pire que lui-même. Même dans la théologie des Indiens d'Amérique, qui est la plus pure du monde moderne, se trouve un Manitou ou esprit ténébreux.

Osiris ou le soleil était alors adoré dans le monde entier sous des noms différents. Il s'appelait Mithra chez les Perses, Brahma en Inde, Baal ou Adonis chez les Phéniciens, Apollon chez les Grecs, Odin en Scandinavie, Hu chez les Britons et Baiwe chez les Lapons.

Isis a reçu les noms de Islene, Cérès, Rhéa, Venus, Vesta, Cybèle,

Niobé, Mélissa--Nehalennia dans le Nord ; Isi chez les Indiens ; Puzza chez les Chinois ; et Ceridwen chez les Britons de l'antiquité.

Les Égyptiens étaient de grands philosophes qui avaient dicté la théologie au monde. En Chaldée apparurent les premiers astrologues qui observèrent les constellations avec autant de curiosité que de crainte. Ils firent des découvertes et s'autoproclamèrent *Interprètes de Dieu*.

Ils donnèrent un nom à chaque étoile et ils attribuèrent une étoile à chaque jour de l'année. Les Grecs et les Romains qui étaient des poètes ont donné une légende à ces noms. Sous chaque nom se cachait une personne qui était aussi une divinité.

Ces histoires sont à l'origine des anges pour les Juifs, des génies pour les Arabes et des saints de l'Église Romaine.

Mais la corruption s'amplifia et la superstition jeta un horrible voile noir sur les doctrines de la religion. Toute religion est perdue dès qu'elle perd sa simplicité. La vérité n'a pas de mystères : seule la duplicité rôde dans l'obscurité.

Les hommes ont multiplié Dieu en lui donnant un millier de noms et l'ont toujours créé à leur image. Lui, qu'ils avaient autrefois jugé indigne d'avoir un temple moins noble que le sol terrestre et la voûte céleste, ils le louèrent dans des cavernes et dans des temples faits de troncs d'arbres grossièrement sculptés placés en ligne pour imiter les bosquets et de troncs posés en travers.

Tels étaient les premiers lieux de culte érigés par l'homme, non par respect de la déité mais pour exhiber ce qu'ils considéraient sans doute comme une réalisation artistique considérable.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à mes lecteurs qu'un être supérieur considère les temples élégants des Romains, les magnifiques pagodes d'Inde et nos cathédrales gothiques avec le même sentiment que celui que nous éprouvons face aux efforts grossiers des premiers païens pour lesquels Dieu était indigne des fruits et des fleurs qu'Il leur avait lui-même procurés et qui lui offraient des viscères d'animaux et des cœurs humains.

Nous pouvons comparer une religion antique éteinte au navire des Argonautes, que les Grecs, désireux de préserver pour la postérité, ont réparé de tant de façons que finalement il ne resta rien du vaisseau qui avait transporté en Colchique le conquérant de la Toison d'or.

Passons sous silence quelques années pour examiner la situation de ces peuples dans lesquels la religion est née. Nous découvrons que les Égyptiens adoraient les plantes les plus simples, les animaux les plus méprisables et les reptiles les plus laids. La solennité et la pompe de leurs cérémonies absurdes les ont ridiculisés aux yeux du monde entier.

Clément d'Alexandrie donne la description suivante d'un de leurs temples : (*Pædag.* lib. III)

«Les murs sont couverts d'or, d'argent, d'ambre et étincellent des gemmes d'Inde et d'Éthiopie. Les recoins sont dissimulés par de splendides tentures. Mais si vous entrez dans le sanctuaire, et demandez à voir ce dieu pour lequel ce temple a été construit, un des Pastophores ou un gardien s'approche, le visage empreint d'une expression solennelle et mystérieuse. Il soulève alors le voile, vous permettant d'apercevoir la divinité, qui n'est autre qu'un serpent, un crocodile, un chat ou quelque autre animal qui vit plutôt dans une caverne ou un marécage que dans un temple.»

Les prêtres d'Égypte, tous des imposteurs, jadis célébrés étaient devenus une race d'amuseurs.

Quant aux Chaldéens, eux vivaient de la renommée de leurs aïeux et de leurs propres supercheries.

Les brahmanes ou brahmines, les prêtres d'Inde, naguère si vertueux et si sages, eh bien, eux aussi ont péché. Ils avaient interdit de faire couler le sang, ne serait-ce que d'un insecte. Un jour par an, lors de la fête de Jagam, ils avaient le droit d'offrir un animal en sacrifice, mais nombre d'entre eux n'y assistaient pas, incapables qu'ils étaient de surmonter leur dégoût.

Mais ils avaient appris des Scythes et des Phéniciens qui faisaient

du commerce sur leurs côtes, à immoler les épouses sur le bûcher de leurs maris, afin d'apaiser le doux Brahma avec du sang humain.

Les anges qui avaient présidé à leur destinée devinrent des démons et leur firent endurer de cruelles pénitences ou plutôt des vies de privation et de souffrance.

Dans les bosquets sacrés où les brahmanes avaient autrefois enseigné les préceptes d'amour, des hommes émaciés, tourmentés, agonisants, erraient tristement, attendant la mort comme des prisonniers torturés attendent la délivrance.

Pire encore, ces prêtres pervers parcoururent le pays à la recherche des plus jolies jeunes filles pour qu'elles dansent dans leurs temples et qu'elles séduisent les adeptes par leurs gestes sensuels, leurs regards langoureux et leurs voix qui se mêlaient harmonieusement au tintement des clochettes d'or de leurs chevilles. Elles chantaient des hymnes aux dieux en public et en privé. Elles enrichissaient la pagode de leur commerce infâme. Ainsi, une religion pure et simple fut avilie par l'avarice et la lubricité de ses prêtres au point que les temples devinrent des repaires de voleurs et des lupanars.

La Grèce et Rome, vautrées dans le luxe et la paresse, n'échappèrent pas à la contamination générale. L'emblème de vie qu'Isis avait donné aux Égyptiens, et qu'ils vénéraient, avait obtenu une place prépondérante dans les fêtes de ces deux peuples. Il figurait dans les processions de rue et les Romains l'arboraient sur des bracelets.

Les fêtes sacrées et les mystères reçus des Égyptiens et pour lesquels les femmes avaient l'habitude de se préparer par la continence et les hommes par le jeûne, étaient maintenant prétextes aux pires dépravations. Les hommes pouvaient rejoindre les femmes dans le culte de Bacchus, d'Adonis, de la Bonne Déesse et même de Priape. Les Dionysies étaient devenues si dissolues que le pouvoir civil fut obligé d'intervenir auprès des autorités religieuses, si bien que les Bacchanales furent interdites par un décret du Sénat romain.

Et la religion juive, celle du peuple élu de Dieu, n'a-t-elle pas chan-

gé? Dieu, lassé de leurs péchés, ne les a-t-il pas faits captifs, punis par le chagrin, menacés de malédictions?

Ils adoraient Baal, le Priape d'Assyrie, ils sacrifiaient leurs enfants au Moloch et leurs temples étaient remplis de danseuses.

Je ne décrirai pas plus avant les pratiques si dégradantes de la nature humaine. Je préfère vous inviter à me suivre dans une partie de ce monde où la religion a été préservée, du moins pendant des siècles, dans sa pureté originelle et dont les prêtres, tués par une soldatesque barbare, furent reçus en martyrs au paradis avant d'avoir appris à être des méchants sur terre.

C'était un lieu isolé inconnu du monde dans les premiers siècles du vice. C'est aujourd'hui un royaume renommé pour son pouvoir et pour ses richesses du nord au sud.

Il était encerclé par l'océan Atlantique et la mer du Nord et regorgeait des bienfaits de la nature.

On l'appelait l'*île Blanche* pour ses falaises entourées de brouillard, et le *pays des collines vertes* pour ses montagnes verdoyantes. Accompagnez-moi sur ses rivages et je vous montrerai les prêtres aux robes blanches, les guerriers couverts de peinture de guerre bleue et les vierges aux longs cheveux blonds et brillants.

Mais avant, je vais vous emmener dans le passé et vous raconter pourquoi ce pays s'appelait Albion, et ensuite Bretagne.

## LIVRE II

### LES AUTOCHTONES

#### CHAPITRE I – ALBION

Comme les voyageurs qui se sont perdus dans la nuit cherchent des yeux l'est pour apercevoir les premières lueurs du soleil et de l'espoir, nous qui avançons à l'aveuglette dans l'obscurité de l'antiquité, devons diriger notre regard vers le Levant d'où proviennent le savoir et la vie.

Écoutez ce récit venu d'Orient.

Danaos, roi de Grèce, avait cinquante fils qu'il maria aux cinquante filles de son frère Egiste, roi d'Égypte. Mais bientôt, ces femmes assoiffées de pouvoir, conspirèrent en secret l'assassinat de leurs époux, afin de régner à leurs places. Cependant, la plus jeune et la plus belle qui avait un cœur tendre avertit son père et son épouse du complot de ses sœurs. Les filles furent alors toutes envoyées en exil sur des bateaux, qui, après de nombreux orages, les portèrent en sécurité sur une île immense et déserte.

C'est là qu'elles s'établirent et l'appelèrent Albion, du nom d'Albina la sœur aînée. Elles survécurent grâce à la chasse, tuèrent des cerfs, des verrats, des aurochs et des oiseaux de la forêt avec des flèches, des lacets, des trappes et des pièges.

Alors qu'elles dormaient, étendues sur le sol recouvert de peaux de bêtes sauvages, rassasiées et la tête emplie de pensées lascives, des esprits malfaisants descendirent du ciel pour les enlacer et les contaminer de leur souffle ardent.

De ces unions naquirent des géants monstrueux qui, à leur tour, mirent au monde une progéniture étrange et féroce peuplant tout le pays.

## CHAPITRE II – LA GRANDE- BRETAGNE

Entre-temps, Troie avait été prise, l'errance d'Enée était finie et Ascanie était mort, laissant comme successeur son fils Silvius.

Le fils de Silvius aimait une jeune fille qui tomba enceinte. On envoya chercher les magiciens du pays et tous ceux qui connaissaient des incantations. Ils firent une triste prédiction : un enfant naîtrait qui causerait la mort de sa mère et de son père, il serait alors exilé et longtemps après serait couronné avec les honneurs.

Sa mère mourut en le mettant au monde et l'enfant, qu'on appela Brutus, devenu adulte, tua son père d'une flèche dans la poitrine alors qu'ils chassaient le cerf.

Sa famille le bannit du royaume et il vogua sur les mers vers la Grèce où il mena avec succès une insurrection contre le roi Pandrasus qui lui offrit tous ses navires, ses trésors et sa fille unique Imogène s'il consentait à chercher un autre royaume.

Brutus, et sa suite, comme Enée par le passé, reprirent la mer en quête d'une terre nouvelle.

Au bout de deux jours et de deux nuits, la mer redevint bleue, les vagues déchaînées s'étaient apaisées. Ils arrivèrent sur une île dépeuplée : ses habitants avaient été tués par des pirates et les cerfs craintifs allaient et venaient sur la plage.

Mais ils découvrirent un temple en marbre qui contenait la belle effigie de Diane.

Brutus, accompagné de douze mages et de Gérion, son prêtre, entra dans le temple pendant que l'équipage restait à l'extérieur. Il portait un vase d'or rempli de vin et du lait d'une biche blanche qu'il avait

tuée. Il alluma un feu sur l'autel et en fit neuf fois le tour. Il appela sa chère déesse. Il embrassa l'autel et versa le vin et le lait sur le feu.

« Dame Diane ! Chère Diane ! Noble Diane ! cria-t-il. Viens à mon secours ! Dis-moi où je puis aller et me fixer. Et là je t'élèverai un lieu de culte et t'honorerai avec faste. »

Puis il jeta la peau de la biche blanche sur l'autel, s'agenouilla dessus et s'endormit. Diane lui apparut en songe, flottant vers lui et lui souriant. Elle posa ses mains sur sa tête comme une couronne de fleurs et dit :

« Au-delà de la Gaule, à l'ouest, tu trouveras un beau pays et tu y prospéreras. Il y a du gibier, du poisson, des cerfs dans les bois, des étendues d'eau. De mauvais géants vivent dans ce pays. Il s'appelle *Albion*. »

Trente jours et trente nuits durant, ils naviguèrent, dépassant l'Afrique, le lac de Silvius, et le lac de Philisteus : atteignant le Ruscikadan, ils prirent la mer et arrivèrent au pays montagneux d'Azare. Ils combattirent des pirates et leur prirent leurs trésors de sorte qu'il n'y avait pas un seul marin de la flotte qui ne portât pas d'or ou de manteau. Lorsqu'ils atteignirent les colonnes d'Hercule, ils furent entourés de sirènes dont les chants étaient si doux que les marins en oubliaient de ramer et les écoutaient à longueur de journée, sans se lasser. Elles les empêchaient d'avancer grâce à leurs dons maléfiques mais ils leur échappèrent.

Sur une mer paisible, ils parvinrent à Dartmouth en Totnes. Les bateaux accostèrent et le cœur léger, les guerriers sautèrent sur le sable.

Pendant plusieurs jours, Brutus et ses gens célébrèrent les écrits sacrés avec de la viande, des libations, de l'or et de l'argent, des chevaux et des vêtements.

Vingt géants descendirent alors des collines, des arbres leur tenaient lieu de massues et ils n'avaient qu'un œil unique au milieu du front, vif et brillant comme de la glace. Ils lancèrent des rochers et tuèrent cinq cents Troyens. Mais bientôt, les flèches d'acier des



Troyens sifflèrent dans l'air et le sang commença à couler de leurs flancs monstrueux. Ils tentèrent de leur échapper mais ces dards vengeurs les suivirent, vifs comme les oiseaux de proie aux ailes noires. Dix-neuf d'entre eux furent tués et Gogmagog fut amené devant Brutus, qui ordonna un duel entre le géant et Corineus, un commandant de son armée. Une foule nombreuse se rassembla sur les dunes de la falaise.

Corineus et le géant s'avancèrent l'un vers l'autre, joignirent leurs bras et se tinrent face à face. Leurs yeux étaient injectés de sang, ils grinçaient des dents comme des verrats et leurs os craquaient. Tantôt leurs visages étaient noirs et gonflés, tantôt rouges et étincelant de rage. Gogmagog repoussa Corineus et lui cassa trois côtes de sa main puissante. Mais Corineus n'était pas encore vaincu, il saisit le géant par la taille et s'accrochant à sa ceinture, il le lança par-dessus la falaise sur les rochers en contrebas.

C'est pourquoi ce lieu s'appelle désormais «le saut de Gogmagog». Corineus, le conquérant, reçut un duché qui fut alors appelé Corinée et ensuite Cornouailles.

Brutus, qui avait vaincu les rejetons des sœurs conspiratrices, fit construire une Nouvelle Troie et ériger des temples à la grande Diane, qu'il fit célébrer par tous les habitants.

Le pays fut nommé *Bretagne*, d'après Brutus, le premier homme à avoir posé le pied sur son rivage.

### CHAPITRE III – ANALYSE

Les légendes sont rarement des mensonges. Elles sont en fait des vérités cachées sous des ornements clinquants ou grotesques, si habilement dissimulées que les meilleurs philosophes ne savent comment séparer le vrai du faux.

Et même lorsqu'elles demeurent des énigmes irrésolues, elles valent mieux que les eurêka étymologiques et les conjectures ennuyeuses, fausses et peu poétiques dont les historiens alourdissent les livres d'histoire.

Ma légende d'Albion provient des chroniques de Hugh de Genesis, historiographe tombé dans l'oubli. Elle est sérieusement avancée par John Hardyng, dans ses vers simples, comme la source du désir de régner, qui selon lui, est une caractéristique des femmes de son pays.

L'histoire de Brû ou Brutus a été publiée par Geoffrey de Monmouth, et fut d'abord attribuée à des moines jusqu'à ce qu'on la découvrit dans les poèmes historiques de Tyssilia, un barde gallois.

Soulignons aussi que les jeunes Gallois jouent encore à pratiquer sept marques sur le gazon qu'ils appellent la Cité de Troie, et dansent autour d'elles pour imiter la révolution des planètes.

Dans un poème de Taliésin, l'Ossian du pays de Galles, intitulé *L'Apaisement de Lhudd*, il apparaît un certain passage, dont voici une traduction littérale :

« Une race nombreuse, brutale, on dit qu'ils le furent,  
Ils furent tes premiers colons, Bretagne, la première des îles,  
Natifs d'un pays d'Asie, et de la cité de Gafiz,  
On dit qu'ils furent habiles, mais leur quartier est inconnu,  
Qui était la mère de ces enfants, aventuriers sur les mers,

Vêtus de longues tuniques, qui pourrait les égaler ?  
Leur savoir est célèbre, ils furent la crainte de l'Europe.»

Il s'agit vraisemblablement des Phéniciens, à l'époque les pirates des mers, mais nous lisons dans les triades galloises, des chroniques traditionnelles, que :

«*Le premier des trois chefs qui établirent la colonie était Hu, le puissant, qui arriva avec les premiers colons. Ils arrivèrent par la mer d'Harz en provenance d'un pays chaud appelé Deffrobani, où se trouve actuellement Constinobly.*»  
— Triade 4.

Il est possible de concilier ces contradictions de l'Histoire à un stade élémentaire, auxquelles je pourrais ajouter une centaine d'autres écrivains plus récents.

Nous apprenons de Josèphe que les Scythes, étaient appelés *Magogai* par les Grecs, et que c'était probablement eux (qui ont émigré vers la Bretagne à une époque lointaine) qui étaient les vrais autochtones et la race à laquelle la Triade 4 fait allusion. Ainsi, la race belliqueuse décrite par Taliésin a aussi émigré d'une région d'Orient et leurs batailles contre les Scythes ont donné naissance aux mythes de Brutus et Magog ; car c'était un usage assez commun aux nations illettrées de décrire leurs héros sous l'aspect de géants dans leurs exploits guerriers.

Cette superstition est d'une certaine façon étayée par l'assertion de Tacite et d'autres auteurs classiques, qu'au temps de l'invasion par César, il y avait trois races distinctes en Bretagne et fortement contrastées. Les Celtes du Nord étaient roux aux yeux bleus et bien bâtis alors que les Silures du Devon, Cornouailles, et les Cassitérides ou Iles Scilly, avaient le teint bistre et les cheveux bruns bouclés comme les Ibères.

Laissons de côté ces périodes imprécises sujettes à spéculation pour nous pencher sur ce qui dans l'île *Blanche* a retenu l'attention des philosophes, poètes et historiens que nous vénérons et presque idolâtrons.

## CHAPITRE IV – DESCRIPTION

Le nord de l'île était habité par des hordes sauvages qui vivaient de l'écorce des arbres et des produits précaires de la chasse. Ils allaient nus et s'abritaient du mauvais temps sous le couvert des bois ou dans les cavernes des montagnes.

Les tribus du centre étaient pastorales. Elles se nourrissaient de la viande et du lait que leur procuraient leurs troupeaux et fabriquaient des vêtements avec les peaux de bêtes.

Quant aux habitants du sud, dégrossis au contact d'étrangers, ils connaissaient plusieurs arts de la civilisation et étaient dirigés par le clergé le plus cultivé et le plus expérimenté au monde.

Ils fertilisaient la terre avec de la marne et semailent du blé qu'ils entreposaient dans des huttes au toit de chaume et dont ils n'utilisaient que la quantité nécessaire pour le quotidien. Après avoir séché les épis, ils séparaient le grain, le pilaient et en faisaient du pain.

A leurs banquets, ils étaient assis sur des peaux de loups ou de chiens. Ils mangeaient peu de leur pain mais énormément de viande bouillie, grillée sur des charbons ou rôtie à la broche. Ils buvaient de la cervoise ou du *metheglin*, un alcool à base de lait et de miel.

Ils vivaient dans de petites maisons rondes couvertes d'un toit de roseaux en forme de cône muni d'une ouverture par laquelle s'échappait la fumée.

Ils fabriquaient leurs propres vêtements. La tenue des hommes consistait en un manteau carré, une chemise et des braies ou une tunique en tissu tressé; une ceinture à la taille, des bagues à l'index de chaque main et un torque de fer ou de cuivre autour du cou. Ces manteaux, d'abord le seul vêtement des Britons étaient unicolores, de longs fils pendaient sur la bordure et ils étaient maintenus sur la poi-

trine par une fibule ou par une épine chez les plus pauvres. Ils portaient des couvre-chefs faits de roseaux et des sandales de peau non tannée, spécimens que l'on rencontre encore aujourd'hui au Pays de Galles pour les premiers et dans les îles Shetland pour les seconds.

Les femmes étaient vêtues de tuniques tissées de plusieurs fils colorés, par-dessus une robe au tissage moins fin retenue par des boucles d'airain. Elles n'attachaient pas leurs cheveux et les teignaient en blond comme les matrones de la Rome antique. Elles portaient aussi des chaînes en or massif, des bracelets et des bagues.

Elles connaissaient l'art du tissage, que les Gaulois ont toutefois amélioré. Leurs meilleurs vêtements étaient faits en laine fine de teintures différentes, tissée de façon à obtenir de petits carreaux de couleur. Elles fabriquaient aussi une étoffe non tissée que le vinaigre durcissait au point que la lame d'une épée glissait dessus.

Leur lin était aussi réputé et les voiles constituaient une grande partie de leur commerce. Après avoir passé le lin dans le métier à tisser, elles avaient l'étonnante habitude de le blanchir. Le lin était blanchi avant d'être envoyé au métier à tisser. Le fil non tissé était placé dans un mortier, battu dans de l'eau puis remis à la tisserande qui en faisait du tissu. Il était ensuite étendu sur une grande pierre lisse et frappé par des battoirs avec un mélange d'eau et de jus de coquelicots.

Pour nettoyer les vêtements, elles utilisaient un savon de leur invention à base de graisse animale et de cendre végétale.

Distincte de ces tribus du sud, il y avait aussi la population des Cassitérides, où les hommes portaient de longues robes noires et des moustaches qui pendaient de chaque côté de la bouche comme des ailerons. Plinie les a décrit «portant des bâtons à trois serpents qui s'enroulaient comme les Furies dans une tragédie.»

La nudité des peuples du nord ne provenait probablement pas de leur ignorance de barbares. Nous savons que les sauvages tendent à se vêtir, non par honte mais par vanité et c'est cette même passion

qui les a empêchés de porter des peaux d'animaux ou les vêtements bariolés de leurs voisins civilisés.

Ils avaient en effet l'habitude d'orner leurs corps de divers dessins par un procédé laborieux et douloureux. Dans l'enfance, les contours d'animaux étaient imprimés dans la peau à l'aide d'un instrument pointu et une infusion forte de guède (herbe galloise dont on extrait un colorant bleu) était appliquée dans les piquûres. Pendant la croissance, les motifs s'agrandissaient tout en gardant leur forme d'origine. A l'instar des peuples des mers du Sud, ils considéraient comme une ornementation ce que nous appelons une défiguration. Ces tatouages (utilisés par les Thraces et les habitants de Constantinople et qui furent interdits par Moïse, *Lévit*, XIX, 28.) ne furent exhibés par les races du sud que comme peintures de guerre.

A la manière des Gaulois qui aimaient arborer leurs cheveux hirsutes pour mieux effrayer leurs ennemis, les Britons se débarrassaient de leurs habits les jours de bataille, et, l'épée en bandoulière et la lance au poing, s'avançaient vers l'adversaire avec des cris de joie.

A l'occasion de certaines fêtes, les guerriers, leurs femmes et leurs enfants s'enduisaient du colorant bleu de la guède et dansaient en cercle au-dessus de l'autel.

Quant aux Pictes, «hommes peints» comme les appelaient les Romains, ils utilisaient le jus vert de l'herbe.

La chasse était leur activité favorite et la Bretagne qui était à cette époque pleine de marais et de forêts, leur procurait une grande diversité de gibier.

L'éléphant, le rhinocéros, l'orignal, le tigre et d'autres animaux qui ne sont connus maintenant que dans les pays d'Orient, faisaient trembler le sol sous leurs pas. Leur bétail était la proie de l'ours brun qui dormait dans le tronc creux de leurs chênes sacrés. Les hyènes hurlaient la nuit et rôdaient près de l'enclos du berger. Les castors pêchaient dans leurs cours d'eau et construisaient leurs abris en terre battue sur leurs rives. Des centaines de loups, unis par les rigueurs

de l'hiver, se rassemblaient près des habitations et hurlaient de faim, roulant des yeux et grinçant des dents.

Les mers regorgeaient de poisson, mais comme ils croyaient que l'eau était sacrée, ils ne pouvaient pas blesser ses habitants car ils les prenaient pour des esprits.

A présent, je vais me pencher sur les débuts du commerce en Grande-Bretagne, aujourd'hui la première puissance commerciale au monde.

Les Phéniciens, peuple puissant et célèbre pour ses expéditions commerciales des côtes glacées de Scythie à celles brûlantes d'Afrique et de l'Hindoustan; s'y rendaient régulièrement. Leurs navires ressemblaient aux galions espagnols étaient équipés à la fois pour la guerre et le commerce. Ils dévalisaient les faibles avec leurs épées et les forts avec leurs ruses; ils commerçaient avec l'Arabie pour les épices et les pierres précieuses, avec Damas pour la laine blanche de Mésopotamie et pour le vin d'Alep — une boisson si coûteuse que seuls les rois pouvaient la boire; avec la Judée pour les produits de la terre, les céréales, le raisin, l'huile et le baume; avec l'Arménie pour les mules et les chevaux de trait, les bovins et les ovins; avec les côtes de la Baltique pour l'ambre; avec l'Espagne pour le minerai; avec le Pont-Euxin pour le thon; avec l'Inde pour la cannelle de Ceylan, les vêtements de coton, et pour l'acier vendu en Asie pour deux fois son poids en or, et dont on fabriquait les fameuses lames damassées au moyen âge.

Ils ne furent pas long à découvrir les mines de plomb et d'étain de Cornouailles et des Cassitérides, qui avaient été exploitées par les Britons eux-mêmes (car des outils à pointe d'acier appelés *celtes* y furent découverts). De la même manière qu'ils échangeaient la céramique d'Athènes contre de l'ivoire d'Afrique, des esclaves contre de l'or et des bijoux de Grèce, ils troquaient du sel, des poteries et des breloques d'airain contre l'étain, le plomb et les peaux de bêtes sauvages des Britons.

Ils avaient pour politique de préserver jalousement leurs secrets

commerciaux (et furent en cela imités plus tard par les Hollandais) et en arrivaient à des moyens extrêmes pour protéger leurs intérêts. Bien qu'ils eussent approvisionné les Grecs en ambre et en étain pendant plusieurs années, Hérodote, qui avait visité Tyr, n'obtint que de vagues explications concernant leur origine. Lorsqu'il s'enquit de la provenance de la cannelle et de l'encens, on lui répondit que la première avait été obtenue des nids d'oiseaux par un stratagème et le second d'un arbre gardé par des dragons.

On raconte qu'un capitaine de navire marchand phénicien parti de Cadix pour les Cassitérides suivi par un bateau romain, s'échoua volontairement, préférant ainsi la mort à la découverte. Les Romains firent naufrage et se noyèrent, mais le patriote en réchappa et relata sa mésaventure à Tyr. De l'État reconnaissant, il reçut la valeur de son cargo et une récompense supplémentaire.

En dépit de ces précautions, soit par accident ou par la trahison d'un Phénicien rebelle, soit encore grâce à la colonie phocéenne de Marseille, les Grecs découvrirent leur secret environ trois cents ans avant notre ère.

Ce monopole disparu, le commerce des Britons s'étendit et s'améliora. Après la chute de l'empire romain, ils exportèrent non seulement du plomb et de l'étain, mais aussi de l'or, de l'argent, du fer, des céréales, du bétail, des esclaves, des chiens de chasse, des perles et les paniers d'osier que Martial a immortalisé dans ses épigrammes.

Il s'avéra que la craie faisait aussi l'objet d'un commerce, comme le prouve cette inscription trouvée parmi d'autres en Zélande (en 1647) :

DEAE NEHALENNIAE  
OB MERCES RECTE CONSER  
VATAS SECVND SILVANVS  
NEGO X TOR CRETARIVS  
BRITANNICIANVS  
V. S. L. M.



A LA DEESSE NEHALENNIA  
POUR SES BIENS PRESERVES  
SECUNDUS SILVANUS  
MARCHAND DE CRAIE  
DE BRETAGNE  
A ACCOMPLI SON VŒU  
DE BON GRÉ COMME IL EST JUSTE.

Avant de décrire la religion et les superstitions de nos lointains ancêtres, qui m'amènera à l'objectif principal de cet ouvrage, j'ajouterai quelques remarques sur leurs us et coutumes.

C'est la curiosité sans bornes, principale caractéristique des peuples barbares et semi-barbares, qui poussait les Celtes à obliger les voyageurs à interrompre leur route, même contre leur gré, pour leur faire raconter les nouvelles et exprimer leur opinion sur les affaires courantes. Ils s'agglutinaient autour des marchands dans les villes et venaient aux nouvelles.

Leur plus grand défaut était leur emportement et leur brutalité. Insatisfaits des batailles contre leurs ennemis à l'étranger, ils étaient toujours prêts à se battre avec leurs amis une fois rentrés chez eux. En fait, la fin d'un festin briton était prétexte à un combat singulier: deux guerriers se levaient et se battaient avec un tel sang-froid qu'Athénée, perplexe, écrivit: *Mortem pro joco habent*, «ils ont fait de la mort une plaisanterie». C'est à la vue de ces spectacles que les Romains ont eu l'idée des combats de gladiateurs.

Ils ne craignaient rien, ces braves. Ils chantaient sur le champ de bataille et peut-être face à la mort. Ils tiraient des flèches vers le ciel quand le tonnerre grondait, ils riaient en voyant leur propre sang couler.

Pourtant, leurs mœurs étaient simples, ils étaient ouverts et généreux, dociles et reconnaissants, ignorant la ruse et la tromperie, si hospitaliers qu'ils accueillaient à bras ouverts chaque nouveau venu,

si chaleureux que rien ne leur faisait plus plaisir que de rendre service.

Leur code moral, à l'instar de celui des peuples civilisés, comportait quelques contradictions : pour eux, le vol était un acte méprisable, alors que le pillage était honorable. Bien qu'ils observassent la plus stricte chasteté, ils ne voyaient aucun inconvénient à vivre à douze sous le même toit dans la promiscuité.

Cette habitude surprenante a conduit César à affirmer qu'ils se partageaient leurs femmes, mais cela n'engage que lui. Et de fait, on rapporte des pratiques semblables chez des peuples barbares, qui aiment apparemment cacher leur pureté sous une couche d'émail crasseux.

Richard de Cirencester cependant, (faisant probablement allusion à Bath, les *aquæ sulis* des anciens) mentionne des sources chaudes salées utilisées par les Britons, qu'ils avaient aménagées en thermes avec des séparations pour les deux sexes, raffinement inconnu à Lacédémone.

Et Procope d'écrire :

«La chasteté a une telle valeur chez ces barbares, que s'il est simplement fait allusion au mariage sans qu'il ait lieu, il semble que la jeune fille perde sa réputation.»

Après avoir esquissé rapidement l'identité et la société des premiers Britons, prouvé que nos ancêtres étaient courageux et leurs filles vertueuses, je vais vous présenter ces hommes sages et puissants dont ces pauvres barbares n'étaient que les disciples et les esclaves.

## LIVRE III LES DRUIDES

### CHAPITRE I – L'ORIGINE

Bien que le terme «druide» s'utilise dans une zone précise, le druidisme a une origine lointaine dans le temps et l'espace. Il faut le comparer à la religion des mages perses, des Chaldéens en Assyrie et des brahmanes d'Hindoustan.

Ils présentent tant de similitudes dans leurs préceptes sublimes, dans leurs promesses consolatrices, qu'aucun doute ne subsiste sur le fait que ces peuples, au mode de vie si différent, partageaient tous la même souche et la même religion : celle de Noé car ils étaient les enfants des hommes d'avant le déluge.

Ils n'adoraient qu'un seul Dieu auquel ils élevaient des autels de terre ou de pierre non taillée et le priaient à ciel ouvert ; ils croyaient au paradis et à l'enfer, et à l'immortalité de l'âme.

Il est étrange que ces descendants des patriarches fussent aussi corrompus par des sources identiques et dussent ainsi préserver une ressemblance entre eux dans les principes mineurs de leurs croyances vacillantes.

Ces élèves des prêtres égyptiens, les Phéniciens ou Cananéens, qui apprirent aux Israélites à sacrifier les êtres humains et à jeter au feu leurs enfants pour le Moloch, insufflèrent ces mêmes préceptes sanguinaires aux druides. Tout comme l'épouse indienne était brûlée sur le bûcher de son mari, les corps des seigneurs celtes étaient consumés avec leurs enfants, leurs esclaves et leurs chevaux.

En outre, comme les autres peuples antiques, et je vais le prouver maintenant, les druides vouaient un culte aux constellations, aux ar-

bres, à l'eau, aux montagnes et aux emblèmes du serpent, du taureau et de la croix.

La doctrine de la transmigration des âmes, théorie principale de la croyance brahmanique, druidique et ensuite pythagoricienne fut transmise par les Phéniciens et provenait sans doute d'Égypte, patrie de la mythologie païenne.

Il est indéniable qu'ils honoraient des déités inférieures qu'ils nommèrent Hu et Céridwen, Esus, Taranis, Belenos, Ogme et auxquelles ils donnèrent les attributs d'Isis et d'Osiris (ou Zeus et Vénus), de Bacchus, Mercure, Apollon et Hercule.

Des sables d'Égypte aux icebergs de Scandinavie, le monde entier connaît les exploits d'Hercule, ce demi-dieu invincible qui semble n'être apparu sur terre que pour délivrer l'humanité des monstres et des tyrans.

C'était un *barokel* phénicien ou marchand, un marin, qui a découvert les mines d'étain des Cassitérides. Il fut le premier à traverser le détroit de Gibraltar, appelé aujourd'hui *les Colonnes d'Hercule*. Il a construit le premier bateau, a inventé le compas nautique et découvert la magnétite, autrement dit *lapis Héraclius*.

Il est satisfaisant d'apprendre que les douze travaux que Hercule accomplit, étaient en réalité douze découvertes utiles. Il ne fut pas déifié pour avoir simplement tué une bête sauvage ou nettoyé des écuries.

Les Chaldéens, qui étaient astronomes, firent d'Hercule un astrologue; les Grecs et les Romains, des guerriers, en firent un héros militaire et les druides, des orateurs, lui donnèrent le nom d'Ogme, l'éloquence, représentée sous la forme d'un vieillard qui tire à sa suite une multitude attachée par les oreilles avec de fines chaînettes d'or reliées à sa bouche.

Cependant, pour autant que nous le sachions, les druides honoraient plutôt qu'ils n'adoraient leurs déités, comme les Juifs vénéraient leurs archanges, mais rendaient leur culte au seul Jéhovah.

Comme le Dieu des Juifs, des Chaldéens, des Hindous et des

Chrétiens, la déité des druides possédait trois attributs à l'intérieur d'elle-même et chacun d'entre eux était un dieu.

Ceux qui chicanent sur la doctrine mystérieuse de la Trinité, devraient savoir que les Chrétiens ne l'ont pas inventée mais seulement importée des temps sacrés de l'Antiquité où elle se trouvait, descendue des cieux.

Bien que les druides consacraient des cérémonies idolâtriques aux étoiles, aux éléments, aux montagnes et aux arbres, il existe une maxime bien connue des montagnards gallois qui prouve qu'en Bretagne insulaire, l'Être suprême n'a jamais été complètement oublié et avili, comme il l'avait été dans les pays qu'il avait créés en premier.

Il s'agit d'une phrase sublime qui ne peut être traduite sans perte dans une langue étrangère. *Nid dim oxd duw: nid duw ond dim*: Dieu ne peut être matière, ce qui n'est pas matière est donc Dieu.

## CHAPITRE II – LE POUVOIR

Le clergé druidique s'épanouit en Gaule, en Grande-Bretagne et dans leurs îles proches.

Dans les pays où ils avaient pu s'implanter, nous savons que les druides britanniques étaient les plus célèbres et qu'au temps de César, les étudiants gaulois traversaient la Manche pour accomplir leur apprentissage sur l'île voisine.

Mais à cette époque, le druidisme avait déjà commencé à s'amoindrir en Gaule et à perdre nombre de ses privilèges au fur et à mesure de l'accroissement du pouvoir séculier.

Il est généralement admis qu'il n'y avait aucun druide en Germanie, bien que Keysler ait fermement contesté cette opinion en citant une tradition antique pour démontrer qu'il existait des collèges druidiques au temps d'Hermion, un prince germain.

Ioannis Selden, l'érudit, raconte qu'il y a de cela quelques siècles, dans un monastère aux frontières de Vaitland en Germanie, on trouva six statues antiques que Conradus Celtes, qui était alors présent, a identifié comme étant les représentations de druides. Ils mesuraient deux mètres de haut, déchaussés mais la tête couverte d'un bonnet grec, une petite branche à leur côté, leur barbe était divisée en deux, ils tenaient un livre à la main et un bâton de Diogène mesurant un mètre cinquante, leurs traits étaient inexpressifs, leurs yeux baissés.

De telles preuves prêtent à conjecture. Au sujet des anciens prêtres germains, nous savons seulement qu'ils ressemblaient aux druides et aux hommes-médecine des Indiens d'Amérique qui étaient à la fois guérisseurs et prêtres.

Les druides possédaient des pouvoirs exceptionnels et certains privilèges. Comme les Lévites et les prêtres égyptiens, ils n'étaient

pas soumis à l'impôt et exemptés du service militaire. Chaque année, ils élisaient les magistrats des cités ; ils éduquaient tous les enfants et interdisaient à leurs parents de les revoir avant qu'ils aient quatorze ans. Ainsi, les druides étaient considérés comme les vrais pères du peuple. Les mages perses avaient la charge d'enseigner à leur souverain ; mais en Grande-Bretagne, les druides élevaient non seulement les rois mais ils les déchargeaient aussi des cérémonies et leur épargnaient la réprobation liée à la souveraineté.

Ces prêtres effrayants formaient les conseils de l'état et déclaraient la paix ou la guerre selon leur bon vouloir.

L'esclave misérable qu'ils avaient assis sur le trône et auquel ils permettaient de porter des tuniques plus élégantes que les leurs, était non seulement entouré de sa suite mais aussi des druides. Il était prisonnier de sa propre cour et ses geôliers étaient inflexibles puisqu'ils étaient prêtres.

Le Chef-druide le conseillait, le barde chantait pour lui et un *sennchai* ou chroniqueur consignait son histoire en grec, un médecin veillait à sa santé, le soignait et provoquait même sa mort si son état l'exigeait.

Tous les prêtres de Bretagne, les médecins, les juges et les hommes instruits, les plaideurs, les musiciens appartenaient à l'ordre des druides. Il est facilement concevable que leur pouvoir était aussi bien illimité qu'absolu.

N'est-il pas surprenant qu'un peuple puisse rester barbare et illettré comme le furent sans doute les Britons alors qu'ils étaient gouvernés par un ordre si savant ?

Mais ces hommes sages d'Occident connaissaient autant les sentiments humains que les vers et la littérature orale transmise par leurs aïeux. Ils absorbèrent avidement les rites païens des Cabires phéniciens et étudièrent pour entourer du plus profond mystère leurs doctrines et leurs cérémonies. Ils savaient qu'il était presque impossible de convaincre les hommes et le rebut de l'humanité à la piété et la vertu par la raison seule. Ils connaissaient l'admiration qu'ont tou-

jours éprouvée les esprits simples pour les choses qu'ils ne peuvent pas comprendre. Pour conserver intacte leur influence, ils devaient maintenir ces têtes vides dans leur ignorance et superstition abjectes.

En toutes choses, par conséquent, ils se démarquaient de la masse : dans leurs habitudes, leur comportement, et même leur habillement.

Ils portaient de longues robes qui descendaient jusqu'au talon, alors que celles des autres arrivaient au genou, leurs cheveux étaient courts et leur barbe longue alors que les Britons portaient une moustache et les cheveux longs.

Au lieu de sandales, ils portaient des sabots en bois de forme pentagonale, tenaient à la main une baguette blanche, appelée *slatan drui'eachd* (baguette magique) et avaient des ornements mystérieux autour du cou et sur le torse.

Il était rare que quiconque ait assez de courage pour se rebeller contre leur autorité. Un terrible châtement lui était alors réservé. C'était l'excommunication.

Apparu chez les Hébreux, puis transmis par les druides à l'Église Catholique romaine, c'était l'un des plus horribles châtements imaginables.

Au beau milieu de la nuit, le malheureux coupable était enlevé et traîné devant un tribunal solennel, à la lueur blafarde des torches peintes en noir. Lorsqu'il approchait, il pouvait entendre un hymne faible comme un murmure.

Vêtu d'une robe blanche, l'archi-druide se levait face à l'assemblée des autres druides et des guerriers, et prononçait contre le pécheur tremblant une malédiction aussi terrible qu'un arrêt de mort. Ensuite, il devait marcher pieds nus pour le restant de ses jours et s'habiller de vêtements noirs qu'il ne devait jamais changer.

Le pauvre hère errait dans les bois, se nourrissant de baies et de racines, rejeté de tous comme un pestiféré et cherchant la mort pour se libérer des cruautés qu'il subissait.

A sa mort, personne ne le pleurait, on l'enterrait à seule fin de



piétiner sa tombe. Les bardes chantaient que ses tourments ne s'arrêtaient pas même après son décès : il était destiné à errer dans ces régions d'éternelles ténèbres, de gel, de neige, infestées de lions, de loups et de serpents qui formaient l'Ifurin, l'enfer celte.

Ces druides étaient des despotes qui exercèrent certainement leur pouvoir avec sagesse et tempérance pour avoir conservé si longtemps leur domination sur un peuple fruste et belliqueux.

Leurs revenus étaient sans doute considérables, bien que nous n'ayons aucun moyen de le confirmer. Nous savons cependant qu'une armée victorieuse avait l'habitude d'offrir le butin aux dieux ; que ceux qui consultaient les oracles ne venaient pas les mains vides et que la vente de potions et d'herbes médicinales était une de leur principale ressource.

«Druide» était un terme général pour désigner en réalité trois catégories distinctes.

Les *Druides* étaient les philosophes géniaux qui dirigeaient les affaires de l'état et le clergé et qui présidaient aux sombres mystères des bosquets sacrés. Leur nom provient des radicaux '*derw*' (prononcé «dervo» signifiant le chêne en celtique) et '*ydd*' un suffixe commun aux substantifs, équivalant au «eur» dans gouverneur ou lecteur dans notre langue.

L'étymologie de *Bardd* est '*bar*', la branche ou le sommet. Il incombait aux bardes de chanter les louanges des chevaux lors des festins des guerriers, les hymnes sacrés et de retracer les généalogies et les événements historiques.

Les *Ovates* (de '*ov*', pur et '*ydd*') étaient les novices qui, sous l'égide des druides, étudiaient les propriétés de la nature et pratiquaient les sacrifices sur l'autel.

Il apparaîtrait donc que druide, barde et ovate sont des dénominations emblématiques des trois ordres du druidisme.

Le druide était le tronc et le soutien du tout ; le barde sa ramure qui s'épanouissait en feuillage et les ovates étaient les bougeons qui, en poussant, assuraient le renouveau du bosquet sacré.

## LE VOILE D'ISIS

La classe sacerdotale était dirigée par un archi-druide tiré au sort parmi les frères les plus âgés, les plus instruits et les mieux nés.

A Llamdan, sur l'île d'Anglesey, il subsiste des vestiges de *Trér Dryn*, la demeure de l'archi-druide, de *Boadrudan*, l'habitation des autres druides, de *Bod-onyr*, celle des ovates et de *Trér-Beirdd*, le hameau des bardes.

Envisageons à présent ces trois ordres selon leur appellation respective et leurs spécialisations.

### CHAPITRE III – LES DRUIDES, PHILOSOPHES

Le druidisme est une religion de philosophie dont les grands prêtres étaient des hommes de savoir et de science.

Sous le paragraphe concernant les ovates, je décrirai leur initiation et leurs rites sacrificiels, mais je vais maintenant examiner leurs connaissances en tant que professeurs, mathématiciens, législateurs et médecins.

Ammien Marcellin nous informe que les druides vivaient en confréries. En effet, il est à peine possible qu'ils aient pu étudier presque tous les genres de philosophie et préserver leurs arcanes de la populace, à moins d'avoir vécu dans des sortes de couvent ou de collège.

Pourtant, ils étaient trop avisés, pour se cloîtrer au fin fond du pays où ils n'auraient exercé pas plus d'influence sur le peuple que les présidents et les professeurs de nos universités actuelles. Alors que certains d'entre eux vivaient en ermite dans des grottes et des troncs creux de chêne au milieu des sombres forêts sacrées, ou passaient paisiblement leur vie dans leur collège, enseignant les vers aux enfants, aux jeunes nobles et aux étudiants qui arrivaient d'un étrange pays de l'autre côté de la mer, d'autres menaient une existence active et turbulente à la cour, aux conseils de l'état et dans les vestibules des nobles.

En Gaule, les principaux séminaires druidiques se trouvaient sur le territoire des Carnutes entre Chartres et Dreux. A une certaine époque, les étudiants furent si nombreux qu'il fallut construire d'autres académies dans la région, dont les vestiges de certaines d'entre elles sont visibles aujourd'hui. L'ancien Collège de Guyenne est censé en être une.

Au moment où leur pouvoir commença à s'amoindrir dans leur pays, les jeunes druides s'installèrent à Mona — aujourd'hui l'île d'Anglesey — où se trouvait alors la grande université britannique et un lieu appelé *Myrfyrion*, le centre des études.

Les préceptes druidiques avaient une forme versifiée au nombre de vingt mille vers qu'il était interdit d'écrire. Par conséquent, la période d'étude était très longue et pouvait durer une vingtaine d'années.

Ces vers étaient rimés, un moyen inventé pour faciliter la mémorisation, et formés d'un vers triple car le chiffre trois avait une signification particulière pour tous les peuples de l'Antiquité.

A ce propos, les Juifs avaient un point commun avec les druides. Bien qu'ils aient reçu de Moïse les Tables de la Loi, un certain code de précepte n'était transmis qu'oralement.

Le mode d'apprentissage par mémorisation était aussi pratiqué par les Égyptiens et par Lycurgue, pour qui il était préférable de graver ses lois dans les esprits des Spartes plutôt que sur des tablettes. Les écrits sacrés de Numa furent ainsi enterrés avec lui selon sa volonté et peut-être en accord avec l'opinion de son ami Pythagore qui n'a laissé aucune trace écrite, tout comme Socrate.

C'est d'ailleurs Socrate qui comparait les doctrines écrites à des dessins d'animaux qui ressemblaient à des vrais mais qui ne répondaient pas à vos questions.

Nous qui aimons le passé déplorons ce système. Quand le roi Cambyse détruisit les temples d'Égypte, quand les disciples de Pythagore furent tués lors des tumultes de la région pontine, tous leurs mystères et leur savoir disparurent avec eux.

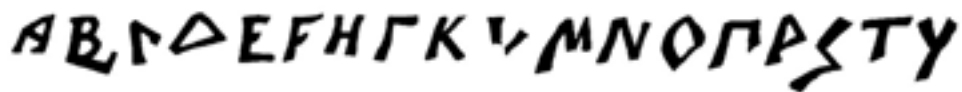
De même, les secrets des mages, des Orphiques et des Cabires périrent avec leurs institutions. C'est seulement à cause de cette loi des druides qu'il ne nous reste que le maigre témoignage des auteurs antiques, les emblèmes étranges des bardes gallois et les vestiges de leurs monuments imposants pour nous enseigner les pouvoirs et la direction de leur philosophie.

Il ne fait aucun doute qu'ils étaient instruits. Au quotidien et pour

tenir les comptes de la méthode Alexandrine, ils utilisaient l'alphabet grec que Cadmos, un Phénicien et Timagène, un druide, sont supposés avoir inventé et importé en Grèce.

Voici un fac-similé de cet alphabet tel qu'il apparaît dans le *Thesaurus Muratori*, Vol IV, 2093 :

Dans les universités hébraïques et brahmaniques, il n'était pas per-



mis d'étudier la philosophie et les sciences, sauf dans le cas où elles aideraient l'étudiant dans la lecture et la compréhension des textes sacrés. Mais le système druidique était plus libéral et l'enseignement comprenait les arts et les langues étrangères.

Prenons l'exemple du druide Abaris, originaire des Shetlands et qui alla en Grèce où il se lia d'amitié avec Pythagore. Son savoir, sa politesse, sa perspicacité et son sens du commerce, mais surtout la facilité et l'élégance avec laquelle il parlait l'athénien et qui (selon l'orateur Himère) auraient pu donner à penser qu'il avait étudié à l'Académie ou au Lycée, produisirent une aussi forte impression que l'admirable Crichton parmi les docteurs de Paris.

Il est facile de prouver que les druides connaissaient l'astronomie. Sur l'île de Lewis dans les Hébrides, un de leurs temples comporte des signes évidents de leur connaissance en la matière. Chaque pierre a une correspondance astronomique. Le cercle se compose de douze obélisques équidistants qui représentent les douze signes du Zodiaque. Les quatre points cardinaux sont marqués par des rangées d'obélisques qui sortent du cercle et divisées en quatre autres à chaque point. La rangée du nord qui fait exactement face à celle du sud est double, faite de deux rangs parallèles de dix-neuf pierres chacun. Au centre du cercle, un mégalithe de quatre mètres de haut, de la forme exacte d'un gouvernail de bateau, semble symboliser leur

savoir en astronomie appliqué à la navigation. Le mot celtique pour étoile, '*ruth-iul*', «guide pour la route» prouve que cela fut le cas.

Cet édifice est censé être le temple ailé dont Erathostène dit qu'il était dédié à Apollon par les Hyperboréens, nom donné par les Grecs à tous les peuples vivant au nord des Colonnes d'Hercule.

Il est toutefois plus extraordinaire que Hécatee mentionne que les habitants d'une certaine île hyperboréenne, plus grande que la Sicile et située au-dessus de la Celtibérie —description qui correspond exactement à celle de la Grande-Bretagne— pouvaient voir la lune de si près qu'ils distinguaient les reliefs, les rochers et d'autres aspérités sur sa surface.

Selon Strabon et Bochart, le verre fut découvert par les Phocéens qui en firent commerce, mais nous avons des raisons de croire que nos philosophes se sont octroyé cette invention plus qu'ils ne l'ont emprunté.

Des morceaux de verre et de cristal furent retrouvés dans les cairns, comme s'ils avaient été déposés là en l'honneur de ceux qui l'avaient inventé. Le procédé de vitrification des murs de maisons (présent dans les Highlands) prouve qu'ils connaissaient cet art dans son ensemble. Le nom gaélique de «verre» n'est pas un emprunt mais est d'origine celtique.

Nous possédons de nombreuses preuves de leur compétence en mécanique. Les *clacha-brath* ou pierres à bascule étaient d'énormes blocs sphériques placés sur des pierres plates dans lesquelles ils inséraient un petit tenon à la place exacte de la cavité, qui était si bien caché par les pierres libres au-dessous que personne ne pouvait discerner l'artifice. Ces globes étaient ainsi en équilibre de sorte que la plus légère pression les faisait vibrer, tandis qu'un poids exercé contre le côté de la cavité les rendait inamovibles.

À Iona, le dernier refuge des druides calédoniens, on a retrouvé un grand nombre de ces *clacha-brath* (dont l'un est mentionné dans l'Histoire d'Héphestion de Ptolémée). Bien que les indigènes superstitieux les aient barbouillés et jetés à la mer, ils pensent qu'il est nécessaire

d'avoir quelque chose à leur place et les ont remplacés par des sphères qui portent le même nom.

À Stonehenge également, nous trouvons un exemple de ce mécanisme oriental dont les pyramides d'Égypte représentent une réalisation admirable. Des mégalithes de trente ou quarante tonnes qui durent être tirés par un troupeau de bœufs, furent transportés sur une distance de vingt-cinq kilomètres, puis élevés et placés dans leur fosse avec une telle facilité que leurs mortaises servaient même à compter.

Les temples de Avesbury dans le Wiltshire et de Carnac en Bretagne, bien qu'ils ne soient pas parfaits, sont des monuments encore plus impressionnants.

Il ne faut pas s'étonner du fait que les druides connaissaient les propriétés de la poudre puisque nous savons qu'elle était utilisée dans les mystères d'Isis, dans le temple de Delphes et par les anciens philosophes chinois.

Dans sa description d'un bosquet près de Marseille, Lucain écrit : «le bruit court que souvent le creux des cavernes mugissait au milieu d'un tremblement de terre ; qu'on voyait des lueurs d'incendie sans que la forêt brûlât.»

Dans le poème d'Ossian, «Dargon, le fils du druide de Bet, des phénomènes similaires sont notés. Alors que le mot celtique pour foudre est *de'lanach*, la flamme de Dieu, il existe un autre mot qui exprime un éclair rapide et soudain comme la foudre : *druilanach*, la flamme des druides.

Il aurait été bénéfique pour l'humanité si les moines du Moyen Âge avaient fait preuve de la même sagesse que les druides en cachant un art si dangereux aux fous.

Ce secret fut soigneusement dissimulé dans le cercle sacré de leurs cavernes et de leurs forêts, et les initiés avaient juré de ne jamais le révéler.

A présent, je vais présenter les druides dans leur fonction de prêcheur, de législateur et de guérisseur.

LE VOILE D'ISIS

Le septième jour de la semaine, ils prêchaient les guerriers et les femmes, du haut de petits talus encore visibles aujourd'hui.

Leurs doctrines ont été livrées avec une éloquence sans égale sous la forme de vers triples qui se retrouvent dans la poésie galloise, mais dont deux seulement ont été préservés par les auteurs classiques.

Le premier se trouve chez Pomponius Méla :

Ut forent ad bella meliores	Il faut être courageux au combat,
Aeternas esse animas	Les âmes sont immortelles,
Vitamque alteram ad manes.	Il y a une autre vie après la mort.

Le deuxième est de Diogène Laërce :

**ξεζευν Θεους  
ηαι μηδεν ηαηον δσαν  
ηαι ανδσειαν ασηειν**

Il faut honorer les dieux,  
Ne pas faire le mal,  
S'exercer à la bravoure.

Une fois par an, une assemblée publique avait lieu à Mona dans la résidence de l'archi-druide. Le silence y était sévèrement imposé comme dans les conseils des brahmanes. Si une personne interrompait l'orateur, on déchirait un pan de sa robe et, si après cela, il s'obstinait, il était mis à mort. Pour faire respecter la ponctualité, comme les Cigonii de Pline, ils avaient pour coutume cruelle de mettre en pièces le retardataire. Leurs lois et leurs préceptes religieux étaient trop sacrés pour être mis par écrit. Les premières lois écrites datent



de l'époque du roi de Bretagne, Dyrnwal Mœlmud, environ 440 av. J.-C. et sont appelées les Lois Mœlmutiennes.

Le Code Mertien ou lois de Martia, reine d'Angleterre, qui fut plus tard adopté par le roi Alfred et traduit en saxon.

Les hommes de Man attribuent aussi aux druides ces excellentes lois qui régissent toujours l'île de Man.

Les magistrats de Grande-Bretagne n'étaient que les instruments des druides, désignés et instruits par eux seuls ; car c'était l'usage en Bretagne que personne n'obtienne une charge sans avoir été au préalable instruit par les druides.

Les druides tenaient des assises annuelles dans les régions de Bretagne (par exemple au monument Long Meg et ses filles dans le Cumberland, et dans la Vallée des Pierres en Cornouailles) à l'instar de Samuel qui se rendait à Bethléem.

Là, ils écoutaient les appels des petits tribunaux et enquêtaient sur les affaires les plus complexes qu'ils étaient quelquefois obligés de régler par une épreuve.

Nous pouvons sourire de la profanation commise par les druides qui se proclamaient non seulement juges des corps mais aussi des âmes.

Comme Mahomet insuffla du courage à ses soldats en promettant le paradis à ceux qui succomberaient sur les corps de leurs ennemis, les superstitions et les fautes de ces nobles druides tendaient à élever les cœurs des hommes vers leur dieu et à les inciter à mener une vie vertueuse afin qu'ils méritent les horizons paisibles du *Fla'innis*.

Jamais dans l'histoire, un tel pouvoir n'avait été exercé avec tant de pureté, de tempérance et de discrétion.

Quand un homme décédait, un plat de terre et de sel était placé sur son torse. Cette coutume existe d'ailleurs toujours au pays de Galles et dans le nord de la Grande-Bretagne.

La terre est un symbole de l'incorruptibilité du corps et le sel celui de l'âme.

La communauté se rassemblait ensuite autour du défunt et grâce

au témoignage de ses proches, elle décidait quels rites funéraires allaient l'honorer.

S'il s'était distingué comme guerrier ou homme de science, le chant funèbre en faisait mention. Un cairn ou pile de pierres sacrées était élevé sur sa tombe, ses armes, instruments ou autres objets de sa profession étaient enterrés avec lui.

S'il avait mené une vie exemplaire et observé les trois préceptes de la religion, le barde chantait son requiem sur sa harpe dont la musique magnifique était un passeport pour le paradis.

Charmant, n'est-ce pas ? L'image de cette âme qui cherche le premier chemin par lequel s'échapper du corps froid et se mélanger à son ascension silencieuse vers Dieu.

Lisez les récits des héros d'Ossian à la recherche de leurs âmes, pâles et tristes comme ceux qui hantaient les rives du Styx étaient condamnés à errer à travers les brumes de quelque marais.

A la fin de l'hymne, les amis et la famille du défunt faisaient une fête, qui est d'ailleurs à l'origine des lugubres et étranges réjouissances lors des funérailles écossaises et galloises.

En médecine, les druides étaient tout aussi compétents que dans les sciences et les lettres. Ils savaient que cet art leur permettrait de posséder le cœur et l'esprit des hommes et d'obtenir aussi bien la crainte des ignorants que l'amour de ceux qu'ils avaient sauvés.

Leur panacée était le gui du chêne qui porte toujours son ancien nom de *all-heal* au pays de Galles.

L'hiver venu, une main céleste couvrait d'une graine mystérieuse le géant de la forêt, ne portant plus de feuilles et ses branches tendues vers le ciel. Une délicate plante poussait sur le tronc et croissait alors que tout mourrait alentour.

Ne nous étonnons pas que le gui fut vénéré comme une plante divine, une promesse de dieu et une consolation pour ceux qui trépassaient de vieillesse.

A l'arrivée du nouvel an, les druides se mettaient en quête d'un

chêne couvert de cette plante, car elle y pousse moins souvent que sur le pommier ou le peuplier.

Une fois qu'ils l'avaient trouvé, au sixième jour du premier quartier de la lune, ils se rendaient en procession solennelle vers le lieu, invitant tous à les rejoindre par ces mots : « L'an neuf est là, allons cueillir le gui ! ».

Tout d'abord venaient les ovates vêtus de robes sacrificielles vertes et conduisant deux taureaux blancs.

Derrière eux, les bardes chantaient les louanges de l'Entité créatrice, vêtus de bleu, la couleur du ciel vers lequel montait leur chant.

Un héraut, en blanc avec deux rabats retombant de part et d'autre de sa tête, tenait une branche de verveine à la main entourée de deux serpents. Il était suivi de trois druides, dont l'un tenait le pain sacrificiel, un autre un vase d'eau et le dernier une baguette blanche. Enfin, l'archi-druide qui se remarquait par la huppe ou pompon de son chapeau, les franges qui pendaient sur son torse, le sceptre dans sa main et le croissant doré, entouré de l'ensemble des druides et suivis respectueusement par les plus nobles guerriers du pays.

Un autel de pierres était dressé sous le chêne et l'archi-druide, après avoir distribué le pain et le vin, grimpait à l'arbre, tranchait le gui avec une faucille dorée, l'enveloppait dans un linge blanc. Il sacrifiait ensuite les taureaux blancs et priait Dieu d'éloigner des femmes la malédiction de la stérilité et de rendre efficaces leurs remèdes contre tous les poisons.

Ils utilisaient le gui dans presque tous leurs remèdes et réduisaient ses baies en poudre pour agir contre la stérilité.

C'est un fort purgatif qui convenait bien aux constitutions robustes des Britons, mais à l'instar de la saignée, est trop puissant contre les maladies modernes.

Pendant la cueillette, ils pratiquaient certaines incantations destinées à renforcer la foi du patient en le confortant dans ses superstitions.

La verveine était cueillie à l'apparition de l'étoile du chien, jamais

à la lumière du jour ou du soleil, arrachée avec un instrument en fer agité dans l'air, seulement de la main gauche.

Les feuilles, les tiges et les fleurs étaient séchées séparément à l'ombre et utilisées contre les morsures de serpents, infusées dans du vin.

Le samole, qui croît dans les lieux humides, devait être cueilli par une personne à jeun, sans regarder derrière elle et de la main gauche. Il était entreposé dans des citernes où buvait le bétail et servait contre diverses maladies.

La sélaginelle, de la famille de l'hysope, était à la fois une plante magique et un remède. Celui qui la cueillait devait s'habiller en blanc, se laver les pieds dans l'eau d'un ruisseau, puis, de sa main droite couverte du pan de sa robe, le déracinait à l'aide d'une faucille d'airain et l'enveloppait dans un linge blanc.

Les druides avaient une autre mystification : l'œuf de serpent (*ovus anguinum* pour Pline), le *glein neidr* des Britons, l'oursin fossile du folklore moderne.

On prétend que cet œuf se composait de la bave et des sécrétions de serpents enroulés les uns autour des autres. Leurs sifflements combinés le soulevaient dans les airs, et pour le rendre efficace, il fallait l'envelopper dans un linge blanc avant qu'il ait touché le sol, car le contact avec le sol était impur.

Celui qui accomplissait cette tâche devait monter un cheval et galoper à vive allure poursuivi par les serpents ; il n'était en lieu sûr qu'une fois la rivière traversée.

Les druides éprouvaient sa vertu en le changeant en or et en le jetant à l'eau. S'il flottait à contre-courant, il rendrait son possesseur supérieur à ses adversaires dans tous les litiges et lui obtiendrait l'amitié des puissants.

La croyance contenue dans cette fable est corroborée par la mésaventure d'un chef voconce qui avait caché sur sa poitrine un tel talisman pour essayer de gagner un procès. Lorsqu'on le découvrit, il fut mis à mort sur-le-champ.

Le respect pour l'œuf de serpent a une origine mythologique.

Comme les Phéniciens et les Égyptiens, les druides représentaient la création par l'image d'un œuf sortant de la gueule d'un serpent. La crédulité excessive des barbares les poussa sans nul doute à inventer la fable précédente afin de vendre au prix fort ces amulettes, qui furent découvertes en grand nombre dans des tumulus druidiques, et se trouvent aussi dans les Highlands.

Ces œufs sont faits avec du verre ou de la terre et le mélange de couleurs bleu, vert ou blanc donne une teinte variée.

Pour soigner les troubles mentaux et les maux physiques, les druides prescrivaient des pèlerinages vers certaines sources, toujours éloignées du patient qui devait boire de leur eau et s'y baigner. Pendant ces ablutions, sacrées comme celles des Musulmans, on pratiquait des cérémonies dans l'intention de leur rappeler la présence de ce dieu qui seul pouvait les guérir de leur infirmité. Arrivés aux sources, les malades se baignaient trois fois (nouvelle allusion à ce nombre mystérieux) et faisaient trois fois le tour de la source, '*deis'inl*', dans le sens de la course du soleil, d'est en ouest.

Ces voyages avaient généralement lieu avant la moisson, à la même période où les Arabes modernes commencent le ramadan, et où les laboureurs anglais, il y a vingt ans, allaient au marché de la ville pour y subir une saignée. La saison associée aux minéraux contenus dans l'eau, et surtout la foi inébranlable des patients contribuaient à la guérison, si bien que cela devint une coutume (toujours observée en Écosse au puits de Strathfillan et en Irlande) de faire un pèlerinage une fois par an.

Caithbaid, historien irlandais, parle du druide Trosdan qui découvrit un antidote contre les flèches empoisonnées et il existe nombre de récits sur les triomphes des druides en médecine.

Ils s'attachaient à prévenir plutôt qu'à guérir les maladies et émièrent plusieurs maximes sur le soin du corps, aussi sages qu'étaient divines celles concernant l'âme.

«Être enjoué, modéré et matinal.»

## CHAPITRE IV – LES BARDES

Tout comme il y avait des musiciens parmi les Lévites et des prêtres phéniciens qui chantaient les hymnes sacrés pieds nus et vêtus de surplis blancs, il y avait des bardes parmi les druides.

Ils se répartissaient en trois catégories :

Les *Fer-laoui* ou hymnistes, chantaient l'essence et l'immortalité de l'âme, les bienfaits de la nature, les constellations et l'ordre des planètes.

Les *Sennachies* récitaient les histoires fabuleuses de leurs ancêtres avec des strophes simples, inscrivaient les événements passés avec des lettres découpées dans de l'écorce et devinrent les historiens du peuple.

Les *Ferlan* parcouraient le pays ou bien vivaient à la cour des rois et des nobles ; ils ne chantaient pas seulement les éloges des valeureux guerriers de l'époque mais écrivaient aussi des satires sur les vices dominants, dignes d'un Juvénal ou d'un Horace.

Pour que le lecteur ait une idée du style et du pouvoir de leurs opinions, j'ai choisi quelques axiomes qui nous sont parvenus. Ils ont la forme de triades et traitent du langage de l'art poétique, du bon jugement, des règles de description, dont voici quelques exemples.

Les trois qualifications de la poésie : le génie, l'empirisme et le bonheur de l'esprit.

Les trois fondements du jugement : la spontanéité, la pratique fréquente et les erreurs fréquentes.

Les trois fondements de l'apprentissage : l'observation, l'étude et la souffrance.

Les trois fondements du bonheur : l'acceptation de la souffrance, l'espoir à venir, et la croyance en l'avenir.

Les trois fondements de la pensée : la perspicacité, l'amplitude et la précision.

Les trois canons de la perspicacité : la parole nécessaire, la quantité nécessaire et la manière nécessaire.

Les trois canons de l'amplitude : la pensée adéquate, variée et requise.

Quelle sagesse ! Quelles idées admirables ! Quelle concision !

Ces poètes étaient tenus en haute estime par les Britons. Parmi un peuple barbare, les musiciens sont des anges qui leur transmettent la langue de l'autre monde, et qui sont les seuls à pouvoir adoucir leurs cœurs de pierre et remplir de douces larmes leurs yeux bleus.

Une ancienne loi britannique ordonne d'affranchir les esclaves qui exercent l'une des trois professions suivantes : linguiste, barde ou forgeron. Une fois que le forgeron était entré dans une forge, l'étudiant examiné et que le barde avait composé un chant, leur liberté ne pouvait plus leur être retirée.

Leurs vêtements étaient d'ordinaire marron, mais lors des cérémonies religieuses, ils portaient des ornements ecclésiastiques appelés *bardd-gwenll*, c'est-à-dire une robe bleu azur avec un capuchon, costume porté plus tard par les moines laïcs de l'île de Bardsey (lieu où est enterré Merlin) et qu'ils appelèrent *Cyliau Duorn*, capots noirs. Puis les Gaulois l'empruntèrent et les Capucins le portent toujours.

Le bleu, symbole des cieux et de l'océan, était la couleur préférée des Britons, et elle est encore utilisée comme maquillage par les Égyptiennes et les Tartares. Les rosettes bleues servent d'insignes universitaires.

La harpe (ou lyre) inventée par les Celtes possédait quatre ou cinq cordes ou lanières faites de tendon de bœuf, qu'on pinçait à l'aide

d'un plectre formé d'un os de mâchoire de chèvre. Mais nous avons des raisons de penser que Tubal inventa l'instrument qui servit de modèle à la harpe galloise.

Bien que les Grecs (que les Égyptiens éduqués surnommaient «les enfants», et qui étaient les plus vantards au monde) prétendent que la harpe est une invention des poètes antiques, Juvénal a expliqué dans sa troisième satire que les Romains et les Grecs l'avaient tous deux reçue des Hébreux. La reine des instruments est consacrée dans nos souvenirs par de nombreux passages de la Bible. C'est grâce au son enchanteur de sa harpe que David adoucit le cœur et le visage du roi Saül.

C'est encore une harpe que saint Jean vit entre les mains blanches des anges lorsqu'ils apparurent sur la mer de verre et de feu, chantant le chant de Moïse, le serviteur de Dieu et le chant de l'agneau. Les cadres de ces harpes étaient polis et en forme de cœur, on les tenait contre le bras et leurs cordes étaient des cheveux soyeux.

En Palestine, leur bois provenait des cèdres du Liban ; en Grande-Bretagne, du sycamore, appelé *pren-masarn*.

Le mystérieux chiffre trois se retrouvait aussi dans leur fabrication. Leur cadre était triangulaire, comportait trois cordes et trois clés.

Ultérieurement, les Irlandais, qui croyaient être les descendants de David, étaient réputés en Europe pour leur compétence dans la fabrication de la harpe. Dante mentionne ce fait et la harpe reste frappée sur la monnaie irlandaise.

Les bardes, d'après ce que nous avons pu apprendre d'eux, n'ont pas abaissé leur art à la calomnie, ni à l'adulation, mais étaient en tout point aussi dignes de notre admiration que ces philosophes, auxquels ils étaient inférieurs.

Nous apprenons que (au contraire des artistes ultérieurs), ils étaient modérés, et qu'afin de s'habituer à l'abstinence, ils faisaient disposer devant eux des mets délicats, les savouraient des yeux, puis les faisaient desservir.

Ils pratiquaient l'arbitrage militaire en arrêtant les guerres civiles



*LE VOILE D'ISIS*

qui empoisonnaient la Grande-Bretagne. Souvent dans les batailles rangées, alors que les troupes s'approchaient l'une de l'autre, épées levées et lances jetées en avant, n'attendant que le signal de leurs chefs, les bardes se plaçaient entre elles, tiraient de leurs harpes un air si harmonieux, les persuadant par des vers si émouvants que soudain, des deux côtés, les soldats avaient abaissé leurs armes et oublié leur ressentiment intense.

## CHAPITRE V – LES OVATES OU NOVICES

Dans la partie concernant les druides ou philosophes, j'ai parlé des grands prêtres ou magiciens car *magus* désigne aussi le prêtre. En chinois et dans les langues hiéroglyphiques, le même caractère représente un magicien et un prêtre.

Je vais maintenant décrire l'ordre inférieur des sacrificateurs qui, sous la direction de leurs maîtres, sacrifiaient les victimes et versaient le vin sacré sur l'autel.

Les ovates étaient vêtus de blanc mais leurs robes sacerdotales étaient de couleur verte, symbole ancien d'innocence et de jeunesse resté dans notre langue mais qui s'est altéré en devenant familier.

Ils sont en général représentés avec un chapelet de feuilles de chêne entourant leur front, les yeux fixant modestement le sol.

Instruits dans les séminaires druidiques, leur mémoire contenant les triades saintes et le déroulement des cérémonies religieuses, ils étaient prêts pour l'initiation aux mystères sublimes du druidisme.

Pendant sa préparation, l'ovate était surveillé : des yeux, qu'il ne voyait pas, épiaient ses moindres faits et gestes, sondaient son cœur pour connaître sa motivation et son âme pour évaluer ses talents.

Il était ensuite soumis à une épreuve si douloureuse pour le corps, si terrible pour l'esprit que beaucoup perdaient à jamais la raison et que d'autres revenaient à la lueur du jour, pâles et émaciés, comme des hommes qui ont vieilli en prison.

Ces initiations avaient lieu dans des cavernes, l'une d'elles existe toujours dans le Denbighshire. Nous pensons aussi que les catacombes égyptiennes et certaines excavations artificielles de Perse et d'Hindoustan furent construites pour un usage identique.

L'ovate recevait plusieurs coups d'épée d'un homme qui lui bar-

rait le passage. Il était ensuite conduit les yeux bandés, à travers les passages de la caverne, qui était un labyrinthe censé représenter les errances de l'âme à travers les dédales de l'ignorance et du vice.

À ce moment-là, le sol commençait à bouger sous ses pieds, des bruits étranges troublaient le silence nocturne. Le tonnerre se fracassait à ses oreilles comme le bruit d'une avalanche, des éclairs verdâtres tremblaient sur les parois de la caverne et éclairaient des spectres monstrueux.

Une étrange procession passait alors devant lui, éclairée seulement par ces mêmes feux effrayants et des bouches invisibles chantaient un hymne à la gloire de la vérité éternelle.

Les profonds mystères débutaient. Le novice était admis par la porte nord ou du Cancer par laquelle il devait traverser un grand feu. De là, il était précipité vers la porte Sud ou du Capricorne et immergé dans une mare, d'où il n'était ressorti qu'au moment de rendre son dernier souffle.

Les deux jours suivant, il recevait des coups de bâton, enterré jusqu'au cou dans la neige. C'était le baptême du feu, de l'eau et du sang.

Arrivé au seuil de la mort, le corps parcouru de frissons, le front couvert de rosée glacée, ses sens l'abandonnent, ses yeux se ferment, il va s'évanouir, expirer, lorsqu'un air de musique doux comme le murmure lointain des ruisseaux sacrés, consolateur comme la voix d'un ange, lui ordonne de se lever et de vivre pour son dieu.

Deux portes s'ouvrent sans bruit, comme un battement d'ailes, devant lui. Une lumière divine l'éclaire, il découvre des plaines couvertes de fleurs éblouissantes.

Un serpent en or est placé sur sa poitrine en signe de sa régénération et il est décoré d'un insigne mystique sur lequel sont gravés douze signes mystérieux. Une tiare est posée sur sa tête; son corps nu et tremblant est revêtu d'une tunique pourpre aux motifs étoilés, une crosse est placée dans sa main. Il est roi car il est initié, car il est druide.

## CHAPITRE VI — RITES ET CÉRÉMONIES

La narration des devoirs des ovates ou sacrificateurs, va tout naturellement nous mener à la description des cérémonies, des autels, des temples, des objets de culte et de vénération de ce clergé.

Les *clachan*, ou temples de pierre des druides étaient circulaires comme ceux des Chinois, des anciens Grecs, des Israélites et des Templiers. Cette forme fut choisie parce qu'elle représentait l'éternité et le disque solaire — le mot latin *circus* étant dérivé de «cir» ou «cur», soleil.

Comme les temples des Thraces, leur toit était pourvu d'une ouverture, car les druides croyaient qu'il était impie d'essayer d'enfermer à l'intérieur d'un bâtiment, un dieu dont le sanctuaire était l'univers.

Deux temples célèbres, Avesbury dans le Wiltshire et Carnac en Bretagne, ont la forme d'un serpent.

Il est rare qu'une région du monde n'ait pas divinisé le serpent. D'abord emblème de la lumière et du pouvoir solaires, il est vénéré dans des pays où le soleil n'est pas une déité, par exemple sur les côtes de Guinée où les habitants le maudissent chaque matin à son lever, parce qu'il brûle leur peau à midi.

Le serpent ailé symbolisait les dieux égyptiens, phéniciens, chinois, perses et hindous. Les princes tartares portent toujours l'emblème d'un serpent sur leur lance. Presque toutes les inscriptions runiques retrouvées sur des tombeaux sont gravées sur des formes sculptées de serpents. Dans le temple de la Bonne Déesse, des serpents étaient apprivoisés et consacrés. Dans les mystères de Bacchus, les femmes prenaient des serpents dans leurs mains et les tordaient en hurlant «evoi! evoi!». Dans le grand temple du Mexique, les prisonniers de guerre sacrifiés au soleil, portaient un col de laine qui ressemblait à

un serpent enroulé autour du cou. A ce jour, les serpents d'eau sont sacrés pour les indigènes des îles de l'Amitié.

Le serpent n'était pas seulement vénéré comme symbole de lumière, de sagesse et de santé, personnifié sous le nom de dieu, mais aussi un organe de divination. Les instruments des magiciens égyptiens étaient en forme de serpent, tout comme les fétiches des Hottentots, les ceintures des hommes-médecine des Indiens d'Amérique du Nord. Encore aujourd'hui, les Norvégiens qui partent à la chasse, chargent leurs fusils avec des serpents pour avoir de la chance.

Ce culte du serpent est certainement dû à sa beauté et à sa sagesse. Son esprit est plus subtil que celui des autres bêtes sauvages, sa démarche rampante est si rapide et si mystérieuse que les anciens la comparaient au déplacement aérien des dieux. Mais c'est surtout son regard vif, charmant et étrange par son pouvoir de fascination qui provoquait l'effroi et d'admiration des barbares superstitieux.

Ils croyaient aussi qu'il était immortel parce que chaque année, ils voyaient tomber sa vieille peau ridée et fripée. Quand ils essayaient de le tuer, il s'accrochait à la vie avec ténacité.

Il y eut aussi le serpent d'airain fixé sur une hampe par Moïse dans le désert, pour qu'un blessé, en le regardant, soit sauvé. C'est ce même serpent que les auteurs juifs et chrétiens affirmaient être une sorte de messie.

Les cromlechs étaient les autels des druides. Ce mot a une étymologie hébraïque signifiant «courber» et les fidèles avaient l'habitude de se pencher devant eux, car ils les croyaient gardés par des esprits.

Ils sont formés d'une large pierre plate placée sur deux monolithes verticaux. Ces pierres étaient toujours brutes car la loi druidique interdisait qu'une hache touchât les pierres sacrées, précepte qui rejoint étrangement la loi mosaïque : « *Tu ne bâtiras pas d'autel en pierres de taille* » (Exode, XX, 25).

Ces cromlechs étaient aussi des sépultures, comme en témoignent nombre d'urnes et d'ossements humains découverts sous terre. Il est probable que leurs '*clachan*' servaient au même usage, tout comme les

catacombes des pyramides autrefois et actuellement les caveaux des églises.

Ces cercles de pierres sont généralement situés sur des collines ou des montagnes, ce qui prouve que les druides respectaient autant les lieux élevés que les peuples orientaux. Il en va de même pour les Scandinaves, car la *Saga Erybyggja* raconte que, quand Thoralf établit sa colonie sur le promontoire de Thorsness en Islande, il éleva une éminence appelée *Helgafels*, le Mont sacré, que personne n'avait le droit de regarder avant d'avoir fait ses ablutions sous peine de mort.

Parfois aussi, ils se trouvent au bord d'un lac ou d'un cours d'eau, car l'eau était sacrée pour les druides, qui accomplissaient là des rituels propitiatoires en offrant des cadeaux aux déités.

Il existait un temple à Toulouse sur les rives d'un lac, dans lequel les druides déposaient d'énormes quantités d'or. Capion, un officier romain, et ses soldats périrent en tentant de se l'approprier. C'est ainsi que «l'or de Toulouse» devint une devise chez les Romains pour exprimer un malheur.

Dans les îles de la Manche, ces autels très répandus s'appellent *pouquelays*. D'ailleurs, les anciens considéraient que les îles étaient sacrées.

Ils étaient souvent érigés dans les profondeurs d'un bosquet sacré à l'ombre d'un chêne.

Cet arbre, le plus solide de tous, fut révérendisé en tant que symbole de Dieu par presque tous les peuples païens et par les patriarches.

C'est sous les chênes de Mambré qu'Abraham résida de longues années, éleva un autel et reçut les trois anges.

C'est sous un chêne que Jacob cacha les idoles de ses enfants, car les chênes étaient sacrés et inviolables ; (les Juges, II, 5 et 6).

Les Écritures nous révèlent qu'il était idolâtré par ceux qui corrompirent les Hébreux, (Osée, IV, 13 ; Ézéchiél, VI, 13 ; Isaïe, I, 29).

Homère indique que les gens se réfugiaient sous les chênes en cas de danger. Les Grecs possédaient des chênes parlant à Dodone. Les Arcadiens croyaient que s'ils troublaient l'eau d'une fontaine à l'aide

d'une branche de chêne, il pleuvrait. Les Slavons les vénéraient en les enfermant dans un sanctuaire.

Les Romains consacraient le chêne à Jupiter, leur dieu suprême, comme ils consacraient le myrte à Vénus, le laurier à Apollon, le pin à Cybèle, le peuplier à Hercule, les épis de blé à Cérès, l'olivier à Minerve, les fruits à Pomone, le rosier aux nymphes, et le foin au pauvre Vertumne qui ne méritait rien d'autre.

Les hindous vénéraient le banian, puisqu'ils ne connaissaient pas le chêne.

Quand un chêne mourait, les druides l'écorçaient et le sculptaient en une colonne, une pyramide, une croix, et continuaient à l'honorer en tant que symbole de leur dieu.

A part les *clachan* et les cromlechs, d'autres monuments de Gaule et de Grande-Bretagne portent encore la marque des druides dans leur simplicité et leur rudesse.

Certains sont des trophées, d'autres des mémoriaux ou des représentations divines.

Après leur construction, ils étaient oints d'huile de rose, comme Jacob le fit pour le premier monument qu'il éleva à Béthel en souvenir du songe qu'il avait eu.

La coutume de bâtir des piliers idolâtriques fut par la suite adoptée par les païens et interdite par la loi mosaïque, (LV, XXVI, 1).

L'emblème de Mercure, Apollon, Neptune et Hercule, était une pierre carrée. C'était une pierre noire pour les adorateurs de Bouddha et de Manah Theus-Ceres en Arabie. Pour la Paphienne, Vénus adorée à Paphos, il s'agissait d'une pyramide blanche; pour le Bacchus des Thébains, un pilier; pour l'Odin des Scandinaves, un cube; et pour le Sommonacodum des Siamois, une pyramide noire.

Dans le temple du soleil à Cuzco au Pérou, il y avait aussi une colonne de pierre en forme de cône, qui était vénérée en tant que symbole de la déité.

Chacun connaît la Pierre de Memnon en Égypte, qui était censée

parler au lever du soleil et dont les vestiges sont couverts d'inscriptions latines et grecques laissées par les voyageurs garants de ce fait.

Giraud de Cambrai a raconté une anecdote qui prouve que la même superstition existait parmi les druides. A son époque, un mégalithe de trois mètres de haut, 1,80 mètres de large et trente centimètres d'épaisseur servait de pont sur la rivière Alun à Saint-David, dans le Pembrokeshire. En dialecte, *lech larar* veut dire « pierre qui parle ». Une tradition voulait que si l'on portait un cadavre sur la pierre, elle se mettrait à parler, et qu'au son de la voix, elle s'ouvrirait en son milieu et la fente se refermerait.

Keysler nous apprend que les peuples nordiques croyaient que des fées et des démons vivaient dans ces pierres, et il donne un exemple tiré de la *Saga Holmveria* de Norvège.

« Indrid, de retour chez lui, attendait Thorsten son ennemi qui devait se rendre au temple de son dieu à une heure particulière. Thorsten arriva et entra dans le temple avant le lever du soleil, se prosterna devant la déité de pierre et lui fit son offrande. Indride qui se trouvait là, entendit la pierre parler et proférer le malheur de Thorsten en ces termes :

Tu huc	Indifférent à ta fin prochaine,
ultima vice	Tu foules ce sol sacré.
morti vicinis pedibus	Ta coupable poitrine,
terram calcasti;	Profondément percée d'une blessure
	pourprée,
certe enim antequam	Avant l'aube rougeoyante que Phœbus
	illumine,
sol splendeat	Doit rendre vaine
animus Indridus	Cette meurtrière haine. »
odium tibi rependet.	

Les druides vouaient également un culte au symbole du soleil. Le feu semble en effet avoir été l'élément choisi par dieu. C'est sous la



forme d'un buisson ardent qu'il apparut à Moïse. Sur le Mont Sinai, sa présence se manifestait par des flammes et il précédait les Hébreux errant dans le désert, sous l'apparence d'un feu.

C'est là l'origine du feu que portent toujours les Arabes en tête de leurs caravanes.

Tous les grands peuples possédaient des feux sacrés qui ne devaient jamais s'éteindre.

Dans le temple d'Hercule à Tyr, dans le temple de Vesta à Rome, chez les brahmanes, les Israélites et les Perses, il y avait des feux éternels, que le souffle humain ne devait pas effleurer, et que seul le bois devait raviver. Les Indiens d'Amérique eux, dansaient autour d'un feu pour célébrer une victoire.

Le culte des druides pour l'élément sacré se déroulait ainsi. Après avoir détaché l'écorce du bois sec, ils y versaient de l'huile, y mettait le feu selon une invention supposée des Phéniciens.

Ils y priaient à certains moments, et quiconque osait souffler sur ce feu ou jeter des ordures dessus, était mis à mort.

Leurs temples circulaires étaient consacrés à ces feux continuels. Les prêtres y entraient chaque jour et l'entretenaient, ils priaient pendant une heure, en tenant des branches de verveine à la main, couronnés de tiares dont les rabats retombaient de chaque côté de leur visage, couvrant leurs joues et leurs lèvres.

Le 1<sup>er</sup> mai, ils célébraient Beltane (feu du rocher), fête qui marquait le retour du soleil après des mois d'obscurité et d'intempéries. Cette nuit-là, les feux étaient éteints et tous se dirigeaient vers le Mont sacré pour payer leur tribut annuel aux druides. Au cours des rituels solennels, on faisait passer des hommes, du bétail et même des gobelets de vin entre deux feux purificateurs. Puis, tous les feux étaient rallumés (d'après le feu sacré) et les réjouissances commençaient. En Cornouailles, ce sont les cairns des lumières qui prouvent que les rites du Moloch et de Baal étaient observés.

De ces mêmes Phéniciens sanguinaires, les druides apprirent à

souiller leurs autels de sang humains et à prétendre que rien ne plaisait plus à Dieu que l'homicide.

A l'âge d'or, les cœurs des hommes adoucis, s'élevèrent vers leur Créateur pour lui offrir les meilleures herbes et les fleurs les plus douces que la terre portait.

Mais à l'âge de fer, quand les hommes eurent appris à craindre leurs pensées, à savoir qu'ils étaient voleurs, menteurs, meurtriers, ils sentirent qu'il n'y avait pas besoin d'expiation. Pour apaiser le dieu qu'ils croyaient toujours magnanime, ils lui offrirent du sang. Ils commencèrent par lui offrir le sang d'animaux.

Puis les plus belles et innocentes de Ses créations : des jeunes filles et des jeunes gens chastes, leurs fils aînés et leurs filles cadettes.

Lisez Manéthon, Sanchoniathon, Hérodote, Pausanias, Josèphe, Philon, Diodore de Sicile, Strabon, Cicéron, Macrobe, Pline, Tite-Live, Lucain, et la plupart des poètes grecs et latins.

Lisez le Lévitique, le Deutéronome, les Juges, les Rois, le Psaume 105.

Chaque année, les Égyptiens sacrifiaient une jeune vierge parée de sa plus belle robe en la jetant dans le Nil. Ils immolaient aussi des hommes roux au tombeau d'Osiris.

Les Spartes, eux, fouettaient à mort des garçons sous les yeux de leurs parents avant d'entamer une expédition. Les indigènes de la Chersonèse Taurique sacrifiaient charitablement à Diane tous les étrangers qui se retrouvaient par hasard sur leurs côtes. Les Cimbres éventraient leurs victimes et pratiquaient la divination en scrutant leurs entrailles fumantes. Les Norvégiens leur ouvraient le crâne d'un coup de hache, les Islandais les fracassaient contre une pierre. Les Scythes leur coupaient l'épaule et le bras.

Cette fureur sanguinaire était universelle. Même Thémistocle, le sauveur de la Grèce, fit un jour sacrifier trois garçons.

Quand l'un des leurs était gravement malade, les Incas sacrifiaient son fils aîné ou sa fille cadette au soleil, l'implorant de l'épargner.

Pendant leurs fêtes religieuses, ils immolaient des enfants et des vierges en les noyant.

Les Aztèques forçaient leurs victimes à s'allonger sur une pierre triangulaire, leur arrachaient le cœur et le brandissaient encore chaud vers le soleil.

Je pourrais continuer ce long catalogue écœurant des meurtres rituels, mais je préfère retourner aux druides, qui au moins ne sacrifiaient des êtres humains qu'en temps de crise exceptionnelle.

Le mot sacrifice signifie « faire un acte sacré ». Il ne fait aucun doute que les biscuits des Britons et la libation de farine, de lait, d'œufs, d'herbe et de rosée, toujours offerte par superstition dans le nord de la Grande-Bretagne, faisait partie du sacrifice.

Ils sacrifiaient aussi le sanglier et il n'est pas improbable que le lièvre, la poule et l'oie, interdits à la consommation, dont César nous informe qu'ils étaient élevés *causa voluptatis*, étaient aussi offerts en sacrifice.

Les victimes humaines étaient choisies parmi les prisonniers de guerre ou les criminels. S'il n'y en avait pas, on les tirait au sort et il arriva parfois que, à l'exemple de Curtius, ils s'offrent eux-mêmes pour leur pays.

La victime était conduite dans un sanctuaire sylvestre parcouru de ruisseaux. Au centre, il y avait un cercle d'immenses pierres.

Le chant des oiseaux cessait, le vent se calmait et les arbres allongeaient leurs branches qui allaient bientôt être éclaboussées de sang humain.

La victime entonnait alors le Chant de Mort.

Le druide s'approchait, vêtu de sa robe blanche de juge, l'œuf de serpent en or sur sa poitrine, autour de son cou, le collier du jugement qui servirait à l'étrangler s'il rendait un verdict injuste, à son doigt la bague de divination et dans sa main une lame de couteau.

La victime était couronnée de feuilles de chêne, en signe d'ironie macabre, et des branches de chêne étaient disposées sur l'autel.

## *LE VOILE D'ISIS*

Les voix des bardes vêtus de bleu faisaient entendre un chant et de leurs harpes, ils tiraient des notes sinistres.

Pale et inexpressif, le druide s'approchait, le couteau levé. Il le poignardait dans le dos. Les lèvres figées dans le chant, la victime s'écroulait dans son sang.

Les devins faisaient cercle autour d'elle et émettaient leurs prédictions d'après l'agitation de ses membres.

Des feuilles de chêne fraîches étaient jetées sur l'autel, souillé de sang et une fête mortuaire avait lieu près du corps de la victime sacrificielle.

## CHAPITRE VII – LES PRÊTRESSES

Les druides pratiquaient la divination par les auspices, et l'observation des entrailles de leurs victimes, du mouvement des vagues ou du hennissement des chevaux blancs.

En fonction du nombre d'affaires criminelles de l'année écoulée, ils prédisaient la pénurie ou la prospérité pour l'année à venir. Ils se servaient des brindilles d'un pommier qui portait des fruits comme de baguettes divinatoires. Après avoir gravé des encoches dessus pour les reconnaître, ils les jetaient sur un linge blanc, puis le devin prenait chaque bâtonnet trois fois et les interprétait d'après leurs marques.

Ce travail de divination incombait généralement à des femmes qui formaient un groupe de sibylles parmi ces anciens prophètes.

C'est une croyance répandue que les femmes sont plus souvent douées de clairvoyance et que les brumes de l'avenir leur sont moins opaques qu'aux hommes.

C'est ainsi que les femmes reçurent ces privilèges saints auxquels nul autre ne pouvait prétendre sans l'expérience et les épreuves d'une vie entière, et que même la plus simple des femmes fut acceptée dans ce lieu saint dont les plus hardis guerriers étaient exclus.

Il fut un temps en Gaule et en Grande-Bretagne, toutefois, où les femmes détenaient le pouvoir, dirigeaient les conseils de l'état et levaient des armées. Peu à peu, les druides les supplantèrent et prirent le pouvoir. Afin s'apaiser ces femmes dont le sang d'Albina coulait dans les veines, ils les admirèrent dans leur ordre et leur donnèrent le titre de druidesse.

Elles appartenaient à trois groupes distincts.

Les premières entretenaient le temple, servaient les druides et n'étaient pas séparées de leur famille.

Les secondes assistaient les druides pendant les services religieux et avaient le droit de rendre visite de temps à autre à leur mari, dont elles vivaient séparées.

Les troisièmes vivaient recluses en communauté dans la plus stricte chasteté, car elles étaient les oracles de Bretagne.

Telle est l'origine des communautés chrétiennes. Les Britons se rendaient à leur demeure: pas un seul mariage n'avait lieu avant d'avoir consulté la druidesse et sa *purin*, le *seic seona* des Irlandais, cinq pierres lancées et rattrapées sur le dos de la main.

Plusieurs témoignages historiques font état des prédictions de ces devineresses qui se sont avérées.

L'empereur Alexandre Sévère s'apprêtait à partir à la guerre lorsqu'une prophétesse l'aborda ainsi:

«Va, Majesté, s'écria-t-elle, mais n'aie aucune confiance en tes soldats.»

L'empereur fut assassiné par ses soldats au cours de la campagne.

L'exemple qui suit est plus étrange encore. Du temps où Dioclétien était simple soldat, son hôtesse à l'auberge était une druidesse. Elle constata qu'il réglait sa note chaque jour avec une exactitude militaire étrangère à l'armée à cette époque.

«Tu es pingre», lui dit-elle.

«C'est vrai, répondit-il, mais quand je serai empereur, je serai plus généreux.»

«Ne plaisante pas, répliqua-t-elle, car tu seras effectivement empereur mais seulement après avoir tué le sanglier — *cum aprum occideris*.

Dans notre langue, cette prophétie ne produit pas l'effet escompté car le jeu de mot latin est intraduisible. «Aper» désigne à la fois un sanglier et un nom propre. La prédiction gardait ainsi son ambiguïté comme toute bonne prédiction.

Dioclétien, dont l'ambition l'encourageait, fut troublé par le dou-

*LE VOILE D'ISIS*

ble sens du mot. Il chassa intensément le sanglier jusqu'à ce qu'il commençât à soupçonner un malentendu.

Il tua alors le préfet Aper, son beau-père, l'assassin de Numérien, et peu après monta sur le trône impérial.

L'inscription latine suivante fut découverte à Metz :

SILVANO  
SACR  
ET NYMPHIS LOCI  
APETE DRUIS  
ANTISTITA  
SOMNO MONITA.

Nous ne connaissons que l'oracle druidique de Kildare : celui de Toulouse cessa quand le christianisme y fut introduit par saint Saturnin ; celui de Polignac dédié à Apollon, Belenos ou Baal et le plus célébré se trouvait sur l'île de Sena (l'île de Sein) face à l'embouchure de la Loire.

Sur l'île vivaient sept jeunes femmes de la beauté d'un ange, animées de la fureur d'un démon.

Elles étaient mariées mais leurs maris n'avaient pas le droit de leur rendre visite : l'accès de l'île était interdit aux hommes.

Lorsque la nuit enveloppait la terre, sept créatures sombres se dirigeaient vers le rivage, sautaient dans leurs bateaux couverts de peaux de bêtes, ramaient en direction du continent pour rejoindre leurs époux à qui elles souriaient avec la candeur de l'innocence.

Mais aux premières lueurs du jour, tels des esprits tourmentés obligés de retourner à leur prison diurne, d'étranges flammes brillaient dans leurs yeux et elles s'arrachaient des bras de leurs maris.

C'est vers elles que venaient les pêcheurs et les marchands des mers pour leur demander des vents favorables.

Mais lorsqu'ils leur parlaient, ils tremblaient à la vue de ces fem-

mes dont les visages étaient tordus par l'inspiration et dont les voix semblaient remplies de sang.

Quand la chrétienté commença à prévaloir dans le nord, la rumeur disait que ces femmes qui cueillaient des herbes aux différentes phases de la lune, se transformaient en créatures ailées, attaquaient les personnes baptisées et ainsi régénérées par le sang du Christ, les achevaient sans utiliser la force de leurs bras, ouvraient leurs corps, arrachaient le cœur et le dévoraient. Puis elles le remplaçaient par du bois ou de la paille, ressuscitaient leurs corps et s'envolaient à travers les nuages vers leur île.

Elles vouaient certainement un culte à la lune, qui était censée exercer une influence particulière sur les orages qu'elles disaient pouvoir prédire, et les maladies qu'elles prétendaient guérir.

Elles la vénéraient sous le nom de Kêd ou Ceridwen, le nom nor-dique de Isis.

Elles lui consacraient une herbe, la jusquiame ou belinuncia. Elles trempaient leurs flèches dans son suc empoisonné pour les rendre mortelles comme les rayons maléfiques de la lune qui peuvent entraîner la mort et la folie parmi les hommes.

Un de leurs rites consistait à dévêtir une jeune vierge, symbole de la lune dans un ciel dégagé. Elles se mettaient alors à la recherche de l'herbe d'or, la sélaginelle. Celle qui la foulait du pied s'endormait et comprenait le langage des animaux. Si elle la touchait avec un objet en fer, le ciel se couvrait et un malheur accablait le monde. Une fois qu'elles l'avaient trouvée, la vierge traçait un cercle autour de la plante et de sa main droite couverte d'un tissu blanc immaculé, la déracinait de son petit doigt – symbole de la lune ascendante. Elle la lavait dans un ruisseau puis, à l'aide de branches vertes trempées dans une rivière, elles aspergeaient la vierge censée ressembler à la lune entourée de brume. Quand elles partaient, la vierge devait marcher à reculons afin que la lune ne rebroussât pas chemin dans la plaine des cieux.

Un autre rituel leur valut un nom aussi infâme que celui des Sirènes



du sud, des prêtresses canaanites qui attiraient les hommes sur leurs îles par des chants mélodieux et les sacrifiaient à leurs dieux.

Leur temple couvert était une imitation de ces deux magnifiques bâtiments que les Phocéens avaient construits à Massilia. Une fois par an, elles démontraient le toit de leur sanctuaire et le remplaçaient dans la même journée, avant le coucher du soleil.

Si l'une d'elles laissait choir son fardeau, les autres la mettaient en pièces, se couvraient le visage et la poitrine de son sang, et portaient ses membres en tournant autour du temple, tout en poussant des cris sauvages et jubilatoires.

Cette coutume est à l'origine de l'histoire racontée à Athènes et à Rome que dans une île des mers du nord, il y avait des vierges qui se vouaient au culte de Bacchus et célébraient des orgies comparables à celles de Samothrace.

Dans des scènes jouées en l'honneur de Dionysos, il y avait toujours une représentation d'un homme démembré. Sur les îles de Chios et de Sena, ce drame prit vie.

## LIVRE IV

### LA DESTRUCTION DES DRUIDES

Sur la côte sud de la Grande-Bretagne, les gens se pressent par centaines vers le rivage. Ils viennent voir un navire arrivant d'un étrange pays au-delà des mers.

Sa proue est ornée d'une tête et d'un cou de cygne en bronze. Sous la proue se trouve un bec en airain appelé le rostre, inventé par le Tyrrhénien Pissus pour éperonner le flanc des navires ennemis.

La poupe est élevée et ornée de l'image d'un dieu. Ils distinguent la silhouette d'un homme qui manœuvre d'avant en arrière une grande rame à large pale et dont il semble se servir pour guider le navire.

Il y a aussi deux mâts en bois des forêts de Scandinavie, et une voile triangulaire suspendue à chacun d'eux et mue par le vent.

Les flancs du navire offrent un spectacle saisissant. Trois rangs de rameurs, l'un au-dessus de l'autre, actionnent leurs rames retenues dans des lanières de cuir, et dont le mouvement entoure le bateau de vaguelettes mousseuses, et fait jaillir des gerbes d'eau.

Les Britons, perchés sur les rochers ou dans leurs petits bateaux, regardent ce navire jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis rentrent chez eux pour raconter cet événement à leurs femmes avec cette loquacité toute celtique.

Le mystère reste entier jusqu'au jour où des marchands du continent leur apprennent que ce bateau est une trirème romaine, que son commandant s'appelle Caius Volusenus et qu'il a été envoyé par Jules César le Divin afin d'explorer les côtes de ce pays qu'il a l'intention d'envahir.

En réalité, ce grand général, aspirant à dépasser les conquêtes de Pompée avait décidé de conquérir l'île de Bretagne, connue alors seulement par des témoignages vagues et exagérés concernant la férocité

de ses habitants, les périls de ses mers, la noirceur de son ciel et la beauté merveilleuse de ses perles.

Cependant, la distance de ce pays ajoutée à la difficulté et au danger de l'entreprise ne rebutait pas un chef ambitieux. Les pierres précieuses et les métaux dont il était censé regorger excitaient la cupidité des soldats aux âmes moins réceptives aux passions glorieuses qui animaient celles de leur chef.

Les pirates (c'est-à-dire les envahisseurs) de cette époque considéraient nécessaire d'inventer un prétexte pour justifier un acte d'oppression illégale. César, avant de confisquer la liberté et les biens d'un peuple, affirmait qu'il agissait en répression contre le soutien d'une petite tribu britonne apporté à ses ennemis les Gaulois.

Les Britons, effrayés par cette nouvelle, envoyèrent des représentants à Rome. César les reçut avec bienveillance et dépêcha Commius, un Romain à qui il avait offert une terre en Gaule.

Les Britons violèrent la loi des peuples et jetèrent Commius en prison. César envahit la Grande-Bretagne.

Alors, les bosquets des druides résonnèrent des cris des victimes et le sang coula du couteau du sacrificateur. Un mannequin géant en osier de la forme d'un taureau rempli d'hommes et d'animaux fut incendié, pendant que les tambours et les cymbales des prêtres noyaient les cris pitoyables qui, étrangement, étaient de mauvais présages.

Les bardes, qui auparavant avaient chanté les bienfaits de la paix et avaient calmé les armées sur le point de se battre, se mirent à chanter les hymnes guerriers de leurs ancêtres et échauffèrent les cœurs.

Le 26 août de l'an 55 avant J-C, aux environs de dix heures du matin, César atteignit les côtes britanniques, dont les collines étaient couvertes d'hommes en armes.

Il passa le long de la côte jusqu'à la plaine sablonneuse où se trouve la ville de Deal Dow. C'était là qu'il avait l'intention d'accoster et là que les Britons, voyant que les proues des navires tournaient vers le rivage, se hâtèrent avec leurs chevaux et leurs chars pour les repousser.

L'eau trop peu profonde empêchait les navires de s'approcher du rivage. Les Romains durent marcher dans l'eau sous une pluie de flèches, luttant à la fois contre les vagues et les guerriers. Ils furent blessés et les eaux se teintèrent de rouge. Mais César avait donné l'ordre d'approcher aux navires, dans lesquels se trouvaient des balistes et d'autres machines de guerre, et qui ressemblaient à des requins se jetant sur leurs proies.

Les Britons s'étaient mis à hurler, mais reprirent courage lorsqu'ils constatèrent que les Romains craignaient ces vagues qui recouvraient les cadavres de leurs compagnons. Quand le porteur d'étendard de la dixième légion invoqua les dieux et s'écria : « Suivez-moi, si vous ne voulez pas que je perde mon étendard parmi les ennemis ; mais si je perds la vie, j'aurais accompli mon devoir envers Rome et envers mon général. »

Cet homme courageux sauta dans l'eau, tenant l'aigle d'airain et son épée étincelante à la main. La légion entière le suivit et après une longue bataille, eut la victoire, qui aurait été sanguinaire que glorieuse et décisive si les Romains avaient lancé la cavalerie à la poursuite de l'ennemi en déroute.

A dater de cet événement, la Grande-Bretagne fut considérée comme une colonie romaine et son histoire postérieure est simplement l'histoire de ses insurrections.

Sous César, la rébellion de Cassivelaunos l'obligea à entreprendre une seconde expédition contre la Grande-Bretagne.

Auguste menaça les Britons d'envahir leur île s'ils refusaient encore de payer les impôts. Intimidés par ces menaces, ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome qui implorèrent le pardon de l'empereur, lui apportèrent de somptueux cadeaux et lui jurèrent loyauté dans le temple de Mercure.

Les Britons brisèrent leur serment sous le règne de Caligula qui fit de grands préparatifs en vue d'envahir l'île mais qui préféra mener son armée contre l'océan, qu'il conquit de cette façon.

Après avoir aligné ses hommes le long du rivage, il ordonna de ranger les balistes et autres machines de guerre devant lui, puis il s'éloigna dans un navire de guerre à quelque distance de la plage, fit demi-tour et ordonna aux trompettes de sonner la charge et aux soldats de remplir leurs casques de coquillages. Il les conserva dans le Capitole comme trophées d'un ennemi conquis et récompensa largement ses soldats.

Il éleva une tour à cet endroit-là pour empêcher le peuple d'oublier que l'empereur était fou. Cette preuve de stupidité conforta naturellement les Britons dans leur résolution de ne pas payer d'impôt et de réaffirmer leur liberté.

Quand Claude monta sur le trône, il décida (en partie sur le conseil de Béric, un renégat briton) d'envahir le pays rebelle.

Aulus Plautus prit le commandement d'une immense armée et après plusieurs batailles sanglantes, revint à Rome où il reçut un triomphe.

Ostorius fut envoyé en Grande-Bretagne sous le même règne pour mater une insurrection et revint victorieux en ramenant avec lui un prisonnier, le chef Caractacos.

Sous le règne du sanguinaire Néron, Suétone devint gouverneur de Grande-Bretagne. Mais il avait senti qu'une influence, d'autant plus puissante qu'elle était cachée, contrecarrait ses projets. C'était celle des druides qui possédaient toujours une emprise extraordinaire sur les esprits des guerriers britons, et qui les exaltaient de promesses du paradis, afin qu'ils défendent leur patrie et leurs foyers.

Il découvrit que leur fief se trouvait sur l'île de Mona. C'était là que les chefs britons se rendaient pour consulter l'oracle, connaître leur destin et recevoir les encouragements de ceux qu'ils révéraient. C'était là que les blessés étaient transportés et remis aux bons soins de ces médecins qui connaissaient les propriétés de toutes les herbes et des fleurs.

C'était là que les druides, lassés de la guerre, s'étaient retirés, après

avoir déserté leur magnifique demeure de Abury et leur temple circulaire de Salisbury.

L'île est censée avoir été une des îles merveilleuses chantées par les poètes grecs, comme les Champs-Élysées. Parcourue de ruisseaux, couverte de prairies tel un manteau vert et soyeux, fournie en bosquets de chênes consacrés aux dieux, elle fut appelée *Ynyss Denyll*, l'île sombre.

En l'an 61 de notre ère, Suétone résolut d'envahir la retraite paisible et d'entrer l'épée au poing dans le palais de l'archi-druide et dans le séminaire.

Il traversa à gué le canal étroit qui séparait l'île du pays avec sa cavalerie, pendant que l'infanterie traversait dans des bateaux à fond plat, les *scaphae*, qui nous apprennent qu'ils abordèrent près de Llamdan dans un lieu aujourd'hui appelé *Pant yr Yscraphie*.

A leur arrivée, les Romains furent horrifiés par le spectacle qui s'offrait à eux.

Il faisait nuit et l'armée britonne leur faisait face. Des femmes en vêtements de deuil, portant des torches comme les furies de l'enfer, parcouraient les rangs en hurlant pendant que les druides, agenouillés devant eux les bras levés au ciel, lançaient des imprécations terrifiantes.

Derrière eux, dans l'obscurité d'un bosquet proche, des feux innombrables rougeoyaient.

Les prisonniers romains devaient y être brûlés.

D'abord, les Romains se figèrent: ce fut seulement à l'ordre de leurs généraux de ne pas craindre un groupe de femmes et de prêtres et qu'une volée de flèches des Britons les assurèrent qu'ils avaient affaire à des ennemis de chair et de sang, qu'ils avancèrent à la charge avec leur précision et leur bravoure habituelles.

Cette nuit-là, les druides brûlèrent dans les flammes qu'ils avaient eux-mêmes allumées.

Mais nombre d'entre eux s'échappèrent dans les profondeurs des bosquets sacrés ou par la mer jusqu'aux îles voisines. Ils attendirent

une occasion de soulever les Britons au nom de leur liberté et elle se présenta bientôt à eux.

Prasutag, roi des Icéniens, mourut en laissant une moitié de son domaine au César et l'autre à ses filles. Ce geste qui avait eu pour but de s'attirer les bonnes grâces des Romains eut l'effet inverse. Son royaume et sa demeure furent pillés et détruits, ses filles violées et sa reine battue comme une esclave.

Les Britons, désespérés par ces outrages, prirent les armes sous le commandement de Boudicca, la veuve de Prasutag.

Les Britons gagnèrent plusieurs batailles et massacrèrent tous les Romains captifs sans distinction d'âge ou de sexe.

Les bardes qui suivaient l'armée se mirent à chanter avec leur harpe à trois cordes, que la Grande-Bretagne était libre.

Mais Suétone et sa formidable quatorzième légion était toujours invaincue. Avec dix mille hommes, il occupait une position dans le défilé d'une plaine ouverte avec un bois épais à l'arrière pour permettre une retraite ou une embuscade.

La cavalerie romaine était alignée là, armée selon l'usage grec de lances et de boucliers, et les fantassins se tenaient en rang: les vélites munis du javelot, les hastaires munis de leurs boucliers, de leurs épées espagnoles et de leurs cottes de maille, et les triaires de leurs piques.

L'armée britonne comptait 230 000 hommes répartis dans la cavalerie, l'infanterie et les chars de combat. Les fantassins se composaient de trois peuples, subdivisés en tribus familiales, tels les clans des Highlands.

Ceux du sud étaient habillés à la mode belge, de tuniques de laine épaisse et grossière et d'un pantalon serré à la cheville, les braies. Ils portaient des casques de cuivre ornés de dessins grossiers d'oiseaux ou de bêtes, des cuirasses à bossettes, une longue épée en travers des cuisses, un bouclier gravé de dessins et un immense javelot dont la hampe était en fer.

Les peuples de la Bretagne insulaire portaient des peaux de bête et étaient armés de lances et de boucliers.

Les Calédoniens étaient nus, armés d'une longue épée large sans pointe, de courtes lances munies à leur extrémité de grelots de cuivre dont le bruit effrayait les chevaux de l'ennemi.

De tous les ennemis de Rome, les peuples du Nord étaient les plus déterminés et les plus perturbateurs, car ils pouvaient dormir dans les marais, se nourrir d'écorce et de racines, et possédaient une viande spéciale dont un morceau de la taille d'un haricot pouvait les protéger pendant plusieurs jours de la faim et de la soif.

Les cavaliers montaient des chevaux petits mais robustes qu'ils dressaient avec une grande dextérité. Ils portaient les mêmes armes que l'infanterie car ils sautaient souvent de cheval pour se battre à pied.

Leurs chars de combat étaient ornés de belles sculptures et guidés par la fine fleur de la noblesse. Ils étaient munis d'immenses faux et de crochets qui semaient la mort lorsque le char était lancé à vive allure dans les rangs ennemis.

La plaine était entourée de chariots et de litières dans lesquels, selon la coutume celte, se trouvaient les épouses et les filles des guerriers qui les encourageaient de leurs cris et qui soignaient les blessés ramenés du champ de bataille.

Au milieu de cette armée, il y avait une femme debout sur un char, vêtue d'un manteau, une chaîne en or autour du cou, ses cheveux blonds touchaient le sol et son air était grave.

C'était la reine Boudicca accompagnée de ses deux filles, venue trouver la mort ou la vengeance.

Avec une royale dignité sublime dans son impudeur, elle leur montra son corps couvert de zébrures. De sa main tremblante, elle désigna ses filles déshonorées. D'une voix forte et violente, elle leur rappela leurs victoires passées et pria Dieu d'accomplir leur œuvre de vengeance.

«Britons, s'exclama-t-elle, vous allez combattre sous le comman-



dement d'une femme, mais je ne vous demande pas de me suivre parce que je descends d'une famille illustre, ni parce que mon royaume m'a été volé. Je vous demande de venger une simple femme qui a été fouettée et dont les filles ont été violées sous ses yeux. Ces Romains sont insatiables, ils ne respectent ni l'âge de nos vieillards ni la virginité de nos filles. Ils prélèvent leur tribut sur nos corps. D'ailleurs que sont-ils ? Ils ne sont pas des hommes. Ils se baignent dans des eaux tièdes, mangent des plats préparés, boivent du vin non dilué, se parfument de nard et se prélassent dans le luxe. Ils nous sont inférieurs. Ne les craignez pas. Il leur faut un abri couvert, du blé, du vin, de l'huile pour survivre. Alors que l'herbe et les racines sont notre nourriture, le suc végétal est notre huile, l'eau du ruisseau est notre vin, l'arbre est notre maison. Maintenant rappelez-vous vos victoires passées, les causes de cette guerre et vous comprendrez que le jour est venu pour vous de vaincre ou de mourir. Tel est le destin d'une femme, que ceux qui veulent rester des esclaves vivent.» Sur ces paroles, elle libéra un lièvre de son corsage en signe de victoire et les Britons avancèrent vers l'ennemi avec des cris féroces.

Suétone acclama ses vétérans par un bref discours emphatique et désigna avec mépris la foule désordonnée et anarchique qui fonçait sur eux. Il ordonna que les trompettes retentissent et les troupes avancèrent.

Une terrible bataille s'engagea alors : un peuple se battait pour sa liberté et une armée pour sa réputation.

Hélas, la mer de sang, l'apparition terrifiante, les dessins dans le sable étaient les présages de la défaite britonne. Quatre-vingt mille valeureux guerriers périrent, leurs femmes et les filles furent égorgées et Boudicca, désespérée par le chagrin et la honte, s'empoisonna.

Ainsi s'acheva le règne des druides, les prêtres-princes du Nord. Ils furent déchus de leurs couronnes, de leurs sceptres, de leurs robes royales et furent contraints de s'enfuir pour les îles de la Mer d'Irlande ou de la Baltique, où ils trouvèrent refuge dans des chênes creux,

ou de petites maisons de pierres circulaires dont certaines existent encore et sont respectées par les habitants.

En Gaule, l'œuvre de destruction se termina bien avant l'arrivée de Suétone. La belle religion avait été proscrite par Tibère, officiellement en raison des sacrifices humains, mais en réalité parce que son pouvoir était redouté. Cette interdiction fut mise en vigueur par Claude et les druides découverts furent massacrés par les Romains. Quant aux prêtresses de Sena, elles furent brûlées par un des anciens Ducs de Bretagne.

Pourtant, il est difficile de vaincre une religion antique par des édits impériaux. Les esprits des hommes, bien qu'ils soient enclins à la nouveauté, tendent à retourner à leurs premières croyances tout comme les cœurs des jeunes filles recherchent leurs premières amours presque oubliées.

Au VI<sup>e</sup> siècle, le druidisme renaquit sous l'impulsion du puissant Merlin, dont les prophéties furent célébrées en Gaule et en Grande-Bretagne et qui est à l'origine d'un personnage emblématique de la légende arthurienne.

Mais elles ne furent que les gouttes de l'élixir de vie qui anime seulement le corps un bref instant, vivifie le contour et fait briller les yeux, comme une lampe qui, sur le point de s'éteindre, s'enflamme à nouveau avant de s'éteindre pour toujours.

De nombreux décrets romains et des canons de l'Église interdisent le druidisme au VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. Au temps du roi danois Canute, une loi interdit le culte du soleil et de la lune, des montagnes, des lacs, des arbres et des rivières.

J'ai raconté que le clergé druidique provenait des Patriarches, qu'il reçut ses cérémonies des Phéniciens, qu'il acquit le pouvoir suprême dans les deux pays qui se sont battus pour la conquête du monde, qu'il fut annihilé par les soldats romains et je vais sauter par-delà le précipice des siècles pour retrouver ses empreintes dans nos foyers, nos églises et notre vocabulaire quotidien.

## LIVRE V

### LES VESTIGES DU DRUIDISME

#### CHAPITRE I — LES CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE ROMAINE

Il n'existe pas de religion plus pure ni plus simple et pourtant aussi mystérieuse que le christianisme. Quel besoin y a-t-il de prouver qu'il provient du ciel ? Quel esprit humain aurait pu concevoir un principe aussi noble et aussi émouvant, que celui d'un Dieu qui n'est qu'amour et pitié, et peut descendre de son trône de félicité et d'honneur pour sauver une pauvre âme, une poussière dans l'immensité de Son firmament.

Le Christ a laissé ses préceptes et ses commandements à douze hommes. Des enfants des apôtres et de leurs disciples naquit un noble troupeau qui, comme leur grand maître, souffrit insultes et tourments, et la mort elle-même pour une cause sainte.

Quand Dieu les récompensa en apportant la paix sur l'Église de l'extérieur, les dissensions internes firent l'œuvre du diable. Pour la première fois, les épées furent dégainées par des Chrétiens contre leurs congénères — épées qui jusqu'à aujourd'hui n'ont toujours pas été rengainées. La religion chrétienne se divise en trois églises établies : l'Église Catholique Romaine, l'Église Orthodoxe et l'Église Anglicane. Autour d'elles, il y a des sectes qui s'enracinent dans l'abus d'une part et l'ambition de l'autre, et dont les noms nécessiteraient plusieurs pages pour les énumérer.

Entre les membres de ces trois églises brûle une haine païenne et diabolique. Sa racine est la jalousie. Chaque église prétend être le seul échelon vers le ciel et elle damne toutes les âmes qui refusent l'ascension. Ce sont des barbares qui se placent au même niveau que

les Indiens Cherokee qui croient que les Black Hawks ne seront pas admis sur les terrains de chasses célestes parce qu'ils ne sont pas des Cherokees.

Entre les cérémonies et les doctrines des Église orthodoxe et romaine, les distinctions sont minimales. Pourtant, chaque Jeudi saint, le Patriarche de l'Église orthodoxe, excommunie solennellement le Pape et ses disciples.

L'Église Anglicane et l'Église Catholique Romaine alors qu'elles vénèrent le même Dieu, elles se livrent comme deux armées une guerre scandaleuse et injurieuse, dont chaque nouveau converti est une victoire.

L'Église Catholique fut souillée de nombreuses fautes qui ont abouti à un schisme et une séparation parmi ses fidèles. Il est juste que cette séparation continue, puisque les souillures sont toujours là. Mais une hérésie sombre et dangereuse s'est insinuée depuis longtemps au cœur de notre religion, et a converti ses ministres en vipères qui, choyés par cette église, utilisent leur force croissante pour injecter un poison violent dans ses veines.

Ils veulent introduire dans notre église les emblèmes catholiques et l'imagerie, ces cérémonies et ces coutumes qui sont anodines mais qui augmentent le pouvoir des prêtres en nourrissant la superstition.

Nous pouvons être fiers de notre clergé. Il est composé d'un corps d'hommes pieux, honnêtes et travailleurs, car ils n'exercent aucun pouvoir excessif. Si vous leur octroyez le pouvoir suprême, vous verrez qu'ils deviendraient des Néron qui nous enchaîneraient et nous assassinaient si nous leur désobéissions.

Le clergé druidique occupe une place solitaire dans l'histoire antique. Il était dirigé par des hommes aux esprits ouverts à la philosophie et connaisseurs des passions humaines. Mais lisez l'histoire religieuse des autres peuples et vous découvrirez dans quelle terrible mesure le pouvoir des prêtres a été déformé.

Les prêtres inventèrent un millier de dieux, les prêtres dirent un

millier de mensonges, les prêtres instituèrent mille coutumes absurdes et horribles. Qui enseigna l'idolâtrie et l'assassinat aux peuples, à part les prêtres ? Qui furent les instigateurs de Jagannâth, de l'Inquisition, du massacre de la Saint-Barthélemy, à part les prêtres ?

Calvin, le Réformateur, ordonna que ses victimes fussent brûlées sur du bois vert : quel raffinement de cruauté chrétienne !

Aaron fit fondre le veau d'or et apprit aux Israélites à insulter leur Dieu. C'est Caïphe, un grand-prêtre, qui commit le meurtre dont le vertueux païen Pilate se lava les mains.

Regardez, regardez partout, et vous verrez que les prêtres empestent le sang. Ils ont transformé des peuples heureux en déserts et fait de notre belle planète un abattoir.

Vous les Anglais, voyez comme ils plantent des images, ils dirigent des cérémonies dans vos lieux de culte auxquelles vous ne comprenez rien. Ils sont cachés par un voile sombre, c'est celui d'une déesse païenne : c'est le voile d'Isis.

Je ne soulèverais pas ce voile, ni ne révélerais l'origine des emblèmes et des cérémonies que tous sanctifient et vénèrent, si la cause n'était pas juste.

J'écris donc dans l'espoir que la simplicité de l'Église soit préservée, ainsi que l'honneur et l'intégrité de ses prêtres, comparables à nulle autre pareille dans toute l'Histoire. Il est rare qu'un clergyman se transforme en loup revêtu d'une peau de mouton et fonde sur son troupeau, à l'aide de bonnes paroles et d'un habit religieux.

Mais nous savons que le pouvoir présente des tentations, auxquelles trois années seulement de formation au séminaire ne permettent pas toujours de résister.

Avant l'invention de l'écriture, des symboles étaient nécessaires pour former une langue, et les Églises Orthodoxe et Romaine prétendent encore que les images et les dessins sont des livres pour ceux qui ne savent pas lire.

Ils disent aussi que l'homme n'étant pas un pur esprit comme le

sont les anges, il lui est impossible d'honorer la déité simplement avec son cœur. On ne peut nier que des lumières diffuses, de douces fragrances, des processions majestueuses et des musiques élèvent l'âme vers Dieu et préparent l'esprit à recevoir des impressions célestes et sublimes.

Sans objecter à l'usage de ces supports à la dévotion, je mettrai les gens en garde contre l'attribution d'une quelconque sainteté à ces simples moyens, ce qui n'est rien d'autre que de l'idolâtrie. Quel plus sûr moyen de le prévenir qu'en leur prouvant comment ils arrivèrent dans une Église chrétienne. Ce faisant, je vais m'écarter quelque peu du but premier de ce chapitre consacré à la recherche des vestiges du druidisme dans les cérémonies de l'Église Catholique Romaine.

Non seulement les cérémonies, mais aussi les officiants et nombre de doctrines de l'Église catholique trouvent leurs origines dans le paganisme.

Le Pape ressemble au grand-prêtre de la Rome Antique et son titre latin est le même : *Pontifex Maximus*. Son office imitait probablement celui de l'archi-druide, qui, comme je l'ai décrit, possédait le pouvoir suprême aussi bien sur les affaires ecclésiastiques que séculières. Il était entouré d'un collège de chefs-druides, comme le Souverain pontife l'était de flamines et comme le Pape l'est de cardinaux.

Le signe distinctif du flamine était un chapeau et le «chapeau de cardinal» est une expression européenne.

En certaines occasions, l'archi-druide tendait son pied à baiser aux gens du peuple. Jules César, qui avait remarqué cette coutume, obligea Pompée à faire de même, lorsqu'il fut intronisé grand pontife. Caligula et Héliogabale l'imitèrent, puis ce fut le tour du Pape.

La tonsure des prêtres romains est la même que celle des prêtres d'Isis dont les têtes étaient rasées, pratique interdite par Dieu (*Lévit*, XX, I; *Ézéchiel*, XXXIV, 20).

Leur célibat était d'origine païenne. Origène, lorsqu'il s'émascula, ne fit qu'imiter les hiérophantes d'Athènes qui buvaient une infusion de ciguë pour se rendre impuissants. Saint François, lorsqu'il

était tenté par la chair, se jetait nu dans la neige, appliquait sur son corps des boules de neige qu'il appelait sa femme. En cela, il copiait Diogène qui vivait dans un tonneau : un manteau lui servait de lit, la paume de ses mains était sa bouteille et son verre. Au plus chaud de l'été, il s'allongeait nu sur le gravier, et en plein hiver, il enlaçait des statues couvertes de neige.

Platon, Pythagore, Héraclite, Démocrite et Xénon le Stoïcien imposaient le célibat à leurs disciples. Les prêtres de Cybèle, les Mégabyse d'Éphèse et les prêtres d'Égypte ont conservé le vœu de chasteté. En traversant les Enfers, Enée (*Énéide*, livre VI) ne vit aucun prêtre qui n'ait passé sa vie dans le célibat.

Nul besoin de prouver qu'il y avait des ermites et des moines parmi les païens. Même les frères mendiants de l'Église de Rome n'ont rien inventé. Il existait une tribu de prêtres mendiants chez les païens, contre laquelle Cicéron écrivit dans son *Livre des Lois* : ils allaient de maison en maison, portant un sac sur le dos que leurs hôtes remplissaient de nourriture par superstition.

Pythagore créa un ordre de religieuses parmi lesquelles il plaça sa propre fille. Les vestales romaines étaient des prêtresses qui faisaient vœu de chasteté et qui étaient punies par la mort si elles le brisaient.

Un ordre de druidesses à Kildare, en Irlande, avait pour charge, comme les vestales, d'entretenir un feu sacré. Elles se consacraient au service de Brighid, la déesse de la poésie, de la physique et des forgerons. En ancien irlandais, elle est appelée la *Protectrice*. A l'abolition du druidisme, elles devinrent des religieuses chrétiennes et Brighid devint sainte Brigitte, la sainte tutélaire de l'Irlande.

Le feu fut préservé en l'honneur de la sainte chrétienne. Bien qu'éteint une fois par l'archevêque de Londres, il fut rallumé et éteint lors de la suppression des monastères sous le règne d'Henri VIII.

L'habillement et les ornements du prêtre romain sont empruntés aux païens. Les prêtres phéniciens portaient des surplis et les prêtres perses une peau de mouton. La fourrure que les chanoines portent, est un souvenir de l'usage des premiers païens qui, après avoir sacrifié



des bêtes, les dépeçaient et portaient leurs peaux sur la tête, la fourrure à l'extérieur. Sur les *saccos* des évêques russes sont accrochées des clochettes en argent, portées aussi sur les robes des prêtres perses et des grands prêtres hébreux.

La crosse du Pape était aussi utilisée par les druides et correspond au *lituus* des augures romains et à la *hieralpha* des hindous.

L'archi-druide portait une étole semblable à celle que portent actuellement les prêtres catholiques et anglicans et que devaient porter les étudiants de nos universités lors des examens publics.

Les offrandes votives et les pèlerinages ont une origine païenne.

Les jeunes, pénitences et châtiments corporels que s'infligent les prêtres catholiques trouvent leur parallèle chez les Yogis ou les Gymnosophistes hindous, qui parcourent le monde, nus comme au premier jour, se tenant sur une seule jambe sur le sable brûlant – restant des semaines sans se nourrir, des années sans dormir ; s'exposant au soleil, à la pluie, au vent, les bras croisés au-dessus de la tête jusqu'à ce que les tendons se rompent et leurs muscles s'atrophient ; fixant le soleil brûlant jusqu'à ce que leurs yeux s'assèchent et deviennent aveugles.

Quand un brahmine devenait grand-père, il transmettait sa charge à son fils et abandonnait la ville et la société pour le désert et la solitude éternelle.

Il s'habillait grâce à l'écorce des arbres, il ne devait pas porter de tissu, ni couper ses ongles. Il se lavait neuf fois par jour ; il lisait et méditait les Védas. La nuit, il pouvait dormir à même le sol. En été, il s'asseyait sous le soleil, entouré de quatre brasiers ; pendant les quatre mois de pluie, il vivait sur une plate-forme dépourvue de toit, construite sur pilotis. Durant les quatre mois d'hiver, il restait toute la nuit dans le froid.

Et il passait son temps à pratiquer le jeûne du Chanderayan.

Bientôt, il s'affaiblissait et, lassé de cette vie-là, il avait le droit de se suicider, moyen considéré comme le plus sûr passeport pour le paradis. Certains s'immolaient par le feu, d'autres se noyaient, se jetaient



du haut d'un précipice, ou marchaient, marchaient jusqu'à tomber raides morts.

Le jeûne du Chanderayan consistait à manger une bouchée par jour et d'ajouter une bouchée chaque jour pendant un mois, puis de faire le contraire le mois suivant. Une tribu de prêtres égyptiens jeûnait perpétuellement, s'abstenant d'œufs qu'ils considéraient comme de la viande liquide et de lait, une sorte de sang.

Les membres de l'Église Orthodoxe sont plus scrupuleux que ceux de l'Église Romaine, car ils ne consomment ni œufs ni poisson pendant le carême.

Les rites de l'Église catholique sont proches de ceux des païens.

Dans le Dibaradané (offrande du feu), le brahmine officiant faisait tinter une petite cloche. Les danseuses des pagodes indiennes portaient aussi des clochettes d'or aux chevilles.

Les cierges qui brûlent nuit et jour dans les églises catholiques nous rappellent les feux que les peuples païens entretenaient dans leurs temples, par exemple dans les pagodes des brahmines, dans les sanctuaires de Jupiter Ammon; dans le temple druidique à Kildare; dans le Capitole à Rome; dans le temple d'Hercule Gaditanien à Tyr.

Les Égyptiens utilisaient des lampes pendant leurs services religieux. Ils célébraient la *Fête des lampes* en descendant le Nil à la lueur des torches, jusqu'au temple d'Isis à Sais. Ceux qui ne pouvaient y assister, allumaient des lampes en faisant brûler une mèche qui flottait à l'intérieur d'un petit vase rempli de sel et d'huile.

Il est étrange que cette observance païenne ait été préservée par les catholiques. Il y a quelques années, je me trouvais chez un catholique à l'heure des vêpres. «Je ne peux pas aller aux vêpres aujourd'hui, me dit-il, alors voici ce que je fais.» Il saisit une soucoupe remplie d'huile et alluma la mèche qui flottait au milieu. Quelques minutes plus tard, la lumière s'éteignit et il dit: «les vêpres sont finies.»

Les Perses utilisaient de l'eau sacrée appelée *zôr*. Mais ces exemples sont inutiles. L'eau, en tant que principe de vie et l'un des quatre éléments, était révéérée par tous les païens. L'aspersoir dont se servaient

les Romains dans leur temple, se retrouve parmi les ustensiles de leurs successeurs.

Leurs rotations et leurs génuflexions copient les *deisuls* druidiques. Les danses circulaires druidiques en imitation des planètes, sont préservées pour la postérité par les derviches tourneurs, et par les paysans britanniques et français dans leurs danses rurales.

Il existait aussi des liturgies païennes.

Les Perses se servaient d'une longue prière pour célébrer le mariage. L'usage de passer l'anneau au troisième doigt de la main gauche était connu des anciens, comme Tertullien lui-même l'admit.

Dans le rite orthodoxe russe, le couple porte une couronne qui est retirée le huitième jour. C'est une observance romaine antique et non une superstition des Russes, mais bien une cérémonie autorisée par leur religion, et un service de leur liturgie. Le voile que portent nos mariées est également un vestige de la Rome antique.

*Dudum sedet illa parato*

*Flammeolo.*

Juvénal, Satire X.

Les catholiques croient qu'il est néfaste de se marier au mois de mai. Ovide en avait fait un couplet :

*Nec viduæ tædis eadem nec virginis apta*

*Tempora. Quæ nupsit non diuturna fuit.*

*Hac quoque de causâ si te proverbia tangunt*

*Mense malas Maio nubere vulgus ait.*

La pratique funéraire de jeter trois poignées de terre sur le cercueil en disant *la terre à la terre, les cendres aux cendres, la poussière à la poussière*, avait cours chez les Égyptiens. De nos jours, les cortèges funèbres ressemblent aux pleureuses professionnelles des sociétés antiques.

Les Védas regorgent d'exorcismes contre les esprits maléfiques

qui, comme le supposaient les Hindous, se rassemblaient autour du sacrifice pour gêner le déroulement des rites religieux. Les prêtres romains récitaient des formules d'exorcisme et dans la première liturgie d'Édouard VI se trouvait une formule d'exorcisme pour la cérémonie du baptême, qui a été effacée depuis.

Les Romains consacraient leurs temples par des prières, des sacrifices et des aspersions d'eau sainte.

Les prêtres catholiques admettent que la messe est un sacrifice, et que l'hostie de froment est une imitation exacte des gâteaux consacrés des anciens païens.

Les Perses portaient leurs nouveau-nés au temple pour les présenter au prêtre qui se tenait devant un feu sacré, en présence du soleil éclatant. Il prenait l'enfant et le plongeait dans un récipient rempli d'eau pour purifier son âme. Puis il était oint, recevait le signe de croix et était nourri de lait et de miel.

Telle est l'origine du baptême, des fonts baptismaux et de la cérémonie du signe de croix sur le front, aucun ne provient de Dieu ou des Saintes Écritures.

Parvenu à l'âge de quinze ans, l'enfant recevait du prêtre une robe appelée *sudra* et une ceinture. Il était initié aux mystères de leur religion.

Il en va de même pour la confirmation chrétienne, avant laquelle l'Église n'accorde pas le sacrement.



Melchisedek est le premier à avoir mentionné l'offrande sacramentelle de pain et de vin. Je l'ai déjà décrite dans le chapitre des cérémonies druidiques. Le mot communion provient de l'hébreu *qum*.

A présent, je vais examiner le plus grand symbole du christianisme : la croix. Si elle n'était qu'un simple emblème des souffrances de notre Seigneur, je passerai le sujet sous silence. Mais puisqu'elle est l'objet d'un culte idolâtrique dans l'Église catholique et menace de le devenir dans la nôtre, je dois m'efforcer de corriger cet abus en exposant son origine païenne.

La croix, que les Catholiques vénèrent le Vendredi saint en se déchaussant et en s'approchant d'elle à genoux pour l'embrasser avec respect, était autrefois un symbole commun pour les païens, comme l'étaient le cercle, le serpent ou le taureau.

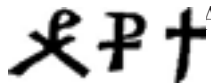
Dans *Ézéchiel*, IX 4-6, nous lisons que Dieu envoya six anges exterminateurs pour tuer tous ceux qu'ils trouveraient dans la cité de Jérusalem, à l'exception de ceux dont le front porterait la marque *Taw*. Cette lettre est la dernière de l'alphabet hébreu et selon une écriture antique, ressemble à une croix, comme saint Jérôme le remarqua il y a 1400 ans.

La *crux ansata* (croix ansée) des Égyptiens, selon Ruffin et Sozomène, était hiéroglyphique, et transmettait le souffle de vie.

Le symbole était un symbole phallique en Égypte. Les Syriens et les Phéniciens  représentaient de la même façon la planète Vénus. Sur des  pièces de monnaies phéniciennes, figure la croix attachée à un chapelet de grains récitent placés dans un cercle pour former un rosaire, comme en ont les lamas tibétains et chinois, les hindous et les catholiques qui récitent leurs prières en se penchant dessus.

Sur une médaille phénicienne découverte par le Dr Clarke dans les ruines de Citium, la croix, le rosaire et l'agneau sont gravés.

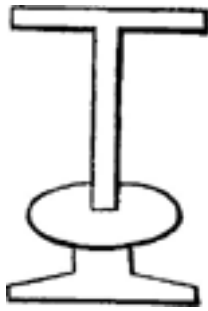
étaient les monogrammes d'Osiris, de Vénus et de Jupiter

 Ammon.

ceux des dieux scandinaves Teutatès ou Tuisco.

 Les Vaishnavas d'Inde marquent une de leurs idoles de croix et de triangles.

Sur les monuments égyptiens du British Museum, on peut voir la croix mystérieuse un grand nombre de fois, et au Musée de l'université de Londres, une croix de cette forme se trouve sur



la poitrine d'une momie. Les deux grandes pagodes indiennes de Benarès et Mathura ont la forme d'une croix. Les temples mexicains sont aussi en forme de croix et orientés vers les quatre points cardinaux.

Des croix ont été découvertes sur les pierres scandinaves dans les îles écossaises. Il existe de nombreux monuments antiques en Grande-Bretagne qui, sans la croix gravée dessus, seraient considérés comme druidiques.

Il ne fait aucun doute que les druides, comme les aborigènes australiens et les illusionnistes de Laponie vénéraient la croix. Schedius (*de Mor. Germ.*) indique qu'ils avaient l'habitude de rechercher minutieusement un beau chêne dont les deux branches principales avaient la forme d'une croix. Si les deux branches horizontales ne correspondaient pas, ils y attachaient une poutrelle. Puis, ils la consacraient en sculptant avec précision les mots *Hesus* ou *Esus* sur la branche droite, *Taranis* au milieu, *Belenus* sur la branche gauche et *Thaw* au-dessus.

Après avoir apposé ces inscriptions, ils construisaient la Kebla, comme à Jérusalem, ou l'autel chrétien vers lequel ils se tournaient pour prier.

La meilleure façon d'expliquer l'adoration portée à ce symbole est de la comparer à celle portée à la constellation la croix du sud, qui n'apparaît que dans le ciel des tropiques. Les païens, attirés par sa beauté, ont appris à l'adorer, comme ils adoraient le soleil pour sa splendeur divine, et la lune pour son rayonnement bénéfique. L'idolâtrie des catholiques ne se borne pas aux emblèmes. Ils ont déifié des martyrs et d'autres hommes saints et leur rendent un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul.

Il est vrai qu'ils distinguent l'adoration qu'ils accordent à Dieu seul, la latrie, du grec *λατρεία*; du respect rendu aux saints, la dulia, du

grec δουλεια. Mais cette distinction est trop subtile à comprendre pour les ignorants.

J'ai prouvé qu'une pluralité de divinités était l'un des abus du paganisme. Les idolâtres modernes (les catholiques) les ont imités dans l'abstrait et dans le concret : il ne s'agit pas seulement d'assimilation mais de mimétisme.

Les Romains ridiculisaient les divinités égyptiennes alors qu'ils les adoraient sous d'autres noms. Ils brûlèrent Sérapis, Anubis, et Isis ; ils vénérèrent Pluton, Mercure et Cérès.

Bien qu'ils prétendent abjurer le polythéisme, les catholiques ont adopté un grand nombre de divinités païennes.

Les petites divinités païennes étaient des hommes déifiés qui servaient d'intermédiaires avec Osiris, Zeus ou Jupiter, comme le sont les saints canonisés de l'Église catholique.

Les Chaldéens divisaient l'année en douze mois et attribuaient le nom d'un ange à chaque mois. Les saints remplissaient la même fonction dans le calendrier romain. Dans de nombreuses églises orthodoxes, douze dessins représentent les douze grands saints des douze mois de l'année.

Les *divi*, divinités inférieures romaines, accomplissaient des miracles. Des autels furent élevés en leur honneur et garnis de lampes qui brûlaient constamment ; leurs reliques étaient adorées ; des couvents furent formés, dont les religieux et les religieuses prirent le nom de *divus*, dieu inférieur, auquel ils se consacraient, comme les Quirinals d'après Quirinus ou Romulus ; les Martials d'après Mars ; les Vulcanates d'après Vulcain. Il en va de même pour les Augustins ; les Franciscains et les Dominicains.

Les *divi* étaient des divinités tutélaires à vocations diverses : à l'instar de Neptune qui veillait sur les marins, Pan sur les bergers, Flore sur les courtisanes, Diane sur les chasseurs. Chez les catholiques, les marins prient donc saint Nicolas, les bergers sainte Gwendoline, les paysans saint Jean Baptiste, les courtisanes sainte Madeleine, et les chasseurs saint Hubert.

Les saints reçurent aussi l'équipement des *divi*. Saint Wolfgang, tient la faucille de Saturne, Moïse, les cornes de Jupiter Ammon, et saint Pierre, les clés de Janus.

Tout comme les païens vénérèrent les *divi* et les stigmatisèrent : Apollon était un libertin ; Mercure, un voleur ; Vénus, une courtisane ; de pieux catholiques ont rapporté certains détails de la vie de papes, censés être infaillibles, et de saints qui devraient être au paradis.

Minutius Félix raille les païens parce qu'ils ont transformé les dieux en larbins, corvéables à merci. « Quelquefois, dit-il, Hercule doit nettoyer du crottin ; Apollon devient vacher pour Amétus ; Neptune se loue à Laomédon pour construire les murailles de Troie, mais ne reçoit pas le salaire convenu. »

Dans les miracles de la sainte Vierge, nous découvrons qu'elle descend du ciel pour saigner un jeune homme au bras ; prendre la place d'une mauvaise abbessse qui s'est enfuie avec un moine, recoudre la robe de saint Thomas de Canterbury, et éponger les visages des moines de Chevaux pendant leur travail.

Comme je l'ai dit précédemment, il y a plus que de l'imitation. Il s'agit là d'adoption. Les catholiques ont canonisé plusieurs divinités païennes. Bacchus est devenu saint Bacchus dans le calendrier perpétuel, et Brighid, la déesse druidique, sainte Bridget, une sainte irlandaise.

Le trait distinctif du catholicisme est le culte idolâtrique rendu à Marie. Il s'agit d'idolâtrie, car on rend à cette femme, que le Christ lui-même traitait en inférieure, des prières et des honneurs aussi importants que ceux qui Lui sont rendus, et ils sont placés sur un pied d'égalité en toutes circonstances.

Ils l'ont fait immaculée, bien qu'elle fût l'épouse d'un charpentier et que les frères de Jésus sont plus d'une fois mentionnés dans les gospels.

Comme sa mort n'était pas mentionnée dans les Écritures, ils en ont déduit que, comme Hénoc, Elie et son Fils, elle avait été enle-

vée au ciel. Sur cette simple conjecture, la doctrine fut inculquée aux ignorants et un service fut introduit dans la liturgie : « l'Assomption de la Vierge Marie ».

Saint Bonaventure, qui fut canonisé et que ses confrères appellent le Docteur Séraphique, est l'auteur d'un livre intitulé « l'Imitation de la Vierge Marie », d'après l'œuvre célèbre de Thomas-a-Kempis, dans laquelle il exhorte tous les fidèles catholiques à prier la Vierge qui pourra sauver leurs âmes grâce à son intercession.

Dans le psautier qu'il édita, saint Bonaventure a remplacé, dans chacun des cent cinquante psaumes, le mot Seigneur ou Dieu, par Notre Dame ou Marie. Il les a aussi ponctués d'expressions de sa propre composition, et leur a ajouté le Gloire au Père.

Lisons par exemple le psaume 148 (page 491 du Psautier).

« Louez la Dame du Ciel, louez-la dans les hauteurs. Louez-la, vous tous les hommes et le bétail ; vous les oiseaux dans le ciel, et les poissons dans la mer. Louez-la, soleil et lune, vous les étoiles et les planètes. Louez ses chérubins et ses séraphins, son trône, son empire et son pouvoir. Louez-la, vous toutes les légions d'anges. Louez-la, vous les plus élevés des cieux. »

« Que tout ce qui respire loue Notre Dame ! »

Théophile Raynaud, un Jésuite de Lyon, écrit dans son ouvrage intitulé *Diptycha Mariana* :

« Les torrents du Ciel et les fontaines des profondeurs, je les ouvriraï plutôt que je les fermerais en l'honneur de la Vierge. *Et si son Fils a oublié quelque chose, concernant la prééminence de sa propre mère, moi le serviteur, l'esclave sans effet mais avec affection, je comblerai ce manque.* »

Il ajoute :



«De la même manière, ses pieds doivent être bénis, son ventre qui porta le Christ, son cœur qui lui fit croire en lui et l'aimer avec ferveur, ses seins qui l'allaitèrent, ses mains qui le nourrissent, sa bouche qui lui donna les baisers de notre rédemption, ses narines qui respirèrent le doux parfum de son humanité, ses oreilles qui écoutèrent avec délice son éloquence, ses yeux qui le regardèrent avec dévotion, son corps et son âme que le Christ consacra à chaque bénédiction. Tous ces membres sacrés doivent être salués et bénis avec dévotion, afin de présenter une salutation particulière à chaque membre, à savoir : Je vous salue, Marie, par deux fois pour les pieds, une fois pour le ventre, une fois pour le cœur, deux fois pour les seins, les mains, la bouche et la langue, les lèvres, les narines, les oreilles et les yeux, deux pour le corps et l'âme. En tout, cela fait vingt salutations qui, à la manière d'un paiement quotidien, accompagné d'autant de genuflexions séparées, doivent être rendues à la sainte Marie, selon ce psaume 144. Chaque jour je Vous rends grâce et je loue Votre nom à tout jamais.»

Dans l'extrait suivant d'une petite œuvre publiée à Dublin en 1836, intitulée *The Little Testament of the Holy Virgin (le petit Testament de la Sainte Vierge)*, Dieu et Marie sont placés sur un pied d'égalité.

«Marie ! Ce nom sacré sous lequel personne ne devrait désespérer. Marie ! Ce nom sacré souvent bafoué mais toujours victorieux. Marie, ce sera ma vie, ma force, mon réconfort. Chaque jour, j'invoquerai ton nom et le nom divin de Jésus. Le Fils rappellera le souvenir de sa mère, et la mère celui du fils. Voilà ce que mon cœur dira à ma dernière heure si ma bouche ne le peut pas. Je les entendrai sur mon lit de mort, ils seront prononcés dans mon dernier souffle. Je Les verrai, je Les reconnaitrai, Les bénirai et Les aimerai pour l'éternité. Amen.»

Elle est parfois placée au-dessus de Dieu.

Éric Suzon écrit : « Mon âme est entre les mains de Marie. Si le juge voulait me condamner, la sentence passerait par cette Reine clémentine et elle saurait empêcher son exécution. »

A cette époque, leur église prit même l'habitude de dater le début de l'ère chrétienne, non pas à la naissance du Christ, mais à celle de la Vierge, sa mère.

Consultez *the Acts of the Jesuits in the East* (*les Actes des Jésuites d'Orient*) par Emanuel Acosta (Dillingæ. 1571. *Ad annum usque a Deipara Virgine*, 1568).

Une question se pose naturellement : pourquoi la Vierge Marie reçoit-elle un culte et des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul ?

Vous serez surpris si je vous dis qu'il s'agit d'un vestige du paganisme.

Dans toutes les nations, bien avant le christianisme, une femme tenant un enfant dans ses bras, était adorée. En Égypte, c'était Isis, en Étrurie, Vénus, et en Phrygie, Atys.

En réalité, comme Isis fut le modèle des déesses romaines Proserpine, Vénus, Diane, Junon, Maïa et Cérès, elle fut également celui de la Vierge pour le catholicisme.

Dans Montfaucon, plusieurs assiettes portent le décor de Isis allaitant Horus.

En 1747, un monument dédié à Mithra fut découvert à Oxford : une femme donnant le sein à un nourrisson. Le Dr Stukeley prouva qu'il s'agissait d'une représentation de la Déesse de l'année allaitant le dieu Jour.

Il n'est d'ailleurs pas improbable qu'Oxford, avec ses sept collines, sa rivière Isis, et un taureau sur ses armoiries, ait été établie par des prêtres, qui, comme les druides, connaissaient les traditions égyptiennes.

A Rome, un monument étrusque fut découvert, le modèle précis

des images de la Madone et de l'Enfant, si populaires en Italie et dans le reste du monde.

Dans de nombreuses églises du continent, la Vierge Marie porte du lilas ou un lotus à la main. Cette fleur était consacrée à Isis, et respectée par les prêtres d'Égypte et d'Inde.

Isis était l'épouse d'Osiris, puisque la lune était l'épouse du soleil.

Dans l'hymne de l'Assomption, la Vierge est suppliée de « calmer la colère de son époux céleste ».

Le mois de mai était consacré à Isis.

Les catholiques l'appellent « le mois de Marie ».

Vénus, l'Isis romaine, naquit de l'écume des flots.

Dans la *Litaniae Lauritanae*, il y a plus de quarante invocations à la Vierge, sous le nom d'étoile de la mer, de rose mystique et de diverses autres appellations païennes.

Dans une autre prière, elle est appelée *amica stella naufragis*, et dans *l'Histoire des Antiquités de Paris* de Sanval, « étoile éclatante de la mer ».

Le titre principal de Vénus était *Regina Caelorum*.

Dans la liturgie catholique, la sainte Vierge est souvent invoquée sous le nom de Reine du Ciel.

Les Phrygiens avaient consacré le 25 mars à la mère des dieux, fête que les catholiques et leurs imitateurs protestants appelèrent l'Annonciation.

Cela n'entame en rien la crédibilité du christianisme. Je ne dis pas que les chrétiens inventèrent un personnage appelé la Vierge Marie. Je veux simplement prouver que les catholiques rendent à Marie un hommage idolâtrique semblable à celui de leurs ancêtres pour les déesses Isis ou Vénus, et qu'ils la représentent de la même façon.

Par exemple, sur les tableaux de la Madone à l'Enfant, la tête de la Vierge est encerclée d'un croissant de lumière, et celle de l'Enfant par de nombreux rayons lumineux.

Le premier est le symbole de la nouvelle lune consacrée à Isis, le

second est une imitation du rayonnement du soleil, dont Horus était le fils.

Les flèches et les tours des églises imitent les pyramides et les obélisques de l'antiquité. Ils étaient élevés en tant qu'emblèmes des rayons solaires qui tombent en oblique sur la terre.

Les chrétiens célèbrent encore de nombreuses fêtes païennes. Dans la liturgie orthodoxe grecque, un rituel s'appelle «la Bénédiction des eaux». A Saint-Petersbourg, un temple de bois, richement décoré d'images sacrées est construit sur la Neva gelée. Une procession de clercs, de diacres, de prêtres et d'évêques vêtus pour l'occasion, se forme. Ils portent les cierges et les icônes, puis le service a lieu dans le temple.

Cela n'est pas sans rappeler la «fête des lampes», précédemment décrite, que les Égyptiens célébraient sur le Nil, cité dans une prière du rite orthodoxe comme «le monarque des fleuves».

La conception de la Vierge est représentée le même jour (le 2 février) que la conception miraculeuse de Junon pour les Romains. L'auteur du calendrier perpétuel souligne cette coïncidence remarquable.

Il s'agit aussi d'une coïncidence remarquable que la Toussaint, fêtée le 2 novembre par les catholiques et qui a sa place sur le calendrier protestant, ait lieu le même jour que la *Festum dei Mortis* des Romains, et soit célébrée chaque année par les bouddhistes tibétains, les indigènes d'Amérique du Sud et par les campagnards irlandais en tant que coutume druidique.

C'est une autre coïncidence remarquable que les Romains eussent leur *Prosi-pernalia*, Fête des Chandelles ou Chandeleur, en février; leur *Palelia*, ou Fête des bergers à la date de la Saint-Jean, et que le carnaval ait lieu à la même époque que les saturnales, et ressemble à s'y méprendre aux orgies antiques qui étaient des mascarades.

Nous constatons donc que les catholiques ont pris l'habitude de célébrer des fêtes chrétiennes lors de jours qui étaient sacrés pour les païens. Il est impossible de dire s'il s'agit d'une imitation servile,

d'une prédilection pour les anciennes associations, ou d'un désir de sanctifier ces journées.

L'exemple le plus extraordinaire de cette coutume se trouve dans la fête de Noël.

Tous admettront, je pense, qu'il n'existe aucune preuve que le 25 décembre est la date de naissance du Christ. Le fait qu'Il soit ressuscité le jour de Pâques est à peine croyable, puisque la décision de cette date ne fut trouvée parmi les premiers chrétiens qu'après que les mots et les armes eurent résonné dans ce conflit, et que des batailles féroces furent engagées.

J'espère que je ne vais pas affaiblir le doux sentiment que Noël, la plus grande fête de l'année, inspire au peuple, si j'expose son origine réelle. Mais ce que je ressens est impossible. Il faudrait bien plus que quelques faits extraits de vieux livres pour effacer toutes ces évocations heureuses qui entourent cette fête glorieuse, qui, célébrée à une date erronée est bien observée.

Pourtant, je pourrais montrer à ces chrétiens qui observent la lettre et non l'esprit, qui attachent plus de sainteté au jour qu'à la fête elle-même, qui placent leurs enfants devant des livres sérieux et leur défendent de rire ce jour-là, alors qu'il y a un sourire sur le visage du misérable, je pourrais montrer à ces puritains pédants et ennuyeux, ces pratiquants maladroits, quel honneur ils ont rendu au paganisme leur vie durant.

La fête du 25 décembre, que nous appelons Noël, était célébrée par les druides qui allumaient de grands feux sur le sommet des collines. La fête était répétée douze jours plus tard, ce que nous appelons l'Épiphanie.

Aujourd'hui encore, certains rituels ont lieu sous le gui le jour de Noël, qui n'ont pas grand-chose à voir avec le christianisme.

Les Israélites célébraient aussi une fête le 25 décembre, qu'ils appelaient ou fête des lumières, et qui, selon Josèphe, aurait été instituée par Judas Macchabée.

Le **Σως** 25 décembre était aussi la date de naissance du dieu Mithra, et les païens avaient l'habitude de célébrer les anniversaires de leurs divinités.

Je vais maintenant expliquer quand ce jour fut établi comme date de naissance du Christ. Les moines Cénobites découvrirent dans leurs monastères (la plupart d'entre eux étant des séminaires païens de l'ère préchrétienne), qu'un jour avait été dédié depuis des temps immémoriaux au dieu Sol, qui portait le nom de *Seigneur* — ils crurent que ce *Seigneur* était le leur — et après bien des conflits, le 25 décembre fut choisi comme date de naissance du Christ, et la fête druidique du solstice d'hiver devint une cérémonie chrétienne.

L'origine du *Dimanche* est très similaire, mais alors que la fête païenne de Noël reçut un nom chrétien, celui-ci a gardé sa dénomination païenne.

La haine des premiers chrétiens envers leurs persécuteurs, les juifs, était telle, qu'ils rejetaient toute influence, comme les premiers puritains rejetèrent ce qui était catholique sans considérer ses mérites intrinsèques.

Dieu avait ordonné que le septième jour serait jour de repos pour l'homme. Il avait donné ce précepte du Mont Sinaï, non seulement pour les Israélites, mais pour le monde entier. Mais puisque les juifs respectaient à la lettre ce commandement, les chrétiens prirent une initiative interdite par leur Maître, ou par ses Apôtres. Ils remplacèrent le jour.

Ils appelèrent ce nouveau jour, le jour du Seigneur.

Le mot Seigneur est païen, et équivalent au Baal de Chaldée et à l'Adonis de Phénicie. Il apparut pour la première fois dans les Écritures de la façon suivante.

Les juifs, conformément à la loi «tu ne prononceras par le nom de ton Dieu en vain», n'écrivaient, ni ne disaient Son nom, sauf lors d'occasions solennelles. Pour éviter les fréquentes répétitions du mot, les premiers traducteurs utilisèrent dans un premier temps ce hiéroglyphe, puis le terme que les païens donnaient à leur dieu Sol, qui se

dit  $\eta\lambda\iota\omicron\varsigma$  en grec, en latin



hébreu *adoni*.

*dominus*, en celte *adon*, en

Les Perses accordent chaque mois quatre de ces jours du Seigneurs ou fêtes mineures au soleil. Ces jours-là, le service dans leurs temples est plus solennel que les autres jours, ils lisent des extraits de leurs livres sacrés et prêchent la moralité.

Mais la ressemblance la plus étrange, est que ces jours-là seulement, ils priaient *debout*. Dans le seizième canon du Concile de Nicé, la prière à genou le dimanche est interdite.

Constantin, après sa prétendue conversion au christianisme, ordonna que le jour *Domini invicti Solis* réservé à la célébration de mystères particuliers en l'honneur du grand dieu Sol.

Les premiers chrétiens furent accusés par les païens de vénérer le soleil, et l'empereur Justin, comme s'il détestait le jour du Sabbat préféra écrire *hnhra tou hliou*, le jour du soleil.

Puisqu'il serait presque impossible de restaurer notre jour de repos au jour choisi par Dieu, et que l'homme choisit de remplacer, je pourrais être blâmé pour avoir révélé le fond de ma pensée, qui ne rejaillit certainement pas sur l'honneur de notre religion.

J'avais mes raisons. Je veux montrer la folie de ceux qui usent de pédanterie, pour faire des comparaisons triomphantes entre le dimanche observé par les chrétiens, et le Sabbat observé par les juifs, ceux qui amènent leur religion, leurs consciences, leurs bibles, les visages sévères et leurs plus beaux habits ce jour-là, et qui croient ou semblent croire que Dieu dort toute la semaine, et s'ils vont à l'église le dimanche, ils réussissent à le tromper.

Ce n'est pas à telle ou telle heure que Dieu doit être honoré. L'acte de payer de paroles ressemble au baiser de traître de Judas, et le cœur ne tend pas naturellement à la prière au son d'une cloche ou d'une sonnerie.

Avant de conclure ce chapitre, je voudrais me disculper de la supposition que j'ai écrit avec un parti pris contre les membres de l'Église Catholique.



Je sais qu'ils peuvent être fiers de leurs disciples fervents : de nombreux missionnaires, de nombreux prêtres consciencieux. Je sais qu'ils ne sont pas plus bigots que les membres des églises protestantes, comme à une autre époque, les meurtriers de la Saint-Barthélemy n'étaient pas plus cruels que Calvin, ou Marie la Sanglante que Jacques I<sup>er</sup>. En ce temps-là, le souvenir de l'horrible coutume des sacrifices humains était préservé par tous. Ils martyrisaient les croyants de la même religion, mais qui appartenaient à une secte différente, ils les brûlaient, les noyaient, les écartelaient comme les anciens païens, pour faire des offrandes à un Dieu doux et miséricordieux.

Il est vrai que les catholiques furent les plus barbares et usèrent de la plus grande ingéniosité dans la torture, mais c'est peut-être parce qu'ils détenaient le pouvoir.

Je sais que les prêtres catholiques ne vénèrent pas réellement les images des saints devant lesquelles ils s'agenouillent. Bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes des idolâtres, ils ont appris à l'être à leurs disciples.

Je ne pense pas que des hommes de génie ou simplement instruits sont ou puissent être des adorateurs d'images.

Lisez ces paroles de l'empereur Julien, écrites à une époque qui était censée baigner dans l'idolâtrie.

«Les statues des dieux, leurs autels, et les feux sacrés qui brûlent en leur honneur ont été institués par nos ancêtres en tant que signes et emblèmes de la présence des dieux, non pour que nous les considérions comme les dieux, mais pour que nous honorions les dieux à travers eux.»

Je pourrais citer cinquante autres passages pour prouver que dans toutes les nations idolâtres, les prêtres et les philosophes, prétendant être des adorateurs d'images, avaient méprisé dans leurs cœurs ces panneaux de bois et ces pierres devant lesquels leurs dupes s'agenouillaient.

Dans le papisme, il y a autant de dupes et autant d'idolâtrie qu'en Égypte, en Italie ou en Grèce.



Observez un service catholique, et vous verrez des têtes penchées devant des images de pierres, et vous entendrez des prières murmurées, pas simplement avec respect, mais en véritable adoration.

Étudiez la doctrine de la transsubstantiation. N'est-ce pas là un exemple de l'emblème oublié dans le dieu.

Ces abus sont tristes à envisager, car ce sont eux seuls qui ont éloigné l'une de l'autre deux églises chrétiennes. Il faut ajouter aussi le dogme platonique du Purgatoire au sujet duquel l'homme n'a aucun choix, et qu'il est impossible pour l'homme de contester.

Vous, prêtres anglais, prenez garde à votre attitude idolâtre, car ceux qui agissent ainsi, n'enchaînent pas seulement les autres, mais aussi eux-mêmes.

Pendant le règne de Pierre le Grand, un synode de l'Église orthodoxe russe promulgua une loi ordonnant que les icônes soient toutes enlevées des lieux de culte, parce que leur utilisation était contraire aux principes du christianisme.

L'Empereur ratifia la loi, mais craignit de la mettre en vigueur, de peur qu'elle ne causât une insurrection générale.

La superstition, née de Satan, nourrie et entretenue par les prêtres comme une seiche monstrueuse, a jeté ses tentacules blanches autour de la Prostituée de Babylone, et l'a couverte de son sang noir. Maintenant, elle y a pris goût sans savoir qu'elle est profanée; elle aime les bras qui l'enlacent en ignorant qu'ils l'emprisonnent. Mais un jour, aspirant à la liberté, elle tentera de sortir de sa tombe de sable et de mauvaises herbes, et, la retenant dans ses bras monstrueux, ce démon qui l'avait contrainte pendant si longtemps, coulera avec elle pour toujours sous les vagues.

## CHAPITRE II — LES EMBLÈMES DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Il existe une science cachée et divine dont l'origine ne peut être découverte que par les lueurs tremblotantes de la tradition, dont les doctrines et les objectifs sont enveloppés de mystères sacrés.

Elle a dégénéré en une société de gloutons et de poivrots qui baillent pendant que leurs Maîtres leur présentent les emblèmes qui ont suscité l'admiration des plus grands philosophes du passé, et qui considèrent que le joyau de la franc-maçonnerie est le banquet qui clôt le travail de la loge.

Pourtant, cet ordre peut être fier de certains intellectuels et des érudits qui recherchent la clé du langage caché des symboles, et qui apprécient à leur juste valeur les grands honneurs dont les initiés peuvent jouir.

En dépit des abus qui l'ont dégradé, en dépit des invectives lancées par les ignorants, cette institution possède toujours une grande part de sacré et de sublime.

Rien n'est comparable au sentiment éprouvé par un jeune homme en tenue d'apparat, la dague à son côté gauche dénudé, conduit les yeux fermés dans le labyrinthe mystique dont les chemins compliqués symbolisent les pénibles errances de son âme.

Les airs de musique solennelle — les paroles mystérieuses, le coup de heurtoir au portail et soudain le rayon de lumière — et le spectacle étrange qui s'offre à ses yeux affaiblis après leur long emprisonnement.

Quel effroi doit-il ressentir lorsque, posant son genou droit à terre, la main gauche posée sur le Livre de la loi, entouré des Maîtres vêtus de leurs robes cérémonielles, deux baguettes blanches formant une croix sont placées au-dessus de sa tête, il fait le serment de fidélité

et de secret, de «taire et ne jamais révéler les mystères secrets de la confrérie».

Quelle fierté doit s'emparer de lui quand les signes et les mots de passe lui sont transmis, et quand le tablier blanc, insigne plus glorieux que la fameuse Toison d'or, ou l'aigle romain est noué autour de sa taille.

Entouré de tous ces signes et symboles par lesquels les anciens peuples voulaient exprimer le pouvoir et la présence de dieu, la loge maçonnique ressemble à une scène féerique au milieu de ce désert que nous appelons le monde. Et ceux qui sont rassemblés, vêtus de robes mystiques ont l'air d'esprits des temps passés, qui sont revenus pour tenir leurs réunions secrètes dans les catacombes des pyramides d'Égypte, dans la caverne-temple de Mithra, ou dans les souterrains des druides.

Les frères s'assoient en cercle, l'un des maîtres se lève et s'avance vers le milieu. Il leur raconte l'histoire de l'origine de leur corporation.

«Avant le Déluge, Methusael, fils de Mehuyael, eut pour descendant un dénommé Lamach qui prit deux épouses. La première s'appelait Ada et la seconde Zilla. Ada lui donna deux fils, Jabel et Jubal. Jabel fut l'inventeur de la géométrie et construisit des maisons de pierre et de bois. Jubal inventa la musique et l'harmonie. Zilla enfanta Tubal Caïn, l'ancêtre de tous les forgerons, et une fille nommée Naama, qui inventa le tissage.

«Ils détenaient le savoir venu d'En-Haut. La malveillance était si grande en ce bas monde que le Tout-puissant pouvait se venger d'un péché par le feu ou par l'eau. Ils cherchèrent alors le moyen de préserver le savoir des sciences qu'ils avaient découvertes. Jabal dit qu'il existait deux sortes de pierres de telle valeur que l'une ne brûlait pas et l'autre ne coulait pas : le marbre et le calcaire. Ils décidèrent d'y graver toutes leurs connaissances.

«Après la destruction du monde, les deux piliers furent découverts par Hermès, fils de Shem. La maçonnerie s'épanouit et Nemrod fut

l'un de ses protecteurs. Abraham, fils de Jera, connaissait les sept sciences et enseigna la grammaire aux Égyptiens. Son élève Euclide leur apprit l'art de construire des murs et des fossés solides afin de protéger leurs maisons des crues du Nil. Grâce à la géométrie, il mesura le pays et le divisa pour que chacun puisse désigner sa propriété. Ce fut lui qui donna à la maçonnerie le nom de géométrie.

«A son époque, il advint que le souverain et des nobles du royaume eurent des fils illégitimes d'épouses adultères en si grand nombre, qu'ils étaient un trop grand poids pour le pays. Un conseil se réunit mais aucune solution raisonnable ne fut proposée. Le roi ordonna qu'on proclame dans tout son royaume qu'une grande récompense serait offerte à celui qui proposerait une méthode correcte pour l'éducation de ces enfants. Euclide éluda la difficulté. Il s'adressa au roi en ces termes : «Noble souverain, eussé-je le droit d'éduquer ces fils de nobles, je leur apprendrais les sept sciences libérales grâce auxquelles ils vivront en hommes honnêtes, à condition que vous m'accordiez votre droit sur eux par votre commission royale.»

La requête d'Euclide fut immédiatement acceptée et Euclide institua une Loge maçonnique.

Il existe des variantes moins intéressantes concernant le temps des patriarches et l'errance des Israélites dans le désert.

Les franc-maçons se réclament d'une corporation de bâtisseurs qui, arrivés pour les uns de Phénicie, pour les autres d'Inde, vinrent à Jérusalem pour construire le Temple de Salomon. Ils prétendent aussi que les anciens maçons étaient soumis aux mêmes lois et unis par les mêmes liens que ceux de l'ordre moderne. Lors de l'initiation d'un maître-maçon, l'histoire suivante est racontée : la mort du Phénicien Hiram Abiff, le Maître Bâtitteur qui dirigea l'édification du Temple.

« Il y avait quinze ouvriers qui, avant le parachèvement du Temple, n'ayant pas encore reçu le mot du maître parce que le moment n'était pas encore venu, décidèrent de l'obtenir de leur maître, Hiram Abiff, à la première occasion, afin de voyager dans des pays étrangers et de recevoir un salaire de maître. Douze conspirateurs s'étaient retirés

et les trois autres voulurent mener à bien le complot. Ils s'appelaient Jubela, Jubelo, et Jubelum. Les trois conspirateurs savaient que leur maître avait l'habitude d'aller prier au saint des saints à midi, pendant que les ouvriers se reposaient. Ils se postèrent chacun à une des entrées du temple, il n'y avait pas de porte nord puisque le soleil n'y brille pas. Ils attendirent ainsi pendant que l'homme priait, afin d'obtenir les secrets du maître. Hiram sortit par la porte est, et Jubela exigea le mot du maître. Hiram lui répondit que ce n'était ni l'heure ni l'endroit pour une telle demande, qu'il devait faire preuve de patience, et que s'il s'en montrait digne, il les recevrait, car ils ne pouvaient être transmis qu'en présence des trois Grands Maîtres, le Roi Salomon, Hiram, le Roi de Tyr et Hiram Abiff.

«Jubela lui transperça la gorge avec sa baguette de vingt-quatre pouces. Il s'enfuit vers la porte sud où Jubelo l'aborda de la même manière. Il lui fournit la même réponse et reçut un coup d'équerre sur le côté gauche. Hiram chancela mais se releva et s'enfuit vers la porte ouest, où Jubelum lui donna un violent coup de maillet sur la tête, ce qui le tua.

Ensuite, ils le transportèrent de la porte ouest vers une colline, où ils le cachèrent jusqu'à minuit et l'enterrèrent dans une belle tombe de six pieds de haut et six de large.

«Apprenant la disparition d'Hiram, le roi Salomon le fit rechercher et n'ayant aucune nouvelle de lui, le crut mort.

«Les douze ouvriers qui s'étaient retirés du complot, entendirent la nouvelle, eurent des scrupules et vinrent trouver le roi pour l'informer, portant des tabliers et des gants blancs pour prouver leur innocence.

«Le roi les envoya à la recherche des trois meurtriers qui s'étaient enfuis. Ils décidèrent de les poursuivre par groupes de trois : le premier partit vers le nord, le second vers le sud, le troisième vers l'est et le quatrième vers l'ouest.

«Alors que l'un de ces groupes voyageait vers la mer de Joppa, un

des hommes s'assit pour se reposer sur le bord d'un rocher et entendit des lamentations qui émanaient d'une crevasse :

« Que ma gorge soit tranchée, que ma langue soit arrachée et ensevelie dans les sables de la mer à marée basse, à distance de la plage quand le flux et le reflux se succèdent deux fois en vingt-quatre heures, plutôt de d'être responsable de la mort de notre maître Hiram. »

Et une autre voix dit :

« Que mon cœur soit arraché de mon sein gauche et donné en pâture aux vautours, plutôt que d'être responsable de la mort d'un si bon maître. »

« Et moi, s'écria Jubelum, je l'ai frappé plus fort que vous puisque je lui ai porté le coup fatal. Faites que mon corps soit séparé en deux, qu'une partie soit portée vers le Sud et l'autre vers le Nord, que mes viscères soient brûlés et dispersés aux quatre vents, plutôt que d'être responsable de la mort de notre maître Hiram. »

Le compagnon qui entendit ces tristes lamentations, héla les deux autres. Ils entrèrent dans la crevasse, se saisirent d'eux et les emmenèrent devant le roi Salomon. Ils avouèrent leur crime et déclarèrent qu'ils ne désiraient plus vivre. Le roi ordonna que leurs propres sentences leur soient infligées, en disant : « Ils ont signé leur arrêt de mort, qu'il en soit selon leur volonté ».

« Jubela fut emmené, eut la gorge tranchée, la langue arrachée et ensevelie dans les sables de la mer à marée basse, quand le flux et le reflux se succèdent en vingt-quatre heures. Le cœur de Jubelo fut arraché de son côté gauche et jeté en pâture aux vautours.

« Le corps de Jubelum fut partagé en deux, une part transportée au Nord et l'autre au Sud, ses viscères furent consumés et dispersés aux quatre vents. »

Le secret de la franc-maçonnerie, c'est-à-dire son origine et son but, reste encore et restera probablement toujours une énigme.

Certains auteurs ont fixé la source de cette fontaine sacrée et mystérieuse dans les chênaies de l'ordre éteint des druides.

Ils affirment, qu'après la proscription du druidisme, ses prêtres

adoptèrent des déguisements et transmirent leur savoir au travers de diverses professions. Certains devinrent des professeurs et enseignèrent la science à la jeunesse britannique, comme ils le faisaient autrefois dans les séminaires de Mona. D'autres devinrent des diseurs de bonne aventure, les parents des gitans qui conservent encore des liens de fraternité unis par des serments et des signes secrets et qui possèdent un ascendant étrange sur les esprits des gens simples.

D'autres enfin se rassemblent en communauté qui ressemble, si ce n'est en pouvoir, du moins dans son unanimité, à cet ancien aréopage qui gouvernait autrefois la Grande-Bretagne.

Je fus tenté de croire que tel était le cas et que la franc-maçonnerie n'était rien d'autre qu'une résurgence du druidisme au Moyen âge. Dans mes recherches, je reçus au début la preuve qui tendit à me conforter dans mon opinion. Il s'agissait d'un manuscrit découvert à la Bodleian Library d'Oxford en 1696, censé avoir été rédigé aux environs de 1436. Il se veut une évaluation d'une confrérie par le roi Henry VI, et serait authentique selon tous les écrivains maçons.

Il s'intitule : *Des questions et de leurs réponses au sujet du mystère de la maçonnerie, par le roi Henry VI et recopié par moi-même John Leylande, historien sur ordre de Sa Majesté*<sup>1</sup>.

J'en cite un extrait que j'ai modernisé, car l'original, quoique pittoresque, serait incompréhensible pour les non historiens.

«Quelle est-elle? C'est la connaissance de la nature, le pouvoir de ses opérations, en particulier l'aptitude pour le calcul, les poids et les mesures, la construction de bâtiments et de maisons, et la manière véritable de rendre utile toute chose pour l'homme.

Quelle est son origine? Elle est apparue avec les premiers hommes d'Orient qui étaient là avant les premiers hommes d'Occident et elle a apporté le confort aux peuples sauvages.

Comment est-elle parvenue en Occident? Les Phéniciens, qui étaient

---

<sup>1</sup> *Certain questions with answers to the same concerning the mystery of masonry written by King, Henry the Sixth and faithfully copied by me John Leylande, antiquarian, by command of his highness.*



de grands marchands, vinrent d'Orient en Phénicie pour des raisons commerciales, par la mer Rouge et la Méditerranée.

Comment est-elle arrivée en Angleterre? Pythagore, un Grec, voyagea en Égypte et en Syrie pour apprendre, et dans tous les autres pays où les Phéniciens avaient implanté la maçonnerie. Ayant été admis dans toutes les loges, il apprit beaucoup, retourna s'établir en Grèce et devint sage et célèbre. Il fonda la Grande loge de Crotone et nombre de ses maçons voyagèrent en France, accrurent leur nombre et de là, cet art passa en Angleterre.»

Je ne saurais rappeler au lecteur que ce récit est comparable à ceux qui relatent l'implantation du druidisme en Grande-Bretagne.

J'ai également découvert comme je le pensais, une explication à la tradition d'Hiram Abiff, c'est-à-dire la légende d'Osiris (tué par Seth, l'esprit du mal, enfermé dans un cercueil et retrouvée par Isis), ainsi transformée par les maçons modernes.

Dans la suite de l'histoire, lorsque les douze ouvriers découvrirent le corps, ils furent incapables de le soulever. Le roi Salomon ordonna de réunir une loge de maîtres-maçons et dit: «Je vais essayer en personne de soulever le corps à l'aide de la patte de lion du Maître.

Par ce moyen, le Grand-Maître Hiram fut soulevé.

Sur la silhouette peinte sur une momie de Austin Fryar à la Place des Victoires, qui représente la mort et la résurrection d'Osiris, se trouve un modèle exact de la position du maître-maçon lorsqu'il souleva Hiram.

Jubela, Jubelo et Jubelum sont de simples variantes du verbe latin *jubeo*, j'ordonne. Les assassins présumés sont représentés comme exigeant le mot du maître impérieusement.

Une preuve plus satisfaisante de la véracité de cette affirmation se trouve dans une notion astronomique des Hindous, dont le dieu Khrisna est le pendant de l'Osiris égyptien.

Les Décans, ou Elohim, sont les dieux dont il est dit que le Tout-puissant créa l'Univers. Ils forment l'ordre du zodiaque. Les Elohim de l'été étaient des dieux d'une disposition favorable: les jours étaient longs et la tête du soleil était chargée de topaze. Alors que les trois misérables qui présidaient en hiver à la toute fin de l'année, cachés dans les royaumes inférieurs, furent, avec la constellation à laquelle ils appartenaient, exclus du zodiaque.



Puisqu'ils avaient disparu, ils furent accusés d'entraîner Krishna dans les troubles qui le conduisirent à sa perte.

Même si ces prémisses sont vraies, il ne s'ensuit pas nécessairement que le récit traditionnel de la construction du Temple par les maçons était allégorique.

La tradition hébraïque se retrouve dans le cérémonial maçonnique si bien qu'on est tenté de croire que les francs-maçons actuels descendent d'une corporation d'architectes, qui, comme les Dionysiaques d'Asie Mineure étaient unis dans une confrérie et érigèrent le Temple.

Cependant, dans ces cérémonies, et dans leurs symboles, il y a des réminiscences druidiques et si la franc-maçonnerie n'émane pas du druidisme, elle provient sans doute de la même source.

Je vais établir l'affinité entre l'ordre maçonnique actuel et l'ordre druidique passé. Ce sera au lecteur de décider si les us maçonniques sont les vestiges du druidisme, ou de simples traits de ressemblance.

Les initiations des maçons sont si semblables à celles des druides que, si un maçon lit ces lignes, il sera surpris par la similitude.

L'ovate portait une chaîne en or autour du cou. Au moment de son initiation, l'apprenti portait une cordelette de soie

Tout comme l'ovate mené à travers un labyrinthe, l'apprenti a les yeux bandés et il est poussé d'avant en arrière dans toutes les directions.

Le tonnerre et la foudre étaient contrefaits lors de l'initiation d'un druide ; dans celle de Royal Arch, les compagnons tirent en l'air, croisent l'épée et font rouler des boules de canon sur le sol.

Le portier garde la porte avec une épée tirée.

Les maçons subissent aussi des épreuves de courage moins sévères que dans les temps anciens. L'épreuve suivante se déroulait à la loge féminine de Paris :

«La candidate à l'admission était en général très nerveuse. Pendant la cérémonie, elle était conduite vers une éminence, afin qu'elle regarde ce qui l'attendait en bas si elle faillait à son devoir. Au-dessous d'elle apparaissait un abysse horrible, au fond duquel on voyait une rangée de pieux en fer. Nul doute que son esprit était influencé par le fanatisme car, au lieu de trembler d'horreur elle s'exclamait : «je peux tout surmonter», et sautait dans le vide. A ce moment-là, un ressort secret était manœuvré et la candidate ne tombait pas sur les piques, mais sur un lit vert imitant une prairie.

Elle s'évanouissait, mais était vite ranimée par ses amies et apaisée par une douce mélodie chorale.»

J'ai déjà prouvé que les mystères druidiques provenaient de ceux des Égyptiens et étaient analogues à ceux de Tyr, de Perse et d'Hindoustan. Leurs doctrines morales et leur simplicité de culte étaient celles des Patriarches.

Il sera facile de montrer que celles de la franc-maçonnerie, si elles ne sont pas une simple perpétuation des druides, dérivent de la même source et que les secrets de cette science et philosophie nous sont cachés par le voile d'Isis.

En Égypte, le hiérophante montrait au néophyte le volume sacré des hiéroglyphes qu'il rendait à son dépositaire.

Lorsque les yeux de l'apprenti revoyaient la lumière, il tenait le volume de la loi sacré.

Pendant les initiations persanes, la doctrine était divulguée ex cathedra. Le grand-maître est donc assis sur un trône devant lequel le candidat s'agenouille, pointant une dague sur son épaule gauche dénudée et deux baguettes blanches, croisées au-dessus de sa tête.

Sur un sceau de l'Abbaye d'Arbroath en Écosse, une représentation offre une curieuse ressemblance avec la gravure sur un sceau utilisé par les prêtres d'Isis, et que Plutarque décrit dans son *Isis et Osiris*: un homme à genou, les mains liées et un couteau sur sa gorge.


Dans tous les mystères antiques, avant que le néophyte ne prétende participer aux grands secrets de l'institution, il était placé dans le *pastos*, lit ou cercueil, et devait rester enfermé dans l'obscurité pendant un certain temps.

J'ai décrit cette pratique druidique. Dans des labyrinthes découverts en France, les ruines de ces cellules furent mises au jour. Une cellule de probation obscure est située près de Maistone, Kitt's Cotti house, d'après Kêd, l'Isis britannique et cotti an ark, ou coffre.

Dans l'initiation d'un maître-maçon de certaines loges, le néophyte est enfermé dans un cercueil qui représente l'assassinat de Hiram Abiff.

La grande fête de la franc-maçonnerie se déroule à la saint Jean, date de la fête druidique.

La procession des maçons est en général circulaire comme l'était celle des druides.

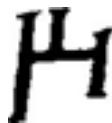
J'ai déjà mentionné le symbole par lequel les Juifs expriment le mot «Jéhovah». La lettre *jod*  dénote, selon eux, la présence de Dieu, surtout si elle est entourée d'un cercle

Les maçons n'ont pas le droit de prononcer un certain mot sauf devant la loge rassemblée. Ils respectent en particulier un point  dans un cercle.

Certains monuments druidiques sont de simples menhirs au milieu d'une enceinte. La bossette au centre des boucliers circulaires avait probablement la même signification.

La loge maçonnique comme les temples païens, est orientée vers l'Est et l'Ouest. Elle a la forme carrée oblongue parce que les anciens croyaient que c'était la forme du monde. A l'Ouest, deux piliers sont surmontés de globes. Celui de gauche porte le nom de Boaz, et il est censé représenter Osiris ou le soleil. L'autre est Jachin, l'emblème d'Isis ou la lune. Une mosaïque recouvre le sol et les murs sont ornés des différents symboles de l'institution.

La croix est un emblème majeur de la maçonnerie, comme elle l'était dans le druidisme et dans toutes les religions païennes. La patte de lion est emblème maçon de l'Arche royale.



La clé et les clés croisées sont aussi des symboles mosaïques. Ils sont censés être les signes astronomiques d'Anubis ou de l'étoile du chien.

L'épi de blé est un emblème récurrent et prouve que l'ordre ne se cantonne pas à la construction de maisons mais se tourne aussi vers l'agriculture.

Un brin d'acacia est révééré par les maçons et correspond au lotus égyptien, au myrte d'Éleusis, à la branche dorée de Virgile et au gui druidique. Il est étonnant que «Houzza», une idole pour Mahomet, mais honorée dans les œuvres arabes de Ghatfân Koreisch, Kenanah et Salem soit simplement l'acacia. Il a donné l'exclamation *hourra* dans notre langue, probablement le cri «euoi!» des Bacchantes.

Les doctrines maçonniques sont les plus belles au monde. Elles respirent la simplicité des temps anciens, animées de l'amour d'un Dieu martyr.

Le mot que les puritains ont traduit par charité, mais qui signifie en réalité amour, est la pierre angulaire de Royal Arch qui supporte le système entier de cette science mystique.

Dans les discours d'une loge française, le devoir d'un maçon est résumé en une seule phrase: «Aimez-vous les uns les autres, instruisez-vous, secourez-vous, voilà tout notre livre, toute notre loi, toute notre science<sup>2</sup>.»

Raillez-nous donc, ignorants et bigots! Calomniez-nous, femmes curieuses et jalouses!

Ceux qui obéissent aux préceptes de leurs maîtres, et ceux qui écoutent les vérités qu'ils leur inculquent peuvent facilement vous pardonner. Il est impossible d'être un bon maçon sans être un homme bon.

Nous n'avons aucun préjugé, nous n'excluons pas de notre société telle ou telle secte. Il nous suffit qu'un homme adore Dieu, quel que soit son nom ou son culte, pour qu'il soit admis. Toutes les confessions sont représentées parmi nous et c'est seulement dans la loge que nous nous agenouillons tous ensemble sans nous haïr, sans mépriser l'autre.

---

<sup>2</sup> En français dans le texte.

### CHAPITRE III – LE FOLKLORE

Il est étrange de constater la ténacité qui pousse les ignorants à retenir les coutumes de leurs ancêtres et qu'ils vénèrent sans comprendre leur origine ou leur fonction.

La nature humaine tend à respecter le passé. Il est impossible de ne pas admirer un bâtiment vieux de plusieurs siècles, une œuvre d'art immortelle; il est naturel que nous révérions les coutumes qui nous ont été transmises sans lois écrites, sans édits royaux, mais simplement par le bouche à oreille et de père en fils.

Avant d'entrer dans les maisons des paysans, allons sur les montagnes galloises où nous trouverons les descendants des Britons, mais aussi des druides eux-mêmes.

Je veux parler des bardes ou harpistes, qui jouent encore dans ce pays de musique et d'hydromel, et qui transmettent à leur public les préceptes de leurs glorieux ancêtres.

Les bardes ont toujours été respectés au pays de Galles et c'est la raison pour laquelle ils ont subsisté si longtemps. Quand les prêtres furent contraints à la fuite, sous l'épée de la nouvelle religion, cette corporation de musiciens resta et consentit à chanter les louanges de Jésus Christ le Sauveur, au lieu de celles de Hu, le mauvais.

On raconte que Barach, barde en chef de Conchobhar MacNessa, roi d'Ulster, décrivit la passion de Jésus de façon si émouvante, que le roi, enragé, dégaina son épée et se jeta sur les arbres de la forêt en les prenant pour des Juifs. Il mourut de cet accès de fureur.

L'étude des anciennes lois galloises de Howel, le bon roi (940) donne un exemple étrange concernant la position des bardes à la cour et dans le pays à cette époque.

*Y Bardd Teulu*, ou barde à la cour (nomination qui est certainement

à l'origine du poète lauréat à la cour d'Angleterre) recevait des mains du roi une harpe en argent, et un anneau en or de la reine, lorsqu'il recevait sa charge. Il tenait le huitième rang à la cour et possédait une terre. Lors des trois grandes fêtes annuelles, Noël, Pâques et Pentecôte, il s'asseyait à la table du prince. A ces occasions, il avait l'honneur de recevoir en paiement the le dédain ou le vêtement de l'intendant. Outre ces privilèges, le roi lui donnait des robes de laine et la reine des robes de lin, et chaque jeune fille qui se mariait lui offrait un présent, mais rien de celles qui étaient déjà mariées.

Pendant les festins royaux, les invités étaient placés par groupes de trois. Un air appelé *Gosteg yr Halen*, «le prélude du sel», était chanté lorsque la salière était posée devant le roi et la harpe continuait de jouer, lorsque les viandes étaient servies sur des assiettes faites d'herbes propres et de jonc.

Après la fête, lorsqu'une chanson était demandée. L'*Oadeir-fardd*, ou barde qui détenait l'écusson de la chaise, chantait un hymne à la gloire de Dieu, puis un autre en l'honneur du roi. Ensuite, le *Teuluwr*, ou barde du château, chantait un autre thème.

Si la reine souhaitait une chanson après s'être retirée dans ses appartements, le *Teuluwr*, chantait pour elle à voix basse, afin de ne pas déranger les autres musiciens du château.

Si un barde souhaitait une faveur du roi, il devait jouer une de ses propres compositions, trois pour un noble et jusqu'à l'épuisement pour un serf.

Sa personne était sacrée au point que si quelqu'un le blessait légèrement, l'amende s'élevait à six vaches et cent vingt pence. Le meurtrier d'un barde avait une amende de cent vingt-six vaches. A cette époque, le pire crime, comme l'adultère actuellement, se rachetait par une somme d'argent.

Lors d'un raid, le barde recevait une grande partie du butin. Il précédait les guerriers pendant la bataille en récitant un poème *Unbenaeth Prydain*, «la gloire de la Bretagne».

Le roi Édouard I<sup>er</sup> promulgua un édit autorisant le massacre des

bardes, parce que l'un d'entre eux avait prophétisé la libération du pays de Galles. Gray fit une description magnifique du meurtre du dernier barde dans un de ses poèmes.

La reine Elizabeth édita une proclamation moins sanguinaire contre les ménestrels itinérants qui semblent avoir été parmi les musiciens de ce temps-là ce que les charlatans sont aux médecins modernes. L'édit exigeait des gentlemen d'enquêter sur les aptitudes des bardes gallois et de recenser ceux qui étaient le plus à même de représenter le talent musical de leur pays.

Cette importante question fut débattue lors d'un *Eisteddfod*, fête des bardes qui concourraient une fois par an pour une harpe d'argent. Cette pratique immémoriale existe encore au pays de Galles, et les *Actes de l'Aberffraw Royal Eisteddfod* furent publiées en 1849.

Concernant la particularité de la musique galloise, je sais seulement qu'elle est exécutée surtout en si bémol. Les parties chantées sont considérées comme une spécificité des bardes gallois. Tous les ménestrels avaient en commun des prestations improvisées.

Les paysans gallois d'aujourd'hui pratiquent encore l'improvisation sous la forme de vers appelés penillion. Le harpiste s'assoit, joue un air local pendant que les chanteurs, debout autour de lui, composent l'un après l'autre une stance sur un thème de leur choix.

Les *clermyr*, ménestrels itinérants, vivent encore au pays de Galles. Comme leurs prédécesseurs, ils vont de maison en maison et officient pendant les fêtes et les noces de campagne, comme le font les violonistes gitans.

Selon une tradition curieuse, Madoc, frère d'un roi gallois, quitta le pays par la mer en l'an 1171 et fut le premier européen à découvrir le Mexique. Sir Thomas Herbert, auteur d'un livre de voyages en 1665, le mentionne; et dans la *Collection d'épithaphes* de Hackett (1757), il est écrit:

TROUVE AU MEXIQUE :

*Madoc wyf mwydic ei wedd  
lawn genan Owain Gwynedd  
Ni fynwn dir fy anydd oedd  
Na da mawr ond y Moroedd.*

Je suis Madoc, calme et serein,  
Descendant direct de Owen Gwyned,  
Je n'espérais aucune terre car je ne penchais pas  
Pour la fortune mais pour l'océan.

Selon le Capitaine Davies, le Lieutenant Roberts, de Hawcorden (Flintshire), et une source provenant du journal de William Penn, témoignages recueillis par le célèbre Dr. Owen Pughe, les tribus de l'Illinois, les Madocantes, les Padoucas et les Mud parlaient le gallois.

Sans commencer une dissertation inutile sur ce sujet, je décrirai toutefois une étrange coutume que partagent les Indiens d'Amérique et les Gallois. Ils ont l'habitude de porter leurs canoës sur le dos entre deux rapides. Giraud de Cambrie nous apprend que les Gallois transportaient leurs barques triangulaires d'une rivière à l'autre, ce qui fit dire à un marchand célèbre, Bledherc : « Parmi nous, il y a des gens qui portent leurs chevaux sur le dos quand ils vont à la chasse. Pour attraper leur proie, ils grimpent sur leurs chevaux et la proie attrapée, ils rentrent chez eux, leurs chevaux sur le dos. »

Ils adoraient les mêmes symboles divins que les Britons : le soleil, la lune, le feu, l'eau, le serpent, la croix, etc. Au cours de ce chapitre, je mentionnerai d'autres coutumes communes aux deux peuples.

Parmi la paysannerie de Grande-Bretagne et d'Irlande, outre les coutumes traditionnelles observées, qui ont perdu leur sens parce qu'obsoletes, existent des cultes idolâtriques.

Le lecteur sera peut-être surpris par le fait que le culte du feu, dont



nos prêtres et la propagande religieuse bafouent les Perses, perdure chez nous.

Spenser dit que les Irlandais n'allumaient jamais un feu sans réciter une prière. Dans certaines régions d'Angleterre, il est néfaste de laisser un feu s'éteindre. Ils utilisent un combustible spécial qui permet de ranimer le feu la nuit. Les feux de tourbe écossais ne s'éteignent presque jamais.

Le culte du feu atteint son apogée au premier mai, au solstice d'été et Halloween.

Le premier mai était célébrée *Beltane*, ou *Beltaine* du gaélique, d'après le Belenos druidique, le Baal phénicien. Les bergers écossais se rassemblaient dans la lande. Ils découpaient une table dans le sol, de forme circulaire, en creusant un sillon, dont la circonférence englobait toute l'assemblée. Ils allumaient un feu et disposaient un breuvage fait d'œufs, de beurre, de farine et de lait, s'assuraient qu'ils avaient une réserve de bière et de whiskey. Les rites débutent par la dispersion de quelques offrandes sur le sol en signe de libation. Chacun se sert une part de farine, sur laquelle sont prélevés neuf morceaux, dédiés chacun à un être particulier, le protecteur présumé de leurs troupeaux et pâturages, ou un être nuisible. Puis, chacun tourne son visage vers le feu, rompt un morceau et le lance par-dessus son épaule en disant : « Voici ce que je t'offre pour que tu protèges mes chevaux ; voici ce que je t'offre pour que tu protèges mes moutons » et ainsi de suite. Ils répètent la même cérémonie envers les animaux nuisibles. « Voici ce que je t'offre, renard, épargne mes agneaux ; voici ce que je t'offre, corbeau ; voici pour toi, aigle ! »

Ensuite, ils pétrissent une autre mesure de flocon d'avoine, qui est cuite sous les braises. Ils découpent ce gâteau en autant de parts (d'égales proportions) qu'il y a de personnes dans l'assemblée. Ils noircissent une des parts au charbon. Ils déposent tous les morceaux dans un bonnet et chaque personne se sert à l'aveuglette. Celui qui tient le bonnet prend la dernière part. Celui qui a tiré le morceau

noirci, est choisi pour être sacrifié à Baal et doit sauter trois fois dans le feu, après quoi le gâteau leur sert de repas.

A la fin de la fête, les restes sont cachés par deux personnes employées pour cela et le dimanche suivant, l'assemblée se réunit à nouveau pour faire un repas.

Il s'agit d'une réminiscence des sacrifices humains perpétrés par les druides et du culte du feu, dont je vais vous donner deux autres exemples.

J'ai mentionné la coutume druidique consistant, lors de graves crises, à construire un immense mannequin d'osier qui était rempli de moutons et d'hommes, et ensuite était incendié, en tant que sacrifice d'un mammoth. Dans son *History of Winchester (Histoire de Winchester)*, le Dr Milner explique qu'à Dunkirk et à Douay, une tradition immémoriale consiste à fabriquer des mannequins d'osier censés représenter un géant tué par leur saint patron. Dans son *Essai sur Paris*, Sainte-Foix décrit une coutume non abolie dans certains villages de France : à la Saint-Jean, les maires plaçaient une ou deux douzaines de chats dans un grand panier et les jetaient dans un des feux de joie allumés pour la fête.

Le premier mai, en Munster et en Connaught, les paysans irlandais font passer le bétail entre deux grands feux en signe de purification. Dans certaines régions d'Écosse, on allume un feu lors d'une fête pour y lancer une portion du repas en guise de sacrifice propitiatoire, on pare des branches de sorbier avec des couronnes de fleurs et de bruyère, puis on en fait trois fois le tour en procession.

La même coutume est observée par les natifs américains et aussi à l'équinoxe de printemps.

En Inde, lors de la fête en l'honneur de Bhavani (personnification priapique de la nature et de la fécondité), les Hindous érigent un piquet dans un champ, le parent de fleurs et de colliers, autour duquel les jeunes gens dansent de la même façon qu'en Angleterre.

Les habitants de la Floride et les Mexicains plantent un arbre au centre de leurs sanctuaires et dansent autour de lui.

La veille du premier mai, les Cornouaillais plantent des souches d'arbres devant leur porte. Le premier du mois, le célèbre pilier de mai est élevé, orné de fleurs et entouré de jolies jeunes filles qui ignorent que cet arbre est un emblème du phallus.

A la Saint-Jean, les paysans de Grande-Bretagne et d'Irlande rendent un hommage involontaire au souvenir de leurs anciens ancêtres et aux dieux qu'ils adoraient en allumant des feux de joie. Le mot anglais *bonfire*, dois-je préciser, est appelé par certains *bonefire* parce qu'ils croient (sans raison particulière) que les os (bone) servaient de combustible ; et par d'autres *boonfire* parce que le bois était obtenu par la prière (boon). *Utrum horum marvis accipe.*

Les cuisiniers de Newcastle allumaient des feux à la Saint-Jean dans les rues de la ville et cette coutume est pratiquée dans toute l'Irlande. En 1786 encore, la coutume d'allumer des feux dans le temple druidique de Bramham, près de Harrowgate, Yorkshire, se poursuivait la veille du solstice d'été.

En cornique, le solstice d'été se dit Goluan, qui signifie lumière et fête. A cette saison, les habitants marchent en procession dans les villages en portant des flambeaux.

Les Irlandais dansent autour de ces feux et parfois, les pères de famille, portant leurs enfants dans les bras, traversent les flammes.

En Hindoustan, cette pratique est réservée à la mère.

Lors des jours sacrés, les druides pratiquaient la divination, mais le lecteur se lassera vite si j'énumérais la moitié des sortilèges et des incantations qui étaient utilisés dans le pays la nuit de la Saint Jean.

J'ai remarqué que les divinations qu'utilisaient les prêtres pour prédire le destin d'un royaume, ou décider de la vie ou de la mort d'un homme, sont devenues de simples méthodes de prédiction amoureuses pour les jeunes villageois.

Une jeune fille plante une graine de chanvre la nuit de la Saint-Jean en disant : « Graine de chanvre, je te plante ; graine de chanvre, je te bêche ; que celui qui m'aime, vienne et fauche. » Cela dit, elle doit se retourner et s'attendre à voir son futur mari.

Une autre arrache une racine qui pousse sous l'armoise et qui, si elle est arrachée à minuit précis la nuit de la Saint Jean et placée sous son oreiller, lui fera voir en rêve son fiancé.

Une autre encore se coiffe d'une couronne d'orpin rose, pour savoir, selon le côté où penchent les feuilles, si elle a bien choisi son mari.

Bourne cite, d'après le Conseil de Trullan, une sorte de divination, si spéciale, qu'il est impossible de la lire sans se souvenir de la pythonisse assise sur son tripode, ou de la druidesse sur son siège de pierre.

«Le 23 juin, la veille de la Saint Jean, hommes et femmes avaient l'habitude de se rassembler le soir sur la côte ou dans les maisons. Ils paraient des atours d'une mariée une jeune fille, qui était l'aînée des enfants. Ils faisaient la fête, dansaient comme pendant les Bacchanales et criaient comme pendant leurs jours fériés. Puis, ils remplissaient un récipient à col étroit d'eau de mer et d'objets leur appartenant. Ils demandaient alors d'une voix forte à la fille quelle bonne ou mauvaise fortune les attendait, comme si le diable lui avait fait don de clairvoyance. La fille piochait le premier objet à portée de main, le montrait, puis le rendait à son propriétaire, qui en le recevant, se croyait plus avisé de savoir quelle bonne ou mauvaise fortune l'attendait.»

La verveine des druides était également à l'honneur ce jour-là, comme nous pouvons le lire dans *The Popish Kingdom*.

Voilà que commence la joyeuse fête de la Saint Jean,  
Les flammes des feux de joie s'élèvent dans chaque ville,  
Dans les rues, les jeunes gens dansent avec les jeunes filles,  
Qui portent des couronnes d'agripaume et de verveine.

L'extrait suivant du calendrier de l'Église Catholique Romaine montre quelles étaient les festivités à Rome la veille et le jour de la Saint Jean.

23 juin. Veille de la Saint-Jean.

Les épices sont distribuées aux Vêpres.

Les feux sont allumés.

Une fillette avec un tambour annonce la guirlande.

Les garçons portent des vêtements de fille.

Des chants pour les généreux ; des imprécations contre les avares.

On nage dans l'eau pendant la nuit et on en remplit des récipients à des fins divinatoires.

La fougère est estimée par le peuple à cause de ses graines.

Des simples sont recherchés avec de nombreuses cérémonies.

Le chardon est cueilli.

24 juin. La Naissance de Saint-Jean-Baptiste.

La rosée et les nouvelles pousses sont estimées.

Le solstice du peuple.

A Halloween, les druides obligeaient leurs sujets à éteindre leurs feux, qui, une fois les impôts annuels payés, étaient rallumés à partir du feu sacré qui brûlait éternellement dans le clachan des druides.

Aujourd'hui, tous les feux sont éteints le soir de Halloween, puis ils sont rallumés en frottant deux bâtons l'un contre l'autre.

Les Indiens Cherokee observent la même coutume.

Au village de Findern, Derbyshire, chaque année le 2 novembre, garçons et filles vont allumer des petits feux parmi les ajoncs, appelés «Tindles». Ils n'ont pas d'explication à ce geste.

Dans tout le Royaume-Uni, il existe d'autres coutumes divinatoires comme celles que je viens de décrire pour la nuit de la Saint Jean.

Par ailleurs, il subsiste d'autres traces hétéroclites du culte du feu.

Dans le comté d'Oxford, lors de célébrations, les jeunes femmes retroussent leurs jupes (en les entortillant de manière ingénieuse autour de leurs chevilles, et en tenant les extrémités devant elles), afin qu'elles ressemblent aux pantalons masculins. Elles dansent autour d'une chandelle posée sur le sol, et finissent en sautant par-dessus trois

fois. Le nom de cette danse, trop grossier pour être écrit, comme la danse l'est pour être décrite, trahit son origine phallique.

La danse autour du feu de charbon se pratiquait autour des feux dans les Inns of Court, observée en 1733, comme un jeu au Inner Temple Hall au moment du départ de Lord Talbot quand «le maître des festivités prit le chancelier Talbot par la main, et lui, M. Page, qui avec les juges, les sergents et les magistrats dansaient autour du feu de charbon, selon l'ancienne coutume trois fois; et pendant ce temps, une chanson ancienne était chantée par un homme en robe d'avocat».

Enfin, le plus singulier de tous est Tinegin, le grand feu des Highlanders.

Pour conjurer la sorcellerie, des personnes employées à cet effet doivent préparer le grand feu. Près de chaque rivière ou lac, ou sur chaque île, un monticule de tourbe ou de pierre circulaire est érigé, sur lequel sont placés un chevron de bouleau, et une toiture. Au centre, un poteau perpendiculaire est placé, fixé par un axe en bois à la moise, l'extrémité inférieure étant placée dans une cannelure oblongue au sol, et un autre pilier est placé à l'horizontale entre le pilier vertical et le pied de la moise dans lequel les deux extrémités coniques sont insérées. Le poteau horizontal s'appelle la vrille, formée de quatre petits bâtons qui lui permettent de tourner. Tous les hommes disponibles sont recrutés pour ce travail. Après s'être débarrassés de tous les métaux, ils font tourner le pilier deux à la fois, au moyen de leviers, pendant que les autres continuent d'enfoncer les cales sous le montant, pour l'appuyer sur la vrille, qui, sous l'effet de friction, ne tarde pas à s'enflammer. Le feu de joie est obtenu immédiatement. Tous les autres foyers sont éteints, mais ceux qui sont rallumés dans les maisons et les dépendances sont tenus pour sacrés, et on les fait renifler au bétail malade et ensorcelé.

Ce dispositif élaboré rend sa description maladroite. Cependant, il faut remarquer que, lors de l'initiation franc-maçonne, tous les métaux proviennent d'eux.

Les druides vénéraient l'eau et l'utilisaient pour se purifier. Les paysans gallois respectaient l'eau de pluie qui s'accumulait dans les crevasses de leurs cromlechs et de leurs autels. Le proverbe irlandais «prendre un bain dans le Shannon» semble prouver que ses eaux étaient aussi sacrées que celles du Gange.

Les druides s'aspergeaient de rosée quand ils allaient faire un sacrifice et les jeunes filles anglaises croient qu'en se lavant le visage avec de la rosée le 1<sup>er</sup> mai, elles auront un joli teint.

Dans le comté d'Oxford, les gens croient que pour soigner un homme mordu par un chien enragé, il faut le porter jusqu'à la mer et l'y baigner neuf fois.

Le culte de l'eau est toujours vivace pour la paysannerie qui honore les puits et les fontaines. Dans les premiers siècles, il fut si tenace que les catholiques, de crainte de combattre la coutume, la christianisèrent en donnant le nom de saints populaires au puits et en instituant des pèlerinages à leur tombeau selon l'usage païen.

Dans certaines régions d'Angleterre, il est toujours d'usage de décorer ces puits de branches d'arbre, de couronne de tulipes et d'autres arrangements floraux.

A une certaine époque, il était coutumier qu'après la messe du jeudi saint, le prêtre et les choristes aillent prier et chanter des psaumes aux puits.

Les invalides irlandais entreprennent encore des pèlerinages vers les puits, parce qu'ils croient qu'ils possèdent des vertus médicinales sous l'influence d'un saint bienveillant.

Le puits de Strathfillan en Écosse est également visité à certaines périodes. L'eau du puits de Trinity Gask, dans le comté de Perth, est censée guérir de la peste. Au pays de Galles, l'eau utilisée pour le baptême provient de ces mêmes puits saints.

On témoigne non seulement du respect à ces puits, mais des offrandes leur sont aussi offertes, ainsi qu'aux saints et esprits qui sont censés les habiter et les protéger.



Au lieu-dit Gwern Degla, près du village de Llandegla au pays de Galles, il y a un ruisseau. L'eau est placée sous la tutelle de saint Tecla et considérée comme une panacée contre l'épilepsie. Le patient se lave au puits, y jette une pièce de quatre pence, en fait trois fois le tour et récite trois fois le Notre père. Si c'est un homme, il sacrifie un coq; si c'est une femme, elle sacrifie une poule. La volaille est transportée dans un panier autour de l'église. Le fervent entre à son tour dans l'église, s'allonge sous la table de communion, la bible posée sous sa tête, couvert d'un drap et y reste jusqu'à l'aurore. A son départ, il fait don de six pence et laisse la volaille dans l'église. Si l'oiseau meurt, le remède est censé avoir opéré en transférant le mal à la victime consacrée.

La coutume d'accrocher des chiffons sur des buissons épineux n'a pas d'explication, puisqu'elle est universelle. Entre les murs de Alten et Newton, au pied de Rosberrye Toppinge, se trouve un puits dédié à Saint Oswald. Les habitants croient qu'un morceau de chemise appartenant à un malade jeté dans le puits pronostiquerait son avenir. S'il flotte, le malade guérira; s'il coule, le malade mourra. Pour remercier le saint de sa clairvoyance, un morceau d'étoffe reste accroché sur les ronces voisines, «où, affirme Grose, citant un essai de Julius F. de la Cotton Library, j'en ai vu un si grand nombre qu'un moulin à papier aurait pu en faire une belle rame.»

Il est facile de prouver que les Highlanders croient encore aux esprits qui vivent dans les lacs. A Strathspey se trouve un lac aux esprits, Loch nan Spiordan. Quand ses eaux sont troublées par le vent et que son jet monte en tourbillonnant dans les airs, ils croient que cet esprit, qu'ils nomment Martach Shine, le cavalier de la tempête, est en colère.

Le puits de sainte Keyne dans la paroisse de Sainte-Keyne, en Cornouailles, est censé posséder un don spécial qui est expliqué dans la ballade suivante :



LE VOILE D'ISIS

Le puits de Sainte Keyne  
(*The Well of saint Keyne*)  
par Robert Southey

*A Well there is in the west country,  
And a clearer one never was seen ;  
There is not a wife in the west country  
But has heard of the Well of St. Keyne.*

Il y a un puits en Cornouailles  
D'une eau plus claire, personne n'en a vue.  
Il n'y a pas une femme dans ce pays  
Pour qui le renom du puits de sainte Keyne est inconnu.

*An oak and an elm-tree stand beside,  
And behind doth an ash-tree grow,  
And a willow from the bank above  
Droops to the water below.*

Derrière un chêne et un orme,  
Pousse un frêne,  
Et le branchage d'un saule  
Dans l'eau baigne.

*A traveller came to the Well of St. Keyne ;  
Joyfully he drew nigh,  
For from the cock-crow he had been travelling,  
And there was not a cloud in the sky.*

Un voyageur arriva au puits de Sainte Keyne.  
Charmant, il était à ses yeux,  
Car depuis l'aube, il était sur les routes  
Et il n'y avait pas un nuage dans les cieux.

LE VOILE D'ISIS

*He drank of the water so cool and clear,  
For thirsty and hot was he,  
And he sat down upon the bank  
Under the willow-tree.*

Il but de l'eau si fraîche et si claire  
Parce qu'il était assoiffé,  
Et il s'assit sous le saule  
Sur la rive ombragée.

*There came a man from the house hard by  
At the Well to fill his pail;  
On the Well-side he rested it,  
And he bade the Stranger hail.*

Pour remplir son seau au puits,  
Un homme arriva du bourg.  
Il posa le seau sur la margelle  
Et salua l'étranger d'un bonjour.

„Now art thou a bachelor, Stranger?“ quoth he,  
„For an if thou hast a wife,  
*The happiest draught thou hast drank this day  
That ever thou didst in thy life.*

«Dis moi, es-tu célibataire, l'ami?  
Car si tu as une femme  
L'eau que tu viens de boire  
Est la meilleure de toute ta vie.

*„Or has thy good woman, if one thou hast,  
Ever here in Cornwall been?  
For an if she have, I'll venture my life  
She has drank of the Well of St. Keyne.“*

LE VOILE D'ISIS

Si tu es marié, est-ce que ta femme,  
Est déjà venue dans ce pays  
Car si elle l'a fait, je suis prêt à parier  
Qu'elle a bu de l'eau du puits.»

„I have left a good woman who never was here.“  
*The Stranger he made reply,*  
*“But that my draught should be the better for that,*  
*I pray you answer me why?”*

L'étranger lui répondit:  
«J'ai bien une femme qui n'est jamais venue ici,  
Mais pourquoi cette gorgée en serait meilleure,  
Me l'expliquerais-tu, je te prie?»

„*St. Keyne,“ quoth the Cornish-man, „many a time*  
*Drank of this crystal Well,*  
*And before the Angel summon'd her,*  
*She laid on the water a spell.*

Sainte Keyne, dit le Cornouaillais, a souvent bu  
De l'eau cristalline du puits  
Mais avant que l'ange ne l'appelle à lui,  
Elle jeta un sort au puits.

„If the Husband of this gifted Well  
*Shall drink before his Wife,*  
*A happy man thenceforth is he,*  
*For he shall be Master for life.*

Si le mari boit avant sa femme  
De l'eau du puits béni,  
Il sera un homme heureux  
Durant toute sa vie.

LE VOILE D'ISIS

*„But if the Wife should drink of it first,  
God help the Husband then!”  
The Stranger stoopt to the Well of St. Keyne,  
And drank of the water again.*

Mais si l'épouse buvait la première  
Que Dieu vienne en aide au mari!  
L'étranger se pencha au-dessus du puits,  
Et but à nouveau l'eau bénie.

*„You drank of the Well I warrant betimes?”  
He to the Cornish-man said:  
But the Cornish-man smiled as the Stranger spake,  
And sheepishly shook his head.*

As-tu bu de son eau toi aussi?  
Demanda l'étranger au Cornouaillais.  
Mais l'homme sourit en entendant cela,  
Et secoua la tête d'un air embarrassé.

*„I hasten'd as soon as the wedding was done,  
And left my Wife in the porch;  
But i' faith she had been wiser than me,  
For she took a bottle to Church.”*

Je me suis hâté dès le jour du mariage,  
En laissant ma femme sous le porche,  
Ma foi, elle fut plus maligne que moi,  
Puisqu'elle avait apporté une bouteille à l'église.»

Je dois aussi mentionner une méthode de divination par l'eau, pratiquée à Madern Well dans la paroisse de Madern et au puits de Saint Ennys, paroisse de Sancred, Cornouailles. A une certaine période de l'année, le jour ou la nuit, les impatients et les superstitieux viennent

jeter des épingles et des cailloux dans l'eau, et en martelant le sol autour de la source pour en faire jaillir de l'eau, s'efforcent de prédire l'avenir. Cette pratique n'est pas cantonnée à la Grande-Bretagne. La fontaine de Castalie en Grèce, avait une vertu prophétique. En trempant un miroir dans le puits, les Patréens recevaient, comme ils le supposaient, des présages de maladie ou de bonne santé, d'après les formes sur la surface. En Laconie, on jetait trois pierres dans un lac consacré à Héra, et on pronostiquait d'après les ondes qu'elles faisaient en coulant.

Voici la traduction d'une jolie histoire française que j'ai découverte au cours de mes lectures et qui servira d'illustration au sujet traité.

### LA LÉGENDE DE L'ÉPINGLE

Dans l'Ouest de la France, l'épingle est dotée d'un pouvoir fabuleux, ce qui n'est pas sans intérêt. Un de ses attributs supposés est d'attirer les prétendants à celle qui en possède une, après avoir été utilisée dans la toilette d'une mariée. Par conséquent, c'est un spectacle étrange, en Vendée et dans les Deux-Sèvres, que de voir toutes les paysannes attacher avec anxiété une épingle sur la robe de la mariée : le nombre en étant considérable, elle est obligée de porter un coussinet au poignet pour les recevoir toutes. La nuit venue, sur le seuil de la chambre nuptiale, elle est entourée de ses compagnes, qui prennent une épingle ensorcelée et la gardent comme une relique sacrée.

En Bretagne, l'épingle est une garantie de chasteté, un témoin muet qui apparaîtra un jour pour louer ou condamner la jeune fille de la manière suivante.

Quelques jours avant le mariage, le fiancé conduit sa promise vers un cours d'eau, retire une de ses épingles qu'il lance dans l'eau. Si elle flotte, l'innocence de la jeune fille est incontestable ; si au contraire elle coule à pic, le jugement céleste a parlé : c'est une accusation qu'aucune preuve ne pourra contrecarrer. Il se trouve que les paysan-

nes de Bretagne n'utilisant jamais d'épingles plus lourdes que l'épine noire de prunellier, la sévérité du tribunal n'est pas vraiment redoutable.

Le 7 décembre, un jeune villageois, le cœur rempli d'espoir et de gaieté, se dirigeait à vive allure vers Morlaix, accompagné d'une belle jeune fille d'environ vingt ans assise sur une selle derrière lui. Il était évident à voir leurs visages qu'ils étaient amoureux. D'après la direction qu'ils prirent, ils se rendaient en pèlerinage à la fontaine de Saint Douet pour éprouver le charme de l'épingle. Le père de Jean était l'un des plus riches propriétaires terriens de la région, mais entre toutes les jeunes filles qui l'entouraient, il avait choisi Marguerite, dont la seule richesse était la beauté et la vertu.

Ils avançaient à travers le bois, leur cheval foulant le thym sauvage et les violettes. Ils continuèrent jusqu'à une plaine déserte, puis entrèrent dans les forêts sombres du Finistère, remplies de souvenirs druidiques. Il se peut que les ombres les aient attristés l'espace d'un instant, mais rien qu'un instant. Jean ne craignait pas le jugement, car il aimait Marguerite et voyait en elle un ange. Quant à Marguerite, elle ne le craignait pas non plus car elle se savait innocente.

Ils arrivaient en vue de la fontaine sacrée, qui perçait entre les crevasses d'un rocher recouvert de mousse, dans un bassin naturel, puis comme un fil argenté dans la forêt.

Ils mirent pied à terre. Marguerite s'agenouilla pour prier avec ferveur. Puis elle se releva et tendit la main gauche à son fiancé et, toute confiante, s'avança vers le puits. Hélas, elle croyait trop au bien-fondé de la légende. Au lieu d'une épine, elle ôta de son foulard une épingle à tête d'argent qu'il lui avait offerte. Jean serra affectueusement ses doigts lorsqu'il prit l'épingle de sa main et la laisser tomber dans l'eau. Elle disparut en un instant. Marguerite se jeta à terre avec un gémissement désespéré.

Il la releva et la plaça sur son cheval, mais sans lui parler ni la toucher. Dans un silence lugubre, il marcha à ses côtés. Elle ne pouvait

plus le toucher car elle n'était plus sa Marguerite. Elle était une malheureuse coupable qui avait osé défier le jugement de Dieu.

Il la déposa devant la maison de son père et l'embrassa sur le front. C'était un adieu silencieux qu'il lui adressait ; c'était son dernier baiser, le baiser de la mort.

Le lendemain matin, le corps de Marguerite gisait sous la fenêtre de Jean. Il n'y avait aucune trace de violence sur elle, la blessure était dans son cœur. Elle était la victime d'une superstition haïssable.

Les paysans ne rendent pas d'hommage particulier à l'air, à moins que la pratique bien connue des marins de siffler le vent pendant le calme plat, et des laboureurs cornouaillais au moment du vannage, puisse être considérée comme telle.

Le culte des constellations n'est pas éteint. Les astrologues du Moyen âge copiaient les anciens Chaldéens, et aujourd'hui, le peuple tire des présages d'après l'observation des météorites et des étoiles filantes. D'ailleurs, dans sa *Collectanea de rebus Hibernicis*, le Général Vallancey relate l'exemple étrange d'un paysan irlandais illettré qui peut calculer les éclipses.

Le culte du soleil étant universel, il est surprenant de ne pas retrouver des traces plus nombreuses de cette idolâtrie. Il en existe cependant quelques exemples.

Dans *l'Apollon britannique (the British Apollo)*<sup>3</sup> nous lisons :

Q. Bonnes femmes, Phébus dit de vous,  
Que le jour de Pâques,  
Vous virevoltez à la musique des cieux,  
Si c'est vrai, Monsieur,  
Ecrivez le donc,  
Si vous avez de la place sur vos cahiers.

---

<sup>3</sup> Lond., 1708, vol. I. n° 40,

R. Les bonnes femmes sont rendues gaies,  
Par le sherry ou la bière épicée,  
A Pâques, elles sont de bonne humeur,  
Voilà que gambade leur esprit  
Et elles s'imaginent  
Que nous dansons aussi.

Le soleil qui brille sur la mariée sur le chemin de l'autel est un présage favorable. Le lever de soleil nuageux est signe de malheur. Lorsque les Highlanders s'approchent d'un puits, ils en font trois fois le tour d'est en ouest.

Lorsqu'ils partent en mer, les pêcheurs d'Orkney, se croient en grand danger, si par hasard, leur bateau navigue dans le sens contraire à la course du soleil. J'ai moi-même vu des gens de bonne éducation contrariés si l'on ne distribuait pas le jeu de cartes, les ballons ou les carafes à table, dans le sens de course du soleil.

Les danses anciennes imitaient la révolution des constellations et participaient du culte religieux. Les danses circulaires druidiques – les mouvements plus lents et plus grands de la strophe grecque – les danses des Cabires ou des prêtres phéniciens, les danses des derviches tourneurs, la Raas Jattrra hindoue ou danse du cercle, et les danses guerrières des natifs américains autour de leurs feux de camp, de leurs loges ou de leurs mâts de victoire.

La Cheshire Round est une de ces danses «Round About», à laquelle fait référence Goldsmith dans *Le Vicaire de Wakefield*, et qui perdure en Angleterre.

Le meilleur exemple du culte solaire se trouve dans les feux allumés par les Irlandais le soir de la Saint Jean et qu'ils déclarent candide-ment brûler «en l'honneur du soleil».

Les Highlanders allument des feux le 1<sup>er</sup> mai pour célébrer le retour du soleil après son long pèlerinage hivernal.

Dans *Histoire du Groenland*, Crantz nous apprend que les Inuits cé-



lèbrent une fête similaire pour se réjouir de la réapparition du soleil et par conséquent, de la reprise de la chasse.

En matière de divination, le peuple croit à la vertu particulière de la lune. Elle est censée influencer la marée, les esprits humains mais aussi l'avenir, le temps, la cuisine et les médicaments.

Quand la lune est entourée d'un halo, ou quand elle est brumeuse, elle annonce la pluie. Quand elle est en croissant, elle annonce du vent. La sagesse populaire dit que le temps restera comme il était à la nouvelle lune pendant tout le mois.

Dans les vieux almanachs et livres d'agronomie, il est indiqué de tuer le cochon à la lune montante et le bacon n'en sera que meilleur ; de tondre le mouton à la lune croissante ; d'abattre les arbres à partir de la pleine lune ; de couper les taillis au premier quartier ; et de châtrer le bétail quand la lune est en Bélier, en Sagittaire ou en Capricorne.

Dans *The Husbandman's Practice, or Prognostication for ever*, il est conseillé au lecteur de «se purger avec des pastilles, quand la lune est en Cancer ; avec des pilules quand la lune est en Poisson ; avec des potions quand la lune est en Vierge». Il doit aussi «semer les graines, greffer et planter, la lune étant en Taureau, en Vierge ou en Capricorne, et de semer tous les autres grains en Cancer, de greffer en mars, à la montée de la lune, alors qu'elle est en Taureau ou en Capricorne.»

Dans l'ouvrage *Dissertation on Superstition (Essai sur la Superstition)*, Werenfels cite l'exemple d'un homme superstitieux : «Il se fait couper les cheveux quand la lune est en Lion pour que ses cheveux ressemblent à une crinière, ou en Bélier pour qu'ils aient l'air d'une corne de bélier. S'il doit faire pousser quelque chose, il le plante quand la lune est ascendante. S'il veut que quelque chose diminue, il choisit le moment du décours. Quand elle est en Taureau, rien ne pourra le convaincre de prendre un remède de peur que l'animal qui rumine ne le fasse régurgiter. S'il a l'intention de rencontrer un aristocrate, il attendra que la lune soit en conjonction avec le soleil, car c'est ainsi que la société d'un inférieur avec un supérieur est salubre et réussie.»

Les insulaires de Sky ne bêchent pas les bousins (leur seul combustible) lorsque la lune est montante, parce qu'ils croient qu'ils sont moins humides et qu'ils brûleront mieux s'ils sont coupés à son déclin.

Dans les paroisses de Kirkwall et Saint-Ola, Orkney, aucun mariage n'a lieu et aucune bête n'est tuée au décours de la lune.

A Angus, les gens croient que si un bébé est sevré pendant le décours, il s'affaiblira tout au long du décours. Je mentionnerai deux autres exemples de divination. Le premier exemple est extrait de *Incarnate Divells* par Thomas Hodge : « Quand la lune apparaît au printemps, le premier croissant caché par un grand nuage noir du premier jour de son apparition au quatrième, c'est le signe que des tempêtes et des désordres météorologiques auront lieu pendant l'été. »

Si la nouvelle lune apparaît avec l'ancienne dans ses bras, en d'autres termes si la partie de la lune couverte par l'ombre de la terre est visible à travers elle, ce n'est pas seulement un présage de mauvais temps, mais aussi de malheur, comme nous le prouve cette strophe de la ballade de Sir Patrick Spencer :

Très tard la nuit dernière,  
J'ai vu la nouvelle lune  
Tenant l'ancienne dans ses bras  
Et je crains, mon cher maître  
Qu'un grand malheur se prépare<sup>4</sup>.

Les exemples de cette nature pourraient tenir dans plusieurs livres, mais je crains d'avoir déjà dépassé les limites du supportable. Néanmoins, je dois expliquer le culte lunaire en quelques mots.

Le genre féminin attribué à la lune dérive de la légende d'Isis qui

---

<sup>4</sup>*Late, late yestreen  
I saw the new moone  
Wi'the auld moone in her arme;  
And I feir, I feir, my deir master,  
That we will come to harm.*

était l'épouse du soleil. La superstition de l'homme dans la lune doit son origine au récit du Livre des Nombres, XV, 32 et suivants. Un homme fut mis à mort pour avoir ramassé du bois le jour du Sabbat, mais l'explication s'arrête là. Dans les *Chansons anciennes* (*Ancient Songs*) de Ritson, il est dit que «l'homme dans la lune est représenté s'appuyant sur une fourche, sur laquelle il porte un buisson d'épines». Dans le *Songe d'une nuit d'été* (*Midsummer Night's Dream*), un des acteurs déclare: «Tout ce que j'ai à vous dire, c'est pour vous déclarer que cette lanterne est la lune; que moi, je suis l'homme dans la lune, que ce fagot d'épine est mon fagot d'épines et que ce chien est mon chien.» Voir aussi *Tempest* (*La Tempête*, acte II, sc. 2).

La nouvelle lune continue d'être idolâtrée par le peuple dans de nombreux pays.

La nuit de la nouvelle lune, les Israélites se rassemblent pour prier Dieu sous les noms de Créateur des planètes et de restaurateur de la lune.

Les membres de la tribu africaine Madingue murmurent une courte prière, puis crachent dans leurs mains tenues devant le visage et l'enduisent religieusement.

A la fin du Ramadan (l'équivalent du carême catholique), les prêtres attendent la réapparition de la lune et la saluent avec des applaudissements, des roulements de tambours et des tirs de mousquets.

Dans le soixante-cinquième Canon du sixième concile de Constantinople (680), on lit l'interdiction suivante: «Les feux de joie, allumés les soirs de nouvelle lune par certains, devant leur boutique ou leur maison, et par-dessus lesquels ils sautent de façon ridicule, selon une ancienne coutume, doivent cesser sur-le-champ. Quiconque agira contre notre volonté, sera destitué s'il est membre du clergé ou excommunié s'il est laïc.»

De nos jours, aucun feu n'est allumé en l'honneur de la nouvelle lune, mais les Irlandais du peuple se signent en la voyant pour la première fois en disant:

«Puisses-tu nous quitter aussi vaillants que tu nous as trouvés.»

Les paysans anglais s'assoient sur un échalier et saluent souvent la lune en disant : «Voilà la nouvelle lune, que Dieu la bénisse.»

Ils croient que la lune vue par-dessus l'épaule droite porte chance, qu'elle porte malheur si elle est vue par-dessus l'épaule gauche et devant soi qu'elle est favorable jusqu'à la prochaine.

S'ils regardent en face la nouvelle lune (ou une étoile filante) la première fois qu'ils la voient, et font un vœu, celui-ci se réalisera avant la fin de l'année.

Lorsqu'elles voient la première nouvelle lune de l'année, les jeunes paysannes d'Angleterre enlèvent un de leurs bas et courent vers le prochain échalier. Une fois arrivées, elles regardent entre leurs deux premiers orteils en espérant trouver un cheveu qui aura la couleur de ceux de leurs prétendants.

Dans le Yorkshire, il n'est pas rare pour une jeune fille curieuse, d'aller dans un champ chercher une pierre sur laquelle elle s'agenouille, les genoux découverts et lève la tête pour voir la lune en disant :

Je te salue, ô lune,  
Révèle-moi cette nuit, je te prie,  
Qui est mon bien aimé,  
Ce qu'il porte et qui il est,  
Et ce qu'il fait tous les mois de l'année<sup>5</sup>.

Puis elle s'en va à reculons jusqu'à un échalier, et rentre se coucher directement sans dire un seul mot.

Les Irlandais croient que la sorcellerie cause les éclipses de lune,

---

<sup>5</sup> *All hail, new moon, all hail to thee,  
I prithee, good moon, reveal to me  
This night, who shall my true love be,  
Who he is, and what he wears,  
And what he does all months and years.*

ce qui me procure l'occasion de raconter une étrange coutume des Incas, les Égyptiens du Nouveau monde.

Lors d'une éclipse lunaire, ils étaient persuadés qu'elle était malade, qu'elle tomberait et s'écraserait sur le monde. Au début de l'éclipse, ils faisaient du bruit à l'aide de cornets et de tambours, ils attachaient des chiens aux arbres et les battaient afin que leurs hurlements réveillent la lune évanouie, qui est censée aimer les animaux, (Diane et Nehalenna sont presque toujours représentées avec un chien à leurs côtés).

Dans le livre d'Osborne, *Advice to his Son (Conseils à son fils)*, nous lisons (page 79), que «les Irlandais et les Gallois battent des casseroles durant les éclipses, en espérant que leurs clameurs et leurs vexations aident les orbes supérieurs. Il est probable qu'ils utilisaient les chiens, comme les Incas, et que telle est l'origine du proverbe irlandais : «Les chiens hurlent à la lune».

Les Russes ont pour coutume de s'offrir des œufs peints en disant «le Christ est ressuscité», à quoi l'autre répond : «Il l'est», avant de s'embrasser.

L'œuf était le symbole égyptien de l'univers. Les peuples païens et surtout les chrétiens orthodoxes héritèrent de cette coutume. Il en est de même pour les catholiques pendant la Pâques.

Cette cérémonie était pourtant druidique, car elle prévaut dans le Cumberland et d'autres comtés d'Angleterre. Le lundi de Pâques, et le mardi, les habitants se rassemblaient dans les prés, les enfants chargés d'œufs durs peints, dont certains étaient teints au charbon de bois ou au carmin, d'autres au jus d'herbe ou de genêt, d'autres encore teints en étant cuits entourés de morceaux de ruban bariolé ou couverts de dorure. Les enfants les faisaient rouler sur le sol, ou les lançaient en l'air pour qu'ils se cassent, avant de les manger, partie de la cérémonie qu'ils devaient comprendre le mieux.

Cela nous rappelle la légende de l'œuf de serpent. Comme je l'ai dit précédemment, certains de ces oursins fossiles sont conservés avec

respect dans les Highlands. A ce sujet, plusieurs anecdotes méritent d'être mentionnées.

Dans son *Histoire du Dauphiné*<sup>6</sup>, Monsieur Chorier explique que, dans différentes parties de ce comté, en particulier près de la montagne de Rochelle, sur les frontières de la Savoie, des serpents migrent du 15 juin au 15 août pour se reproduire. Après leur départ, le sol est couvert d'une substance blanchâtre glaireuse.

Camden raconte qu'au pays de Galles, en Écosse et en Cornouailles, les gens du peuple croient qu'à la période de la Saint-Jean, les serpents se rassemblent, joignent leurs têtes et sifflent pour former une bulle qui gonfle jusqu'à ce qu'elle traverse le corps, devenant immédiatement solide et ressemblant à un anneau de verre qui rend celui que le trouve prospère dans ses entreprises. Ces anneaux se nomment *gleinu madroeth* ou pierres de serpent. Il existe de petites amulettes en verre de la taille des bagues ordinaires mais plus larges, de couleur verte ou quelquefois bleue, veinées de rouge et de blanc.

Dans son *Étude sur la Cornouaille (Survey of Cornwall)*, Careu indique que les habitants croient que lorsque des serpents soufflent sur une noisette, elle se transforme en anneau bleu, dans lequel apparaît l'image jaune d'un serpent. Si des bêtes empoisonnées boivent une infusion dans laquelle la pierre a trempé, elles se rétabliront.

La coutume suivante est une représentation spectaculaire de la capture de l'œuf de serpent à la Pline :

Le lundi de Pâques en Normandie, les gens du peuple se rendent à *la motte de Pougard*<sup>7</sup> et forment un cercle. A son pied, ils déposent un panier contenant une centaine d'œufs, le nombre de pierres du temple d'Abury. Un homme dispose les œufs un à un au sommet du tumulus, puis redescend de la même façon pour les remettre dans le panier. Pendant ce temps, un autre homme part en courant vers le village situé à une demi-lieue de là. S'il est de retour avant que le dernier œuf ait repris sa place, il gagne un fût de cidre, qu'il vide avec

---

<sup>6</sup> En français dans le texte.

<sup>7</sup> En français dans le texte.

l'aide de ses amis. Une danse bacchanale marque la fin des festivités.

Le culte du serpent est presque éteint, sinon entièrement. La croyance irlandaise voulant que Saint Patrick ait expulsé tous les serpents et autres reptiles de l'île, provient peut-être tout simplement du fait qu'il convertit ses adorateurs.

Toutefois, c'est un signe de malchance en Angleterre de tuer une couleuvre inoffensive, c'est une superstition presque universelle qu'elle ne mourra pas avant le coucher du soleil, dont elle était l'emblème.

La ténacité du serpent est en quelque sorte merveilleuse. M. Payne Knight affirme dans son ouvrage sur le culte phallique (que j'ai lu au British Museum, alors qu'il est absurdement exclu du catalogue), qu'il a vu le cœur d'une vipère battre quelques instants après avoir été retiré du corps, et les battements ont repris dix minutes après, une fois plongé dans l'eau chaude.

De nombreuses dames portent des bracelets en forme de serpent, à la mode de l'ancienne Égypte. Les gens du peuple croient qu'une peau de serpent peut extraire les épines et une livre de sa graisse est vendue cinq shillings aux pharmaciens londoniens pour ses vertus médicinales.

Plus étrangement encore, selon une superstition, il faut manger des serpents pour rester jeune. Les trois passages suivants illustrent cette croyance.

«Une dame dit à un vieux célibataire à l'air très jeune, qu'elle était sûre qu'il avait mangé un serpent. Non, Madame, répondit-il, je suis resté jeune parce que je n'ai jamais touché aux serpents.» *Holy State (l'État de sainteté)*, 1642, p. 36.

Il est parti pour nourrir les serpents,  
Sa barbe est redevenue blanche.

*Massinger, Old Law (La vieille loi), Acte V. Sc. 1.*

C'est votre cher frère, Monsieur, et il ne dira à personne,  
Que vous avez mangé un serpent,

Et que vous êtes resté jeune, enjoué et exubérant.

*Ibid, Elder Brother (Le frère aîné), Acte IV, Sc. 4-*

Il reste de nombreux vestiges du culte des pierres. Sur une petite île près de Skye, une chapelle est dédiée à Saint Colomb. Sur un autel se trouve une pierre bleue toujours humide. Les pêcheurs, détournés par des vents contraires, baignent cette pierre, s'attendant ainsi à des vents favorables. De la même façon, elle est appliquée sur les côtes des personnes souffrant de points de côté et elle est sacrée au point que de graves serments sont prononcés sur elle.

Dans la paroisse de Madren, Cornouailles, les gens souffrant de maux de dos, grimpent sur une certaine pierre, et on y amène les enfants rachitiques. Dans le Nord, les enfants sont placés dans un trou pratiqué dans une énorme pierre, le jour de leur baptême.

Un ancien rite de pénitence et de purification consistait à aller dans la crevasse d'un rocher. Rappelons-nous que dans l'histoire d'Hiram Abiff, les assassins furent retrouvés cachés dans un rocher creux, dans lequel ils déploraient leur crime.

Selon les paysans, il faut dormir certaines nuits sur des pierres pour guérir le boitement, bien qu'il semble que ce soit dangereux, surtout en cas de rhumatismes.

Dans l'Abbaye de Westminster, un monument druidique d'un grand intérêt historique se trouve sous le trône du couronnement. D'abord appelée *Liag-fail*, pierre fatale, ou par d'autres *Cloch na cineamhna*, pierre de la destinée, les rois d'Irlande y étaient couronnés. Elle se trouvait dans un siège de bois et, par une ruse de druides, elle émettait un son lorsque le bon candidat s'asseyait dessus, mais restait muette pour les hommes sans titre.

Par superstition, elle fut envoyée pour affermir la colonie irlandaise en Écosse. Le rite se perpétua à Scone lors du couronnement des rois Écossais, du début de l'ère chrétienne jusqu'à la fin du treizième siècle quand Édouard I<sup>er</sup> s'en empara et la ramena en Angleterre.



Dans les Highlands, selon une superstition, ceux qui posent leurs mains contre les pierres des druides ne s'enrichiront pas.

Les Écossais et les habitants des îles voisines s'approchent avec le plus grand respect de ces monuments, surtout le *Tighe nan Druidhneach* sur l'île de Skye, petite construction circulaire voûtée, pouvant supporter une personne, sur laquelle le druide contemplatif s'asseyait lorsque son chêne ne l'abritait pas du mauvais temps. Les gens du peuple ne manquent pas d'en faire trois fois le tour d'Est en Ouest, quand ils passent devant.

A Chartres, qui fourmille de vestiges druidiques, un spécimen étrange du culte des pierres subsiste. A la fin du service, personne ne quitte l'église sans s'agenouiller et réciter une courte prière devant un petit pilier dépourvu de chapiteau, placé dans une niche et endommagé sur un côté par les baisers des dévots. La pierre est censée être antique, antérieure au christianisme. Elle a passé plusieurs siècles passés dans une crypte de la cathédrale, où les lampes brûlaient nuit et jour. Mais les escaliers ayant été usés d'un côté par les passages des nombreux pèlerins, la pierre avait été enlevée de son lieu d'origine afin d'éviter les dépenses de réparation. Elle était censée être une pierre miraculeuse dont les miracles étaient accomplis par l'intercession de la Vierge Marie.

Les paysans respectent les cavernes dans lesquelles les druides tenaient leurs rites initiatiques. Nombre d'entre elles sont censés être hantées. Dans le voisinage de Dunskey en Écosse, l'une d'elles est l'objet d'une vénération particulière. A la nouvelle lune, il est d'usage d'amener, parfois de loin, des personnes infirmes et surtout des enfants rachitiques que l'on croyait ensorcelés, pour les baigner dans un ruisseau qui coule de la montagne et de les sécher dans la caverne.

Dans de nombreuses régions d'Angleterre, comme le veut la coutume druidique, une écuelle de sel et de terre est posée sur la poitrine d'un défunt. Les peuples orientaux respectaient le sel en tant que symbole d'incorruptibilité. Aujourd'hui, renverser du sel porte malheur. Il y a quelques jours seulement, j'ai vu une dame cultivée,

consternée par un incident de ce genre, mais qui avec une admirable présence d'esprit, lança une pincée de sel par-dessus son épaule gauche et retrouva son calme.

La religion des anciens Britons leur interdisait de consommer le lièvre et les Cornouaillais ne le mangent qu'à contrecœur. Boudicca augurait de la course d'un lièvre. Un lièvre qui traverse un chemin (surtout devant un sportif ou plutôt un coureur de prix) est signe de malheur.

Chez les Égyptiens, l'oignon était un emblème de la déité, il en allait peut-être de même chez les druides, car dans certaines régions d'Angleterre, les jeunes filles ont l'habitude de faire des prédictions à travers lui. Dans sa traduction de *Naogeorgus Popish Kingdome*, Barnaby Googe en cite un exemple :

Ces jours-là, les jeunes filles dévergondées, qui veulent se marier,  
Recherchent le nom de leur bien-aimé ;  
Quatre, cinq ou même huit oignons, elles saisissent,  
Et écrivent dessus le prénom qui leur semble opportun,  
Assises près de la cheminée, elles attendent de voir germer,  
Le premier oignon qui porte le nom de l'époux souhaité.

Concernant la tenue vestimentaire, les traces des druides et des anciens Britons sont rares.

Toutefois, le chapeau de jonc attaché à la pointe et aux extrémités est porté par les enfants gallois et anglais. Dans les Shetlands, on porte des sandales de peau non tannée et par temps froid, les pêcheurs portent les chaussures en bois des druides. Lors de ma visite là-bas, je n'ai pas pu découvrir leur véritable origine : certains prétendent que les Néerlandais les ont importées, d'autres disent au contraire que les Néerlandais les ont empruntées aux druides. Il n'en reste pas moins vrai que les sabots, portés par les gens modestes en France, proviennent des druides.

## LE VOILE D'ISIS

Le meilleur exemple de vêtement reste le plaid écossais, qui était porté par le druide Abaris lors de son voyage à Athènes, et qui représente un bel exemple de conservatisme sauvage. Des braies des Gaulois et des Britons est dérivé le mot anglais « breeches » qui signifie culotte, ce vêtement inélégant mais nécessaire.

Concernant le vocabulaire, je noterai que l'expression anglaise « fortnight » se dit littéralement « quatorze nuits », parce qu'elle provient de l'habitude druidique de compter le temps en nuits plutôt qu'en jours. Le mot « vertige » vient de *deisul*, la danse circulaire. Je pourrais en citer d'autre mais, comme le dit le latin, *obe ! jam satis est*.

Il y a quelques années, M. Hersart de la Villemarqué découvrit un curieux souvenir du druidisme au cœur de la chrétienté victorieuse. Il s'agit d'un fragment de poème en latin que les enfants de la paroisse de Nizon, Canton de Pont-Aven, apprennent à l'école et chantent à l'église. Le poème original est presque le même que son adaptation en latin, à l'exception des allusions bibliques qui s'y sont glissées.

Je transcris la première strophe de l'original, suivie de la traduction en français par M. Villemarqué, trop parfaite pour que l'on puisse y toucher, et enfin l'hymne latine est chantée par les enfants.

## ANN DROUIZ

Daik mab gwenn Drouiz ; ore ;  
Daik petra fell d'id-dei  
Petra ganinn-me d'id-de.

## AR MAP

Kan d'in euz a eur raun,  
Ken a ouffenn breman.

## LE DRUIDE

*LE VOILE D'ISIS*

Tout beau ! fils du blanc Druide,  
Tout beau, réponds-moi ;  
Que veux-tu ? Que te dirai-je ?

L'ENFANT

Chante-moi la division du nombre un  
Jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE

Pas de division pour le nombre un, la nécessité unique ;  
la mort, père de la douleur ; rien avant, rien après.  
Tout beau, &c.

L'ENFANT

Chante-moi la division du nombre deux, &c.

LE DRUIDE

Deux bœufs attelés à une coque ;  
Ils tirent, ils vont expirer — Voyez la merveille !  
Pas de division, &c.

L'ENFANT

Chante-moi la division du nombre trois, &c.

LE DRUIDE

Il y a trois parties dans le monde ; trois commencements  
Et trois fins pour l'homme, comme pour le chêne ;  
Trois célestes, royaumes de Merlin ;

LE VOILE D'ISIS

fruits d'or, fleurs brillantes, petits enfants qui rient.

Deux bœufs, &c. Pas de division, &c.

La version christianisée est en latin :

L'ENFANT

Dis-moi qui est un? (*Dic mihi quid unus*, bis).

LE MAÎTRE

Un est Dieu  
Qui règne dans les cieux.  
(*Unus est Deus,*  
*Qui regnat in Cœlis.*)

L'ENFANT

Dis-moi qui sont deux? (*Dic mihi quid duo*, bis)

LE MAÎTRE

Duo testamenta,  
Unus est Deus,  
Qui regnat in Cœlis.

L'ENFANT

Dis-moi qui sont trois? (*Dic mihi qui sunt tres*, bis)

LE MAÎTRE

LE VOILE D'ISIS

Les Patriarches sont trois  
Les Testaments sont deux  
Un est dieu  
Qui règne dans les Cieux.

Ces deux dialogues se poursuivent jusqu'au nombre douze. La version druidique contient des préceptes de théologie, de cosmogonie, de chronologie, d'astronomie, de géographie, de magie, de médecine et d'histoire. La version en latin enseigne qu'il existe un seul Dieu, deux testaments, trois prophètes, quatre évangélistes, cinq livres de Moïse, six cruches aux noces de Cana, sept sacrements, huit béatitudes, neuf chorales d'anges, dix commandements, onze étoiles qui apparurent à Joseph, et douze apôtres.

La ressemblance du style et des préceptes est frappante. J'ai fait une autre découverte de la même nature qui la rend encore plus surprenante.

Les paysans du comté d'Oxford chantent une étrange chanson, dont la signification leur échappe et à moi aussi.

Elle est chantée de la façon suivante. Une personne commence :

«Je vous chanterai ô mon unique Un!» (*I will sing you my one O!*)

Les autres répondent alors en chorus :

«Quel est votre Un unique?» (*What is your one O?*)

Et la personne continue :

«L'Un est tout seul  
Et jamais les deux ne demeurent ainsi.»

(*One is all alone,  
And ever both remain so.*)

La chanson se poursuit jusqu'au nombre douze, chaque vers étant répété après l'autre comme dans les versions précédentes. La plupart des vers ont subi des altérations locales et il est probable qu'une version plus fidèle est conservée dans certaines régions d'Angleterre. Cependant, puisque le premier vers se réfère à un Dieu unique, le second à «deux garçons blancs vêtus de verts», le quatrième à «quatre évangélistes», le septième à «sept étoiles», etc. Il ne peut y avoir de doute quant à son origine.

Par ailleurs, dans de nombreuses régions de Grande-Bretagne, les gens modestes vouent un respect tellement superstitieux aux abeilles, qu'on est enclin à penser qu'elles étaient aussi sacrées pour les druides.

Pour les Cornouaillais, les abeilles sont trop sacrées pour être achetées. Dans d'autres comtés, à la mort de leur propriétaire, on le leur annonce cérémonieusement et on leur présente une part du gâteau du repas funèbre. On croit qu'elles s'enfuiraient si on ne le faisait pas. En Lituanie, il existe une pratique similaire.

Cette pratique reste un mystère, sauf dans le cas où la ruche fait partie des symboles de la franc-maçonnerie, et orne les enseignes de tavernes comme d'autres symboles druidiques et maçonniques, comme les sept étoiles, les clefs croisées, etc. Sous l'enseigne de la taverne d'Abington par exemple, il est écrit ce couplet facétieux :

Dans cette ruche nous sommes animés,  
Le nectar nous rend bavards,  
Entrez donc pour butiner,  
Le bon miel de nos abeilles<sup>8</sup>.

Les druides coupaient leurs baguettes divinatoires à partir de branches de pommier. A Noël, dans le Devon, en Cornouailles et dans d'autres comtés, un étrange hommage leur est rendu. Le fermier et

---

<sup>8</sup> *Within this hive were all alive,  
Good liquor makes us funny,  
So if your dry, come in and try,  
The flavor of our honey.*

ses laboureurs imprègnent de cidre des morceaux de pain qu'ils placent dans les tranchées d'un pommier, puis l'aspergent en répétant cette incantation :

Voici pour toi, vieux pommier !  
Afin que tu bourgeonnes et que tu fleurisses !  
Chapeaux remplis ! Bonnets remplis ?  
Boisseaux, boisseaux remplis !  
Et mes poches aussi ! Hourra !

Ils se mettent ensuite à danser autour de l'arbre et s'enivrent avec le reste du cidre. Ils croient que, sans leur intervention, l'arbre ne donnerait pas de fruits.

Il me reste à examiner les vestiges du culte du gui parmi les descendants des druides.

Le soir de Noël, à York, c'était la coutume de porter du gui sur le grand autel de la cathédrale, et de proclamer aux portes de la ville, aux quatre coins du ciel, la liberté universelle et le pardon (grâce) à tous les gens de mauvaise vie.

Selon Sir John Coldbatch, le gui possédait des vertus curatives contre l'épilepsie et les convulsions. Le gui du chêne est utilisé par les gens modestes contre les hernies infantiles.

A l'instar de l'exclamation orientale *hourra*, il existait vraisemblablement un cri propre au gui si j'en juge par la fréquence qu'il occupe dans les refrains de vieilles chansons françaises, surtout dans celle-ci :

O gué la bonne aventure, O gué.

Et dans une célèbre ballade anglaise :

*O the mistletoe bough ! and O the mistletoe bough !*

Dans de nombreuses régions françaises, les enfants courent dans les rues au jour de l'An, et frappent aux portes en criant « *Au gui l'an né*, ou *Au gui, l'an neuf*. »



Sur l'île de Sein, il existe une fête du gui, soi-disant perpétuée par les tailleurs de Basse-Bretagne, qui se sont regroupés dans une très ancienne association. Ce sont des poètes, des musiciens et des magiciens qui n'épousent jamais de personnes étrangères, et qui ont leur propre langage, appelé *lueache*, qu'ils ne parlent qu'entre eux.

Lors de cette fête, il y a une procession. Un autel décoré de branches est élevé au centre d'un cercle de terre. Deux violonistes ouvrent la marche, suivis par des enfants qui portent des serpes et des branches de chêne, et qui conduisent un bœuf et un cheval couvert de fleurs. A leur suite, la foule s'arrête à intervalles réguliers pour crier : « Gui-na-né voilà le Gui ».

Il existe une autre coutume concernant le gui que j'ai failli oublier. Imaginons que nous sommes dans la salle d'un vieux manoir de campagne. C'est le soir de Noël, à l'heure où la gaieté et le vin ont coloré les visages et réchauffé les cœurs.

Laissez-moi vous décrire une jeune fille soulevée dans les airs par son fiancé qui la fait tourner autour de la salle. Ses yeux brillent, sa poitrine se soulève et ses petits pieds effleurent à peine le sol. Ils s'arrêtent un instant. Une vieille dame, une lueur espiègle dans le regard, murmure quelque chose à l'oreille du garçon. Il acquiesce et sourit, la jeune fille rougit en détournant le regard et fait semblant de rien entendre.

Ils rejoignent la danse, mais soudain il la dépose au centre de la salle. Au-dessus de leurs têtes pend une magnifique plante aux baies blanches et aux feuilles d'un vert délicat. Il l'embrasse alors sous le gui. Tous se mettent à rire et l'imitent jusqu'à ce que la scène rivalise avec les Bacchanales antiques.

Cette image me tire enfin de la rêverie dans laquelle j'étais plongé. Lecteur, tu as cherché avec moi les premiers germes de la religion dans le chaos des Premiers Temps, tu as fouillé ces mystères dissimulés par le Voile d'Isis, tu as séjourné en ma compagnie parmi les tombeaux du passé, et marché sur la poussière d'un monde en ruines.

*LE VOILE D'ISIS*

A présent, il est temps de quitter les cavernes de la connaissance pour revenir à la glorieuse lumière du présent, et aux plaisirs de la vie réelle.

LE VOILE D'ISIS

Table des matières

Dédicace À Emily *** .....	4
LIVRE I LES TÉNÉBRES .....	5
LIVRE II LES AUTOCHTONES .....	14
Chapitre I – Albion .....	14
Chapitre II – La Grande- Bretagne .....	15
Chapitre III – Analyse .....	18
Chapitre IV – Description .....	20
LIVRE III LES DRUIDES .....	27
Chapitre I – L'origine .....	27
Chapitre II – Le pouvoir .....	30
Chapitre III – Les druides, philosophes .....	35
Chapitre IV – Les bardes .....	46
Chapitre V – Les ovates ou novices .....	50
Chapitre VI – Rites et cérémonies .....	52
Chapitre VII – Les prêtresses .....	61
LIVRE IV LA DESTRUCTION DES DRUIDES .....	66
LIVRE V LES VESTIGES DU DRUIDISME .....	75
Chapitre I – Les cérémonies de l'église romaine .....	75
Chapitre II – Les emblèmes de la franc-maçonnerie .....	98
Chapitre III – Le folklore .....	109



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2003

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Isis

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / RN